

L'Exécuteur
[036] – Jeudi
Justice

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers

PRÉSENTE

L'EXECUTEUR



Jeudi Justice

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Jeudi Justice

CHAPITRE PREMIER

C'était une aube blafarde et encore toute poissée de nuit. L'unique repère pour atterrir consistait en une mauvaise balise en chiffon, plantée au bout d'une piste en terre battue pour indiquer la direction du vent. Grimaldi fit un signe du pouce et survola les lieux à basse altitude pour une reconnaissance rapide. A ses côtés, Bolan vérifia que son Beretta était chargé avant de le glisser sous son blouson, et se mit à observer la configuration du terrain.

Une sorte d'îlot de plusieurs centaines de mètres de long, sur environ cent cinquante de large, enfoui au milieu de marécages herbus, il se distinguait à peine. On n'y voyait point d'arbres, mais un œil exercé pouvait y repérer quelques traces de végétation, signe que quelqu'un, il n'y a pas si longtemps, avait essayé de cultiver ce lopin de terre échoué à la surface des eaux. Aujourd'hui, il ne constituait qu'une piste d'atterrissage rudimentaire, perdue au cœur des Everglades au sud de la Floride. Une de ces innombrables oasis à rebours qui émaillent les eaux peu profondes des marais. Sur celle-ci, rien de construit à proprement parler, hormis une petite jetée branlante à l'extrémité nord de la piste. Deux frêles embarcations y étaient amarrées et une barge de marais qui avait été tirée de l'eau.

Bolan dénombra cinq silhouettes groupées sur un petit terre-plein près de la jetée. Et, plus à l'ouest, à un kilomètre et demi de là, deux grosses barques à fond plat qui approchaient de l'îlot en glissant sur un étroit chenal à peine visible entre les herbes hautes. Il était quasi impossible de les repérer de l'îlot.

— La fête va commencer, marmonna Bolan à son pilote.

— Ils ont dit à l'aube, grommela Grimaldi. On se pose ?

— Oui, répliqua Bolan sans la moindre émotion.

Le Cessna prit un virage sur l'aile à 90°, comme Grimaldi le plaçait dans l'axe de la piste.

La fête n'allait pas tarder, sûr ! La mort planait sur ce décor paisible, lourde et poisseuse, glauque et froide qu'un homme comme Mack Bolan avait appris depuis longtemps à reconnaître. Une entité qui vous brûlait la peau comme un vent du désert, vous desséchait les lèvres comme une pluie de saumure et embrasait vos poumons comme une âcre fumée...

Oui, la mort était là, tangible, imminente, inévitable.

Bolan et son pilote auraient pu l'éviter pourtant, cette fois encore, en cet endroit précis. Mais les cinq silhouettes, en bas, certainement pas. Et Bolan avait pour mission de provoquer la mort, non pas de l'éviter.

— Vous avez repéré la « Force du Diable » ? demanda Grimaldi, tout en poursuivant sa manœuvre d'atterrissage.

— Oui, à un kilomètre et demi à l'ouest.

— OK. Attention, on y est. Ça risque d'être un peu rude. Serrez les dents.

Mais ce fut un atterrissage plutôt en douceur. Le sol de l'îlot s'avérait très compact et bien égalisé pour de la terre battue. Le Cessna n'eut besoin que d'un tiers de la piste pour s'arrêter et obliquer rapidement vers l'extrémité nord, à l'endroit même où se tenait le comité d'accueil.

Et quel comité ! Des vrais mômes. Cinq en tout : trois garçons et deux filles.

Grimaldi grinça des dents avant d'observer :

— Nom de Dieu ! Mais regardez-moi ça ! On se croirait au jardin d'enfants ! Qu'est-ce qu'ils s'imaginent ?

— Des mômes plus jeunes qu'eux ont péri au Viêt-Nam, répondit Bolan d'une voix glaciale.

— D'accord, mais... C'est pas vrai, il y a même deux Lolitas !

— Ça ne me choque plus, grogna Bolan en sautant au sol.

Chouettes Lolitas, pas de doute. Vives, souriantes, toutes frétilantes à l'idée de vivre enfin la grande aventure. Des yeux pétillants, des petites fesses bien dures qui se dandinaient dans des jeans trop étroits, tandis qu'elles avançaient pour accueillir le nouvel arrivant.

Quant aux garçons, des adolescents eux aussi. Pas vraiment les petits voyous que l'on s' imagine. Ni même les loubards aux petites gueules. Ils auraient été sûrement plus à leur place dans un camp de scouts, ou même dans un jeu de piste : guillerets, vifs et bien vivants. Rien de vraiment fatal ne pouvait leur arriver, à ce qu'ils croyaient. Pour eux, la vie n'était qu'un grand jeu. Et le pire qu'ils risquaient, c'était de paumer les deux cents tickets qu'on leur avait promis. Ce devait être vrai.

Faux.

Car Bolan agitait son Beretta devant leurs visages pourpres, tout en ordonnant froidement :

— Montez dans l'avion et ne discutez pas.

Les sourires réjouis se métamorphosèrent en grimaces inquiètes, les regards furtifs devinrent interrogateurs. Mais tous les cinq grimpèrent dans le Cessna sans qu'il soit besoin de le leur répéter et sans le moindre commentaire.

Sans doute pensaient-ils qu'il y avait eu un os. Un truc grave qui avait fait tout foutre en l'air. Et eux allaient paumer deux cents tickets et peut-être même filer tout droit en taule. Deux cents tickets, merde alors ! C'est trop bête. Adieu grand jeu...

Grimaldi balançait deux paquets à terre tout en donnant des ordres brefs à ses nouveaux passagers. Rapidement, il fit faire un demi-tour au Cessna et s'apprêta à décoller.

Les deux paquets étaient strictement identiques. Mais seulement d'aspect. L'un contenait de la cocaïne première qualité d'une valeur à l'évidence bien supérieure à deux cents sacs, au cours underground. L'autre renfermait deux grenades à fragmentation et une petite mitrailleuse type Uzi, assortie de deux ceintures de munitions supplémentaires.

Bolan transporta les paquets jusqu'à la jetée. Il ouvrait celui contenant les armes quand la radio miniature cachée dans sa poche de poitrine fit entendre son bip-bip. Il dégacha l'antenne, répondit immédiatement :

— Casseur !

La voix de Grimaldi lui parvint en même temps que les vibrations de l'avion qui prenait de l'altitude :

— A cent quatre-vingts mètres de la jetée, dans les ajoncs. Ça approche. Un doublé. J'en compte quatre par unité.

Deux barges, huit canons. La « Force du Diable ». Un nouveau nom murmuré un peu partout dans les Everglades, et tout au long des côtes de Floride, pour le même jeu féroce d'antan. Seulement avec de nouvelles données : des prédateurs, des fauves aux dents longues, des pirates modernes semant la dévastation sur leur chemin avec une sauvagerie encore jamais égalée. Mais aujourd'hui, la « Force du Diable » n'allait pas trouver des jeunes collégiens naïfs, les mains nues, sans la moindre idée du sort qui leur était réservé et dont ils sont maintenant épargnés. Non, cette fois le diable allait tomber sur l'Exécuteur...

— OK, répliqua Bolan. Pas d'affolement là-haut et ouvrez l'œil.

— Sans problème, répondit Grimaldi.

Bolan coupa le contact avec un sourire grave. Grimaldi s'était montré un ami fidèle et un allié capable, depuis pas mal de temps déjà que durait la guerre de Bolan. Il était pilote de la Mafia. Un jour, à Puerto Rico, il avait fait de son mieux pour abattre Bolan. Et Bolan, une autre fois, lui avait rendu la pareille. Puis, par un de ces étranges retournements du destin, les deux hommes étaient devenus des amis, et la collaboration de Grimaldi avait donné à la guerre de Bolan une tout autre dimension. D'une importance capitale. C'était le genre de type qui pouvait faire voler pratiquement n'importe quel engin pourvu qu'il ait des ailes. Aussi il apparut rapidement qu'il n'éprouvait pas un amour sans limites pour ses employeurs et devint alors une source précieuse de renseignements, mais plus important encore, il avait l'expérience du combat et se comportait en soldat efficace et parfaitement fiable dans les coups durs. C'était grâce aux contacts que

Grimaldi avait encore avec la Mafia que Bolan avait été amené à intervenir sur ce nouvel échiquier de Floride. Et apparemment, la partie en cours comportait beaucoup plus que de la simple piraterie, pour moderne qu'elle soit, doublée de contrebande. Ce n'était vraisemblablement que le point de départ.

Comme bien d'autres parties en bien d'autres lieux.

Les fauves apparurent brusquement entre les herbes hautes. Dans chaque barge, un homme était armé d'une mitraillette. Tous les autres portaient plusieurs flingues. Ce n'était pas la première fois qu'ils opéraient... oh non... ils effectuaient un travail de routine ce matin. Ils avaient même l'air de s'ennuyer.

Les barges étaient à moins de cinquante mètres du rivage quand l'un d'eux s'empara d'une corne et cria :

— Du calme, monsieur. Bronchez pas. Surtout vous affolez pas. Tout se passera bien.

Bolan était calme, pas du tout affolé. Il savait parfaitement que tout se passerait « bien ». Il avait les deux mains dans le sac contenant les armes et dégoupillait tranquillement une grenade dotée d'un détonateur réglé sur dix secondes. Quand les corsaires furent à moins de vingt mètres, il projeta son petit fruit dans les airs, bien dans la direction des barges.

A bord, la réaction fut à peu près la même que celle que provoquaient les attaques surprises le long de la piste Hô Chi Minh : un comportement absolument instinctif prenant le pas sur toute pensée rationnelle et qui oblige chaque individu à obéir à son schéma propre de réflexes de survie.

Quelques corsaires sautèrent à l'eau, d'autres s'aplatirent dans le fond des barges cherchant vainement à se mettre à couvert. Une des mitraillettes voltigea sauvagement et cracha vers le ciel une salve fumante. Tout ceci avant même que les dix secondes ne soit écoulées.

Bolan, debout dans le marais à côté de la jetée, braquait l'Uzi sur son périmètre de tir, quand la grenade explosa, toujours en l'air, à moins de cinq mètres au-dessus des barges. L'une des deux embarcations se cabra, avant de se retourner, vomissant son contenu, et vint s'échouer brutalement sur la rive. L'autre avait pris feu et le type aux commandes était mort. Un autre, effaré, armé d'un gros pistolet, était planté dans l'eau jusqu'à la taille, posait un regard vide sur le carnage environnant. D'une seule rafale, Bolan l'atteignit au niveau de la poitrine, en diagonale. Les balles le soulevèrent à près d'un mètre au-dessus de l'eau avant d'être englouti par la vase. L'Uzi cracha la mort une fois encore à l'endroit où deux nageurs effrayés se débattaient pour gagner les hautes herbes.

Ce qui ne laissait qu'un seul survivant : un homme avec une grosse tache de sang dans le dos qui tentait péniblement de se hisser à bord

de la barge échouée.

Bolan l'ignora délibérément et concentra toute sa puissance de feu sur l'autre embarcation en flammes. Une seconde après, elle explosait et ses restes incandescents retombaient en furie sur les eaux agitées de remous démoniaques. Quand Bolan reporta son attention sur la barge échouée, l'homme à la grosse tache de sang avait regagné le marais et se faufilait entre les ajoncs, à une centaine de mètres de la rive.

Pas plus mal.

Bolan brancha sa radio :

— Ici, c'est nettoyé, la suite est pour vous.

La réponse lui parvint immédiatement :

— Je le vois. Cerf-volant s'en charge.

Bolan coupa le contact avec cette fois un sourire amer. Il rassembla ensuite son matériel et fit démarrer la barge que les mêmes avaient laissée sur le rivage. Il jeta un dernier regard aux alentours et s'éloigna rapidement.

Drôle d'endroit pour un début... Mais sacrément bien trouvé pour servir les desseins de la « Force du Diable ». Combien d'îlots semblables avaient-ils investis de cette manière, et combien de petits amateurs inconscients, désarmés, naïfs, avaient-ils abandonnés ainsi pour servir de pitance aux crocodiles ?

Beaucoup trop de toute façon.

Ce n'était que l'aube de ce jeudi, une aube bien modeste pour un jour qui devait voir le démantèlement d'un empire particulièrement crapuleux...

Jeudi, oui, jour de fournaise... Jour de Justice. L'aube venait à peine de naître.

CHAPITRE II

Harold Brognola avait été chargé par le gouvernement américain de prendre la tête de la Commission officielle créée pour la répression du crime organisé. Ceci se passait peu de temps après que Mack Bolan ait commencé sa guerre personnelle et non officielle, celle-là, contre la Mafia. Et tout au long de la campagne sanglante de Bolan, les deux hommes avaient été alliés, officieusement bien entendu, échangeant des renseignements; et parfois même luttant main dans la main. Mais Brognola n'était pas vraiment à l'aise dans ce type de relation secrète avec un homme qui, dans le même temps, figurait en tête de la liste des individus recherchés par le FBI. Il ne fallait pas voir là une question de déontologie officielle, mais bien plutôt un problème d'éthique personnelle. Brognola était un individu doté d'une conscience morale extrêmement exigeante. De ce fait, son association avec Bolan, il la ressentait comme un élément très perturbant, générateur de conflits intimes qui parfois atteignaient des proportions dramatiques.

Une fois, il est vrai, Brognola n'avait pas hésité à tirer sur cet homme qu'il admirait et respectait, cet homme qu'il aimait comme un frère. Et si Bolan n'était pas mort, ce n'était pas à mettre au crédit, ni au débit de Brognola. C'est que le destin était intervenu. Et ce qui était incroyable, c'était que Bolan avait compris et pardonné, s'était comporté comme si rien, jamais, ne s'était produit. Finalement, peut-être pas si incroyable quand on connaissait l'homme.

Aux termes de son éthique et de ses principes moraux, Brognola savait que Mack Bolan était un être vivant son idéal avec une force et une exigence rarement égalées. Il était une sorte de figure anachronique pure comme un diamant, mais née bien au-delà de son temps, et capable d'un engagement physique et moral et d'un don de sa personne que l'on ne trouve plus de nos jours.

Pourtant cet homme n'était pas uniquement de glace et de sang.

A l'époque, un de ses copains du Viêt-Nam disait de lui :

— Le Sergent sait se servir de son cœur et de sa tripe en même temps.

Oui, Bolan, qui avait gagné son surnom de l'Exécuteur dans l'enfer du Viêt-Nam, était aussi connu là-bas, en particulier auprès des antennes médicales et des équipes de secours, sous le nom de Sergent Miséricorde.

Un chirurgien, dans un camp de secours avancé, avait dit un jour :

— A lui seul, ce Bolan a fait progresser davantage la cause américaine dans les secteurs rebelles, que tous les programmes

officiels connus.

Un jour, on avait su que l'Exécuteur, spécialiste des missions de pénétration en territoire ennemi, transportait systématiquement avec lui des médicaments et des calmants qu'il distribuait aux civils, victimes de cette guerre sauvage.

— Combien de fois, poursuivait le chirurgien, nous l'avons vu revenir avec un vieillard, ou une femme mourante, ligoté sur son dos, et un gosse sous chaque bras. Un type d'une force et d'une volonté absolument incroyable. Tout le monde avait entendu parler du jour où il avait transporté un enfant blessé pendant plus de trente kilomètres en territoire ennemi, sous le feu incessant des Viêt-congs. Et en plus, tout en fuyant, il s'était débrouillé pour soigner le gosse et le garder en vie. Au péril de la sienne, bien sûr.

Mais tout ceci n'était du reste que des anecdotes parmi tant d'autres. D'ailleurs ce surnom de Sergent Miséricorde ne lui venait pas des médecins. C'était la traduction directe du nom que lui donnaient les villageois, là-bas. Et pourtant il n'était pas médecin. Son boulot, c'était de nettoyer, de liquider, pas de soigner, ni de soulager.

Oh ! non, Sergent Miséricorde n'était pas médecin. L'ennemi l'avait gratifié d'un autre surnom dont la traduction littérale, elle, était l'Exécuteur. Sans doute était-il l'unique soldat des temps modernes dont la tête ait été mise à prix par un commando viêt-cong.

Alors... comment évaluer l'homme ? Mack Bolan était-il un tueur froid, méthodique, ou au contraire un champion de la grande cause humaine, animé d'un courage et d'une compassion difficiles à juger selon les critères de la normalité ?

Brognola, qui avait longuement réfléchi au personnage, avait fini par se convaincre que les deux aspects n'étaient pas antagonistes. Toutes les facettes de la personnalité s'agençaient en un schéma cohérent : celui d'un homme qui ne pourrait ou ne voudrait jamais s'écarter de sa propre vision du « droit ». Ce « droit » qui l'autorisait à supprimer certains individus tout simplement parce qu'il servait la cause d'un « bien » infiniment plus beau, infiniment plus essentiel. Et, bien sûr, ce « bien-là » était directement lié à son sens de la compassion et à son désir de dévouement.

Ipsso facto, Mack Bolan était en guerre contre la Mafia.

Et *ipso facto*, cette guerre était un engagement total que n'entravaient ni les limites de la légalité, ni les exigences de confort, de commodité et même de survie.

Mais, plus important encore, la guerre de Bolan était éminemment discriminative et sélective. On ne servait pas la cause du « bien suprême » en sacrifiant d'innocentes victimes. A l'inverse des terroristes qui tuent, massacrent sans discrimination pour les besoins de leur cause, Bolan, dans sa guerre, prenait un soin infini, courait des

risques innombrables pour distinguer les coupables des innocents, pour identifier l'ennemi et l'isoler dans un périmètre d'attaque suffisamment sûr avant de livrer bataille.

Le Soldat avait vu trop de souffrances innocentes dans le Sud-Est asiatique. Il ne voulait à aucun prix infliger les mêmes horreurs à ses propres concitoyens, dans son propre pays. De fait, c'était précisément contre cela qu'il se battait.

Alors, non, pour contrer le crime de la rue Mack Bolan ne se baladait pas dans Central Park en balançant des bombes sur les joggers. Il n'était pas non plus un de ces illuminés proclamant que le succès d'un idéal justifie n'importe quel prix. Bien souvent, l'Exécuteur avait annulé une hécatombe minutieusement programmée, où même avait foncé droit dans le camp ennemi, prenant ainsi des risques immenses, tout simplement parce que des innocents étaient apparus sur la scène.

Paradoxalement, ce type était une sorte de saint : un saint avec un flingue dans une main et une grenade dans l'autre, mais prêt à lâcher l'un ou l'autre pour tendre le bras vers un innocent dans le besoin.

Un saint aux mains ensanglantées...

Et pour Hal Brognola, cette personnalité à la fois double et complémentaire posait un cas de conscience parfois difficilement supportable. Dans les moments de crise, le chef fédé avait l'impression bien inconfortable d'avancer en équilibre précaire sur le fil d'un rasoir. Même maintenant, alors que la Maison-Blanche apportait son appui officieux à l'opération, Brognola trouvait assez rude son rôle de garant de cette ultime campagne sanglante.

Bolan en était bien conscient évidemment. Il était d'ailleurs le premier à envoyer Brognola au bain. En fait, combien de fois l'avait-il repoussé depuis le début de cette dernière descente aux enfers ?

— Tire-toi de mes pattes, Hal, répétait-il obstinément.

Mais bon Dieu, comment se tirer des pattes d'un type pareil ? L'enjeu était trop important. Il ne s'agissait pas seulement de la vie de Bolan, pas plus qu'il ne s'agissait de purger quelques petits foyers renaissants au sein de l'industrie du crime. L'enjeu aujourd'hui était celui d'une situation internationale explosive, et très vraisemblablement aussi le destin d'une Amérique libre, dans un monde en pleine convulsion. Un type comme Bolan pouvait faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Toute la vie de l'homme l'avait préparé et conditionné pour ce moment historique : un moment où un homme et une situation se combinent et s'adaptent l'un à l'autre de façon à peser sur le cours des choses, et aider une nation à évoluer dans un sens bien précis. Plus qu'une armée entière de soldats et de généraux, Mack Bolan représentait une force capable de trouver des solutions au problème toujours grandissant du terrorisme.

Oui, l'enjeu était d'importance.

L'unique problème de Brognola était de remettre Mack Bolan vivant entre les mains du Président, à la fin de cette ultime marche sanglante. Ce n'était pas une tâche facile, surtout quand le gars en question s'obstinait à répéter :

— Tire-toi de mes pattes !

Pour compliquer encore la situation, un autre personnage se trouvait de plus en plus étroitement lié au déroulement des opérations. Et ledit personnage, à la minute présente, faisait nerveusement les cent pas tout en examinant d'un œil irrité une énorme carte murale représentant la région des Everglades. Et ce même personnage, pour faciliter encore les choses travaillait sous les ordres de Brognola, dans son propre département.

Mais certains individus ne se contentent pas tout simplement de travailler sous les ordres d'autrui. Et ceci est particulièrement vrai des femmes...

Or, le personnage en question était une femme. Une femme qui avait un intérêt personnel dans cette opération. Elle ressemblait davantage à un mannequin de *Vogue* qu'à un officier fédéral. Et elle était, faut dire, directement concernée par le Grand Homme.

— Arrêtez de vous agiter, bon Dieu ! grommela Brognola. Ça vous rapporte quoi au juste ?

— Pas besoin que ça me rapporte, répondit Rose d'Avril. A lui non plus, j'imagine. Il n'en a guère besoin. Mais pourquoi ne nous contacte-t-il pas ?

— Du calme ! soupira le chef fédé. L'aube s'est levée, il y a moins d'une heure. Laissez-lui donc le temps de vivre !

— Une heure, c'est largement suffisant pour mourir, souffla Rose d'Avril comme si elle se parlait à elle-même. Vous êtes-vous déjà trouvé sur la ligne de feu avec lui ? Laissez-moi vous dire une chose, tout se passe terriblement vite quand Casseur s'y met.

Casseur, bien sûr, c'était Bolan. Les hypocrisies de la bureaucratie exigeaient qu'il ne se désigne jamais par son vrai nom, quand il bénéficiait d'un support officieux. Comme si un surnom conférait à tout ce qu'il faisait l'assurance de la légalité...

— Vous n'avez pas tort, admit Brognola en laissant transparaître un instant l'angoisse qui l'étreignait. Donnons-lui encore une demi-heure, et si d'ici-là il ne nous a pas contactés, je mets tout en branle.

— Pourquoi pas tout de suite ? contre-attaqua Rose d'Avril.

C'était une fille ravissante. Une brune éclatante, très grande, avec un corps à faire vagabonder l'esprit de tout homme normalement constitué. Mais elle pouvait être agaçante, incroyablement autoritaire, même quand elle travaillait sous les ordres de quelqu'un.

— Reprenez-vous, Rose, fit gentiment Brognola. Vos sentiments

personnels ne doivent en rien influencer sur vos facultés de jugement. Il faut laisser à notre homme le temps d'agir. Croyez-moi, si vous avez l'intention de jouer un rôle dans sa vie, vous feriez bien de vous en convaincre, et vite encore.

— Quelle vie ? soupira-t-elle, toute misérable brusquement. Il ne s'agit pas de la vie, mais bien plutôt d'une forme de mort.

Elle avait raison, oh combien !

Mais Bolan n'aurait pas été totalement d'accord. Au tout début de son journal intime, il avait écrit :

Un homme n'est véritablement vivant que lorsqu'il a trouvé un idéal valable au point de lui faire risquer sa vie.

Brognola regarda la jeune femme angoissée :

— Eh bien, Rose, mon chou, c'est ce qu'il vous faudra partager avec lui : une forme de mort.

— Même ça, il n'acceptera pas de le partager, observa-t-elle tristement.

Le chef fédé soupira à nouveau et prit affectueusement la jeune fille par les épaules :

— La mission actuelle de Casseur n'est pas de celles que l'on partage, fit-il doucement. Surtout avec quelqu'un que l'on aime. Essayez de vous en souvenir et n'oubliez jamais son point de vue. Surtout, rappelez-vous que notre boulot, le vôtre et le mien, est de l'aider à trouver quelque chose qui vaille la peine d'être partagé.

— Que croyez-vous que je fasse ? murmura la jeune femme.

— Alors, la première façon de l'aider, c'est de le comprendre, de le respecter, et de lui laisser de l'air. Il sait ce qu'il fait, et il le fait fichtrement bien. Ne l'obligez pas à courir davantage de risques, en le couvant de trop près. C'est là une chose que nous devons nous interdire.

— En d'autres termes, je dois l'accepter tel qu'il est, c'est bien ça ? Même s'il ne me reste plus à aimer que son cadavre, déchiqueté, percé de balles ?

— Exactement, répondit Brognola en se détournant. Mais il n'y en a plus que pour quelques jours. Laissez-le donc terminer.

Elle le laisserait. Que pouvait-elle faire d'autre d'ailleurs ? Brognola savait combien ce serait dur pour elle. Et lui-même... N'aimait-il pas Mack Bolan comme un frère ? Il aurait volontiers partagé cette forme de mort avec un être de la stature de l'Exécuteur. Il aurait partagé bien davantage. Quelle fierté de partager la même tombe...

Hal Brognola était un peu philosophe des champs de bataille, lui aussi. Et sa morale n'était pas sans évoquer celle de Bolan. En gros, elle pouvait se résumer à ceci : un homme est vraiment mort le jour où il se désintéresse complètement de l'humanité.

— On y va, annonça-t-il brusquement comme s'il obéissait à une décision dictée par son ventre.

— Tout de suite, voulez-vous dire ?

Oui, il voulait dire tout de suite. Une forme de mort, ce n'était déjà pas gai, car la mort n'est jamais une perspective réjouissante. Mais faire partie du bataillon des « vraiment morts », c'était vraiment intolérable.

CHAPITRE III

En Floride, le trafic de drogue – son importation, son acheminement, sa vente et sa revente – était considéré comme l'industrie la plus prospère de l'Etat. La police, qui pourtant n'était pas composée de vauriens et traquait sans répit les trafiquants, reconnaissait publiquement qu'elle interceptait moins de dix pour cent de la came illégalement introduite et ce malgré les efforts combinés des forces fédérales, des services de l'Etat de Floride et des polices locales. Le trafic de drogue représentait des milliards de dollars par an. Et il ne fallait pas être grand clerc pour calculer le pourcentage de risque encouru par un trafiquant aux dents longues. Dérisoire par rapport aux profits escomptés. Comment s'étonner alors que des amateurs de plus en plus nombreux se laissent séduire par la poule aux œufs d'or. Amateurs, il faut le préciser, tant dans le domaine économique que dans le domaine social. Des « en marge », en quelque sorte.

N'importe quel petit gamin des rues d'ailleurs, futé ou pas, apprenait rapidement la chansonnette une fois que l'odeur du profit lui avait caressé les narines. Or, certains de ces « gamins » avaient déjà reçu, *magnacum laudae* et même souvent avec mention, le baptême du crime professionnel. Celui-ci étant, de façon bien caractéristique, administré dans un bain de sang. Or, plus l'impétrant était retors, cruel, plein d'avenir, plus le bain était abondant.

Bolan lui aussi connaissait la musique, et savait également que les risques encourus par les professionnels étaient infiniment moindres que ceux encourus par les amateurs. Un professionnel structuré, organisé, avait moins d'une chance sur cent d'être pris sur le fait. Et même, une fois pincé, il avait quatre-vingt-dix pour cent de chances de s'en tirer sans même aller en taule.

Le trafic de drogue constituait donc un champ d'activité extrêmement prospère pour les industriels du crime. Et ceci, tout naturellement, amenait un nouveau élément conséquent pour une situation, de fait, jusqu'ici confortable : quand mille requins se partagent un énorme gâteau, il en surgit toujours un plus cruel, plus avide que les autres, qui tente de se l'approprier pour lui tout seul.

Bien entendu, cela augmenta de façon significative le pourcentage de risques encourus par le petit amateur. A ce jeu, le perdant paie toujours son échec de son propre sang.

Or, dernièrement, sur la scène de Floride, il y avait eu pas mal de perdants.

La vérité, triste à admettre, était que le Milieu produisait toujours

ses propres « flics », beaucoup plus efficaces que ceux de la police. Ces flics-là connaissaient tous les méandres, tous les relais, toutes les sources et tous les intermédiaires. Et pour rester maîtres de ce dédale, ils n'épargnaient ni le fric, ni la violence.

Récemment, un petit malin avait découvert un jeu encore plus profitable, et dont les règles n'étaient pas bien différentes de celles pratiquées par le gangstérisme-proxénétisme de l'époque de la Prohibition : dans ce temps-là, de nombreux chefs de gang avaient édifié des fortunes colossales en finançant des investissements pour le compte de tiers. Le nouveau jeu, en Floride, paraissait fonctionner de façon à peu près similaire.

Les amateurs s'occupaient de leurs approvisionnements tout seuls et introduisaient leur came dans le pays à leurs risques et périls. C'est alors qu'intervenait le petit malin : tout simplement en les liquidant et en s'appropriant la marchandise.

Un jeu propre, net et précis. Du boulot bien ficelé.

Bolan était convaincu que la situation présente obéissait au même schéma d'ensemble. Pas de doute, Grimaldi savait où s'était négocié l'approvisionnement, comment la marchandise avait été acheminée et quelle avait été sa destination sur le territoire américain. Le pilote connaissait la feuille de route par cœur. Or, les corsaires du petit malin pouvaient frapper pratiquement n'importe où, pourvu que le chargement ait déjà été introduit dans le pays.

Mais Grimaldi avait mis un frein à ce programme en rompant la chaîne. Raison pour laquelle Bolan avait joué les matraqueurs sur cet îlot perdu dans les marécages, raison pour laquelle également cinq adolescents complètement éberlués étaient sans doute en bien meilleure posture qu'ils ne l'imaginaient.

Ils étaient assis par terre, juste à l'entrée du petit hangar et buvaient des bières à même les canettes, tout en parlant à voix basse. La conversation cessa sitôt que Bolan pénétra dans le hangar, et tous les yeux convergèrent sur lui. Il passa près du groupe avec un petit salut, mais sans prononcer un mot. Il retrouva Grimaldi installé à un bureau branlant, au fond du hangar. Il étudiait avec attention une carte aéronautique du secteur et tentait de résoudre avec un crayon et un rapporteur un petit problème de navigation. Le pilote leva les yeux sur Bolan avec un sourire acide :

— Je crois que nous sommes tombés sur un repaire gratiné.

— Mais encore ? s'enquit tranquillement Bolan.

Grimaldi fit un cercle au crayon sur la carte tout en expliquant :

— L'homme à la tache de sang se dirige droit sur cet îlot, là. Un bout de terre qui doit faire huit cents mètres de diamètre, peut-être un peu plus. J'ai repéré deux bâtiments assez importants et sans doute une douzaine de plus modestes groupés autour d'un petit lagon du

côté ouest. A moins que ce lagon ne soit un grand étang. Je n'ai pas pu me placer dans le bon angle, de peur de me faire repérer. De toute façon, l'étang ou le lagon est situé tout près du rivage.

Bolan examina la carte avant de demander :

— Et cette grande île, juste au nord, c'est quoi ?

— Ça, répliqua le pilote avec un large sourire, c'est le domaine de Tommy Santelli. Vous vous souvenez, je vous avais dit qu'il avait investi dans la canne à sucre, dernièrement.

— Hum, hum.

— Cette grosse île, reprit Grimaldi, c'est toute l'exploitation de Tommy. J'y ai amené des gars il y a quelques mois, juste après qu'il ait racheté la plantation. Je parie que Tommy possède également le lagon et l'îlot. D'ailleurs, il doit pouvoir s'y rendre à la nage, ou même à pied en pataugeant dans la flotte. Bien sûr, j'aime mieux que ce soit lui que moi. C'est le paradis des crocodiles par là-bas, et des serpents aussi.

— Vous êtes sûr que le type a accosté sur le petit îlot ?

— Sûr comme deux et deux font quatre. Il était blessé. J'ai vu deux gars qui le transportaient vers les bâtiments.

— Vous ne vous êtes pas fait repérer ?

— Il y a peu de chances. J'ai volé dans le soleil tant que j'ai pu. En tout cas, le connard sur la barge ne m'a certainement pas remarqué. A voir la façon dont il manœuvrait, je pense qu'il n'était pas en état de remarquer grand-chose. Il a eu du mal à arriver jusque là-bas. Un sacré bol pour nous qu'il n'ait pas crevé en route.

— Et les mômes, ça ne les a pas intrigués de vous voir voler à basse altitude ?

— J'en doute. Ils sont restés complètement hébétés pendant toute la durée du vol.

— Vous n'avez pas eu de problèmes ?

Grimaldi sourit :

— Pas vraiment. Mais gaffe à la grande blonde. Elle a essayé de me vamber.

Bolan lui rendit son sourire :

— Mais vous vous êtes bien tenu, tout de même ?

— Le devoir d'abord, gloussa Grimaldi. D'ailleurs, ils sont sympas, ces mômes. Pour l'instant, ils ne savent pas trop d'où ça leur tombe, et se demandent si c'est du lard ou du cochon. Je leur ai refilé un pack de six bières en leur disant d'y aller tranquilles. De toute façon, que peuvent-ils faire d'autre ?

— Remercier le ciel d'avoir autant de bol, marmonna Bolan.

— Oh, ça ils l'ont compris. D'ailleurs ils ont bien vu. C'est pour ça qu'ils étaient hébétés.

— Vous leur avez déjà parlé ?

— Non. Je vous en laisse le soin.

Bolan soupira et alluma une cigarette avant de regarder la carte à nouveau. Au bout d'un long moment, il déclara enfin :

— J'ai l'impression qu'il va falloir sonner Alice. Vous vous en occupez ?

Alice, c'était Hal Brognola bien sûr, qui n'attendait qu'un mot pour mettre les forces fédérales en branle.

— Si vous voulez, répliqua Grimaldi. Qu'est-ce que je fais ? Je le sonne seulement ?

— Oui, ça suffit pour le moment.

— Vous ne voulez pas lui parler ?

— Pas maintenant, non, répliqua Bolan doucement.

Ses relations avec Brognola étaient un peu tendues ces derniers temps, et ce uniquement à cause de la méfiance de Bolan quant à l'avenir que lui avaient tracé Brognola et les autres, là-bas à Washington. Et c'est pour cette raison qu'il n'avait pas envie de parler à son vieux pote du Pays des Merveilles, au bord du Potomac.

— Bon, fit Grimaldi, je vais juste le mettre au parfum des récents développements et lui demander de laisser du mou.

— Oui, pas mal de mou, autant que possible, dit Bolan.

Il sortit du bureau pour s'entretenir avec les mômes.

Ces derniers ne demandaient qu'à causer. En voyant Bolan arriver, ils bondirent sur leurs pieds et tendirent vers lui leurs visages anxieux. Il demanda paisiblement :

— Tout le monde va bien ?

Voilà qui n'était pas exactement ce qu'ils attendaient. La question les laissa perplexes un instant, puis la grande fille blonde prit la parole :

— Bien sûr tout le monde va bien. Mais on aimerait savoir ce qui se trame.

A côté d'elle, un adolescent tout efflanqué ajouta :

— Nous sommes arrêtés ou quoi ? Et Luke ?

Luke était le sixième comparse.

Très calmement, Bolan les renseigna :

— Luke va bien. Il est à Key West. Et vous n'êtes pas en état d'arrestation. Je ne suis pas un flic.

— Alors vous êtes quoi ? demanda la blonde.

Bolan ignora la question, en posa une autre :

— Lequel d'entre vous répond au nom de David Johnson ?

L'adolescent tout efflanqué leva sa main à la hauteur de son épaule. Bolan ouvrit alors sa chemise et en sortit une liasse de billets de banque qu'il lui tendit :

— Voilà qui représente ce que vous avez payé pour le produit, dit-il.

Pour le coup, le môme était cloué sur place :

— Quoi... que..., balbutia-t-il.

— Je vous rachète le tout, expliqua Bolan.

Les autres n'en croyaient pas leurs oreilles non plus. La blonde eut une interjection inintelligible, mais ce fut la seule qui fit entendre le son de sa voix.

Bolan reprit alors la parole :

— Votre équipée reste à vos frais. Pour ça, tant pis pour vous. Mais estimez-vous heureux et remerciez le Seigneur. Vous vous en tirez à bon compte. Et si d'aventure vous vous amusiez à remettre ça, c'est que vraiment vous n'avez guère plus de cervelle que des cloportes. Maintenant, rentrez chez vous et en vitesse. Vous retrouverez votre barge sur la rive, à l'ouest.

Il leur tourna le dos, et regagna le hangar. Arrivé sur le pas de la porte, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : tous avaient disparu... Tous ou presque plutôt. La grande blonde l'avait suivi. Pour la première fois, il la dévisagea attentivement et remarqua qu'elle était un peu différente des autres. Légèrement plus âgée d'abord, et puis beaucoup plus bronzée, comme quelqu'un habitué depuis longtemps au soleil de Floride. Pas comme un touriste de passage.

— J'ai dit de vous tirer en vitesse, grommela Bolan.

— Arrêtez vos salades, répliqua-t-elle d'une voix égale. Je veux savoir quel jeu vous jouez. Vous êtes un Fédé du Bureau des Narcotiques ?

— Et vous donc ? répliqua Bolan du tac au tac.

Elle secoua la tête en souriant :

— Moi, je ne suis rien d'autre qu'une fille qui cherche une bonne partie de pêche.

— Celle-ci ne vous amuserait guère si elle devait durer, observa gravement Bolan.

— Pourtant jusqu'ici, je me suis bien marrée, répliqua-t-elle gaiement.

— Alors, c'est que vous êtes cinglée.

Elle conserva son sourire :

— Peut-être. Et peut-être bien aussi que j'aime les hommes forts, puissants, courageux, et légèrement zinzins.

— Laissez tomber, fit-il durement. Si vous ne voulez pas crever comme la vermine sur ce mauvais lopin de terre, dépêchez-vous de rattraper vos copains.

Elle ne se laissa pourtant pas démonter... Apparemment, elle savait fort bien où elle en était :

— Vous êtes Mack Bolan, pas vrai ? demanda-t-elle avec un naturel désarmant.

— Qui ça ?

— Qui mon cul, rétorqua-t-elle allègrement, tout en pénétrant dans le hangar sans attendre d'y être invitée.

A en croire les apparences, le « jeu » se compliquait singulièrement tout d'un coup.

CHAPITRE IV

Elle répondait, déclara-t-elle, au nom de Jean Russel, mais n'avait pas de papier pour confirmer ses dires, et son histoire n'était pas particulièrement convaincante. Elle prétendait avoir rencontré David Johnson au cours d'une soirée à Fort Lauderdale, une semaine plus tôt. Elle avait accepté d'accompagner les jeunes gens dans les Everglades « histoire de rigoler ».

Après l'avoir écoutée, Grimaldi ne cacha pas son irritation : d'abord il n'aimait pas la façon dont elle promenait ses yeux curieux sur la carte aéronautique. Et puis visiblement, rien chez cette jeune personne ne le séduisait vraiment. Il replia sa carte et dit à Bolan :

— Elle schlingue !

Malgré l'insulte, la fille eut un sourire plein d'aménité :

— J'ai passé la nuit dans le marais, et je n'avais pas emmené mon nécessaire de toilette. Ça vous suffit comme excuse ?

— C'est pas physiquement que tu schlingues mon chou, grommela le pilote.

Elle darda alors ses yeux bleus étincelants sur Bolan et rétorqua :

— Merci quand même. Et vous, quelle est votre opinion, Grand Silencieux ?

Bolan la gratifia d'une grimace pincée tout en répliquant :

— La même que mon copain. Mais c'est sans importance. On va se tirer dans quelques minutes. Alors ce n'est vraiment pas le moment de signer un pacte d'amitié, non ?

— Vous n'envisagez tout de même pas de me laisser seule ici ? observa-t-elle gravement.

— Non, pas vraiment, répondit Bolan, on va vous rendre au monde civilisé, et puis nous nous dirons au revoir.

— Oh la barbe ! fit la jeune femme avec un soupir, tout en posant son postérieur rond et ferme sur l'extrémité du bureau.

— Faut toujours faire attention avant de dire bonjour à des inconnus, grommela le pilote d'une voix un petit peu radoucie.

— Là, vous n'avez pas tout à fait tort, beau mec, répliqua-t-elle. D'ailleurs, vous avez raison sur toute la ligne. C'est vrai que je schlingue. Mais qui aurait pensé qu'un jour je serai actrice, de toute façon ?

— Sous quel nom de scène ? demanda doucement Bolan.

— Jean Kirkpatrick. Mais je ne travaille pas en ce moment. Et d'ailleurs, vous ne vous souvenez pas de moi, n'est-ce pas ?

Le nom titilla vaguement quelque chose au fin fond de la mémoire de Bolan, mais rien de précis. Il répliqua :

— Si nous nous étions rencontrés, je m'en souviendrais certainement.

— Si nous nous étions rencontrés, répéta la fille comme un écho avec un sourire entendu à l'adresse de Jack Grimaldi. Elle ajouta tout en désignant Bolan : Cet homme m'a sauvé la vie, après quoi, il l'a complètement chamboulée.

Son regard s'était posé sur Bolan maintenant :

— Pas aujourd'hui, bien sûr... Je veux dire... En principe, on vous accorde une mémoire visuelle exceptionnelle. J'ai constitué tout un album sur vous, depuis que... Allons, arrêtons les frais, je triche. Je ne suis plus pareille qu'avant. Je n'étais pas blonde.

Elle pencha la tête et fit subrepticement tomber dans sa main deux verres de contact bleus.

— D'ailleurs, reprit-elle, je ne me sens plus la même. Il y a si longtemps, faut dire...

Bolan dévisageait attentivement la jeune femme, comme s'il la disséquait du regard, reconstruisant ses traits avec des cheveux différents, d'autres vêtements, un autre décor... Puis brusquement les neurones de sa mémoire se mobilisèrent et le souvenir surgit.

— Johnny Protocci, déclara-t-il doucement.

— Exact, fit-elle en souriant, et, détachant bien chaque syllabe, elle poursuivit : Quelque temps après, vous êtes venu me rendre visite. Palmetto Lane, Miami.

Elle lança à Grimaldi un regard triomphant :

— C'est vrai qu'il a une bonne mémoire visuelle !

— Pourquoi n'avoir pas posé cartes sur table d'emblée ? demanda Bolan. Quel jeu jouez-vous ?

— C'est que...

Elle s'absorba un instant dans la contemplation de ses mains, puis reprit :

— D'abord, pour tout vous dire, je n'ai fait que jouer depuis que vous avez laissé la marque de votre sceau sur la ville de Miami, et sur moi par la même occasion. La police m'a aidée à me créer une nouvelle identité et à me structurer une nouvelle vie. Mon nom maintenant est bien Russel. D'ailleurs, je n'essayais pas vraiment de mettre votre mémoire à l'épreuve. J'espérais seulement la confondre, pour une fois.

— Pourquoi ?

Elle croisa les mains et se balança un instant sur le bureau avant de répondre :

— J'avais peur, voyez-vous... Je craignais que vous ne me croyiez pas. Vous pouviez penser que je travaillais toujours pour eux.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ? intervint Grimaldi.

— Vous pouvez le mettre au parfum, vous savez, déclara-t-elle

toujours perdue dans la contemplation de ses mains.

Bolan se tourna vers le pilote :

— C'était aux tous premiers jours de la guerre, Jack. Avant vous, même. Miami était mon quatrième raid.

— Ça, vous parlez si je suis au courant, coupa Grimaldi. Tout le monde dans le Milieu ne parlait que de ça. D'ailleurs j'étais là-bas moi aussi. C'est moi qui ai transporté *Ciro Lavangetta* à la grande réunion du sommet, avant de le voir repartir dans une caisse en sapin. Lui et un paquet de capos. Mais tout ça ne me dit pas où *elle* intervient.

— Elle était une des danseuses que *Vino Balderone* avait appointées pour la circonstance.

Grimaldi réprima mal un « oh » de surprise, puis recula jusqu'au fond de la pièce et se laissa tomber sur un siège, s'excluant délibérément de la conversation. Bolan demanda alors à la jeune femme :

— Vous trafiquiez quoi exactement, perdue au fin fond des Everglades ?

— Je vous ai dit que je m'étais structuré une nouvelle vie, répliqua-t-elle gravement.

— Ne me dites pas que vous appartenez au Bureau des Narcotiques ?

— Vous brûlez drôlement.

— Jusqu'où exactement ?

— Certains officiels du Bureau des Narcotiques de l'Etat de Floride me confient de temps en temps des missions. Bien sûr, je ne suis pas un flic, ça non. Mais je travaille avec des réguliers camouflés, quand ils ont besoin d'une double couverture.

— Et ce moyennant finances ?

— Pardi. Pour quoi d'autre ?

— Qui vous a introduit là-dedans ?

Elle soupira, se frotta les yeux, puis d'un geste habile, remis ses verres de contact.

— Ce sont des verres neutres, expliqua-t-elle. Je veux dire, ils n'ont rien de correcteur. C'est purement un truc esthétique.

— Qui vous a introduit là-dedans ? répéta Bolan.

Elle soupira à nouveau :

— Vous rappelez-vous ce détective qui s'est fait tirer dessus, cette fameuse nuit, juste devant chez moi ?

— Oui, *Wilson*, déclara Bolan. Je me rappelle très bien.

— Bon. Eh bien, je suis allée le voir à l'hôpital une ou deux fois, et nous sommes devenus amis. Puis les choses s'enchaînent, un truc en amène un autre, et j'ai rencontré certains de ses amis. Et de fil en aiguille, bref... Puisque nous en parlons d'ailleurs, *Bob Wilson* sait parfaitement qu'il vous doit la vie. Lui aussi s'est constitué un album

sur vous.

— Vous serviez de couverture à qui, ce matin ?

— Je pourrais avoir une cigarette ? demanda-t-elle en guise de réponse.

Bolan lui en offrit une, et la lui alluma. Elle tira une longue bouffée et prit soudain un air très malheureux tout en recrachant la fumée :

— Ces saloperies, un jour ça vous tuera ! observa-t-elle doucement.

— Ne vous inquiétez pas, je m'en préoccuperai en temps voulu, répliqua-t-il sur le même ton.

— Je vous vois venir, fit-elle en jetant un vague regard sur le décor lugubre. Vous avez une drôle de vie, pas vrai ?

— Pourquoi ne pas répondre à ma question ? s'obstina Bolan.

— Précisément, j'y réfléchis.

— Vraiment ? Ne seriez-vous pas plutôt en train d'inventer une réponse de toutes pièces ?

Elle eut un petit gloussement amusé :

— Non. Je n'ai plus du tout envie de vous blouser. Seulement, c'est assez confus... compromettant si vous préférez... Bref, je suis tenue à certaines obligations. Vous pouvez le comprendre, non ?

— Oh, bien sûr, je peux comprendre, assura-t-il. Mais de votre côté vous comprendrez sans mal, j'en suis sûr, pourquoi je vais m'empresse de vous larguer au premier aéroport.

— Je peux pourtant vous aider, murmura-t-elle.

— M'aider à quoi, grands dieux ?

— A liquider les pirates. C'est pas ça, le « jeu » ?

Bolan dévisagea un instant la jeune femme avant de répondre :

— En partie, oui. Mais franchement, ça ne m'amuse pas vraiment de brûler des fourmis. Je préfère m'attaquer à la fourmilière.

— Voilà qui ne m'étonne guère, observa-t-elle avec le plus grand sérieux. C'est bien la raison pour laquelle j'aimerais faire un peu d'exercice.

— Mais vous n'êtes pas un flic, m'avez-vous dit ?

— Exact.

— Et il n'y a rien à couvrir.

— Doublement exact. Mais cette fois-ci, je me découvre un intérêt très personnel.

— Vous ne voulez toujours pas expliquer pourquoi ?

— Non, franchement je ne peux pas, pas maintenant.

— C'est bon, fit Bolan, attendez un moment.

Il jeta un coup d'œil à Grimaldi, et sortit du hangar. Le pilote le suivit.

— Ne me dites pas que vous gobez ses salades, marmonna-t-il d'une voix étrangement troublée.

— Vous avez eu Brognola ?

— Pas lui personnellement, mais je lui ai fait transmettre le rapport. J'ai comme une vague impression qu'ils se mettent en branle.

— Oh merde ! souffla doucement Bolan.

— Vous piffez vraiment cette punaise ?

Bolan soupira et avoua :

— J'accepte de la jouer à vue. Et vous ?

— Je vous l'ai dit, son odeur me débecte, répliqua Grimaldi. Mais de toute façon, c'est vous le chef. J'imagine que si on joue le jeu en nuances... Bref on possède pas mal de trucs pour s'en sortir. Et votre programme d'aujourd'hui ne nous laisse guère le temps de cogiter sur du vent. Alors, vous ordonnez, et moi j'obéis. Mais vous savez, Sergent, il traîne encore plein d'ordures qui aimeraient bien vous rendre la monnaie de la pièce. Si cette blonde douceuse est toujours avec eux... Bref, vous voyez ce que je veux dire, le monde entier lui appartiendrait, si elle signait le chèque avec votre sang. Comment savez-vous qu'elle n'est pas indic pour la « Force du Diable » ? Car, soyons réalistes, c'est ce qui vient logiquement à l'esprit, pour expliquer sa présence auprès des mômes.

— C'est vrai, admit Bolan. Mais comme vous l'avez dit tout à l'heure, nous n'avons guère le temps de cogiter sur du vent. C'est vrai, aussi. Et comme il nous faut un appât, Jack, et solide encore, regardons les choses sous un... autre angle : sincère ou pas, honnête ou double, alliée ou ennemie, cette fille pourrait bien nous servir d'appât.

— C'est un jeu fichtrement dangereux, observa nerveusement le pilote. Enfin, si votre nez vous dit que...

— Mon nez ne me dit rien, coupa Bolan et c'est bien le problème. Il se trouve seulement que cette fille est là, alors autant l'utiliser. Mais c'est peut-être dangereux pour vous aussi. Alors vous avez un droit de veto en l'occurrence, vous le savez.

— Il y a bien longtemps que j'ai cessé de l'exercer, murmura le pilote avec un sourire amer. Ça remonte à Puerto Rico. Moi aussi, j'ai mon petit album mon vieux. Et de plus, mon boulot, c'est de piloter. A vous de commander.

Bolan sourit et prit son ami par les épaules :

— Alors préparez vite l'avion. Je me charge des bagages.

— Destination, le repaire du fuyard ?

— Pas encore. Nous allons d'abord visiter la plantation de canne à sucre de Sautelli.

— Merde alors, je ne sais pas si...

— En compagnie, bien sûr, de Jean Kirkpatrick.

— Je me disais bien que vous maniganciez un truc dans ce style.

— Vous voulez exercer votre droit de veto ?

Le pilote eut un sourire las avant de répondre :

— C'est vous le chef. Moi, je m'occupe de l'avion. C'est pas nouveau.

— Pendant ce temps, reprit Bolan, je prépare les bagages. Et il aurait, il le savait, besoin de son arsenal au complet.

CHAPITRE V

C'était bien la première bavure dans une opération qui jusqu'ici baignait dans l'huile. Telle était l'opinion du Chef de Projet, Guido Riappi, qui se disait également qu'il s'échauffait sans doute un peu trop vite pour un raté sans grande importance. Il l'expliqua à son bras droit et Chef de Troupe, Carlo Papriello, dit le Bijou, et ajouta avec un rien de nostalgie dans la voix :

— L'Organisation se ramollit, Bijou. Ils ont plus grand-chose dans le ventre. Je me souviens, à l'époque, les temps étaient vraiment durs. Y avait pas de place pour les spaghetti. Ton pognon, c'est ce que tu avais le soir dans tes poches, quand tu avais terminé le turbin. Alors tu restais assis toute la nuit, et tu comptais les biftons. Ces gus d'aujourd'hui, crois-moi, ils ont pas l'étoffe. Ils se mettent à gémir sitôt qu'une bricole va de travers. Des vrais bourgeois !

Riappi avait cinquante-cinq ans, ce qui ne suffisait pas à le classer parmi les vétérans à proprement parler. Quant à Papriello, à trente-sept ans, il n'appartenait jamais qu'à la génération suivante, mais toute sa vie s'était entendu rabâcher les histoires de la « grande époque », un peu comme s'il s'agissait d'un temps préhistorique dont seul se souvenait le conteur. Pour Bijou pourtant, rien n'avait changé, et rien ne changerait jamais, mais il n'en répondit pas moins à son boss :

— Ouais, je sais. Ainsi va la vie, Guido. Mais faut pas prendre les choses trop à cœur. Ils veulent qu'on y fasse quoi, après tout ? Qu'on se mette tous en deuil ?

— Ils ont dit de tout arrêter.

— Quoi ?

— Tu m'as entendu : point mort.

— Pour longtemps ?

— Jusqu'à ce qu'ils aient « sondé », qu'ils disent. Je suppose qu'ils vont nous balancer une équipe de punaises à tête chercheuse.

— Hum, hum. Et qui vont-ils passer au tamis ? demanda Papriello d'une voix morne.

— Branle un peu tes méninges, rétorqua sèchement le boss.

— Tout ça parce qu'une poignée d'enfants de Marie a eu un coup de bol, grommela Papriello. C'est quand même pas un drame ! Ça mérite pas de déplacer leur commando de punaises. Tu leur as dit ?

— Tu parles !

— C'est qui qu'ils envoient ?

— L'on a pas précisé, répliqua Riappi, à mi-voix.

Il recula son fauteuil et étendit les jambes sur son bureau.

— D'ailleurs, ils ont rien dit du tout. Mais pas besoin qu'ils fassent un dessin, Bijou. J'ai pigé tout seul. Ce genre de merde, ça se flaire de loin, tu sais. Avec ce que ça pue...

Bijou alluma un cigare et gagna la fenêtre. Il écarta les épais rideaux pour balader un regard terne sur le néant environnant.

— Moi, au fond, ça me botte assez, Guido, marmonna-t-il. Pour être honnête, j'en ai ras le bol de cette planque, et de tout ce putain de business. Autant se trouver à moisir en Sibérie.

— Je t'ai jamais entendu pleurnicher sur le pèze, pourtant, rétorqua froidement Riappi.

— Oh, je dis pas que c'est pas rentable, mais merde à la fin, c'est toujours la même chanson ! Les riches s'enrichissent pendant que les pauvres vieillissent. Et moi, j'ai pas vraiment envie de vieillir dans ce bled pourri, Guido. Pour être franc, j'ai vaguement pensé à demander une autre gâche, quelque part ailleurs.

Guido eut un gloussement avant de répondre d'un air finaud :

— Méfie-toi, Bijou, ils pourraient bien t'en refiler une, un de ces quatre.

La remarque, visiblement, était à double sens, et Guido poursuivit :

— A ta place, je leur foutrais pas ce genre d'idée dans la tronche.

Papriello gloussa lui aussi. L'insinuation de Riappi était ridicule... A moins que...

— Tu n'es pas sérieux, quand même, Guido, non ? murmura-t-il.

— On sait jamais, répliqua le Chef de Projet en soupirant. Par les temps qui courent, avec des gus pareils, on se demande toujours où on met les pieds. Je te le répète, Bijou, c'est pas comme dans le temps.

— Allons, Guido, répliqua doucement Papriello, tu sais comme moi que les choses ne changent jamais, en profondeur, du moins.

Riappi soupira à nouveau :

— T'as peut-être raison. P't être qu'au fond elles changent pas. Y'a qu'à voir ce que la bande à Marinello a fait à mon cousin Gus. Et sans raison, sans aucune raison !

Bijou connaissait par cœur l'histoire de Gus, le cousin de Riappi. Et les raisons de sa fin prématurée ne manquaient pas, grand dieu, non ! Mais il ne pouvait pas le dire à son boss. Il se contenta de répondre :

— Je sais bien que l'Organisation part en brioche depuis pas mal de temps déjà, Guido. Seulement, au fond, rien ne change vraiment. S'ils nous envoient un commando de punaises pour nous faire lécher la poussière, chaque fois qu'un putain d'enfant de chœur à un coup de bol...

Il s'arrêta brusquement et tendit le cou pour mieux voir le ciel.

— Tu n'entends rien ? demanda-t-il.

— On dirait bien que ça vole à basse altitude, fit Riappi en sautant sur ses pieds pour rejoindre Papriello à la fenêtre.

A basse altitude, tu parles ! Il était quasiment en position d'atterrir. Un petit biréacteur.

— C'est un avion à nous ? demanda Riappi, brusquement tendu.

— On dirait bien, répliqua Bijou. Un Cessna, je crois.

— Putain de bon Dieu ! Ils ont pas perdu de temps, fit le boss en jetant un coup d'œil à sa montre. Non... c'est pas possible... Ou alors ils étaient déjà en route quand j'ai...

— Vaut mieux que je me pointe là-bas pour faire le comité d'accueil, décréta Papriello avec un soupir résigné.

— Te fais donc pas de mouron, observa Riappi légèrement. Ça peut-être n'importe qui. Tout simplement les fermiers, si ça se trouve. Les choses sont généralement moins pourries qu'on le croit.

Mais on ne la faisait pas à Bijou. Les choses, dans cette Organisation de merde, étaient toujours bien pires que l'on croyait. Et en plus, Bijou le savait, rien ne changeait... en tout cas Bijou le savait, rien ne changeait... en tout cas jamais pour un mieux.

Il laissa Riappi planté près de la fenêtre et se précipita sur un chauffeur qui tripatoillait une tondeuse à gazon dans la cour de derrière :

— T'as pas vu l'avion, connard ? grommela-t-il à l'adresse du gars.

— Oui, monsieur, j'ai vu, mais je ne...

— Vaut mieux prendre la limousine. Ça se pourrait bien que ce soit des huiles. Mais nom de Dieu, tu t'es vu ! T'es tout dégoulinant d'essence. Et regarde tes saloperies de mains ! Tant pis, va te faire foutre, j'y vais tout seul !

Il laissa le gus aux mains graisseuses à sa tondeuse, et pilota lui-même la Cadillac rutilante jusqu'à la piste d'atterrissage pour accueillir les VIP [i]. Car c'étaient des VIP, il en était sûr. Les emmerdes ne venaient jamais du menu fretin.

La piste était à moins de cinq cents mètres, par un petit chemin serpentant entre les champs de canne à sucre. Pourtant Bijou n'arriva pas en avance. Le pilote était déjà sorti de l'avion – un type dont la gueule lui disait vaguement quelque chose – et aidait une blonde ravageuse à sauter sur le sol.

La poupée portait un short ultra-court, un tee-shirt moulant, et elle aussi, Bijou avait l'impression de l'avoir déjà vue quelque part. Brusquement, il se sentit plus à l'aise. Cette visite apparemment n'était pas...

C'est alors qu'un type immense apparut dans l'encadrement du sas, et sauta nonchalamment sur le sol. Papriello le détailla du regard et sentit un petit nerf tiquer dans sa joue. Le gars, grand, calme, très macho dans son pantalon de toile impeccable et son blazer pur Palm Beach, avec une chemise façonnée ouverte presque jusqu'à la taille, et un fin mouchoir de soie noué autour du cou, balada des yeux glacés

sur le décor environnant, et finalement les immobilisa sur Bijou. Alors brusquement tout devint évident : Papriello n'avait jamais vu ce type, mais il en avait connu assez, exactement semblables à lui pour savoir d'où il venait... ce qui l'amenait... et sans doute pourquoi il venait. La question qui se posait maintenant était *qui* et non plus *pourquoi*.

Le Chef de Troupes sortit de la limousine et s'avança vivement, la main tendue.

Le pilote la lui serra avec empressement, tout en murmurant aimablement :

— Salut, Bijou. Comment ça va la fièvre des marais ?

Ainsi l'enfant de salaud le connaissait !

Mais Bijou avait bien l'impression de le connaître aussi. Seulement, nom de Dieu, il y en avait tellement...

— Toujours à peu près pareil, répliqua-t-il en se demandant à qui, foutre bleu, il avait l'honneur de parler !

Le type immense sortait les bagages de l'avion. La blonde papillonnait pour être sûre qu'il n'oubliait rien. Papriello baissa la voix et demanda au pilote d'un ton détaché :

— Qui nous amenez-vous, cette fois ?

Le pilote roula des yeux mystérieux et répliqua dans un murmure :

— Avec ces mecs-là, je pose jamais de question. La blonde, je l'ai aperçue à Lauderdale. Je crois qu'elle faisait partie de l'écurie de putes de Vino à Miami. Vous connaissez ?

Tu parles si Bijou connaissait feu Vino de Miami, et ses putes légendaires !

— Pourquoi tout ce bordel de bagages ? demanda-t-il nerveusement. On dirait qu'ils ont l'intention de s'établir ici. Où vous les avez embarqués, déjà ?

— Hé, me faites pas dire ce que j'ai pas à dire, marmonna le pilote.

En sortant un mouchoir blanc de sa poche de derrière, il s'épongea le front :

— C'est un vol de classe X. Vous savez ce que ça signifie ?

Ouais, Papriello était au parfum. Un vol classe X était un truc qui jamais, au grand jamais, n'était arrivé. Rayé, ratissé, oublié. Alors comment le pilote pouvait savoir où il avait chargé la marchandise, et où il l'avait larguée ?

Puis le grand type s'approcha, et Papriello comprit brusquement que les questions effectivement n'étaient pas de circonstance.

Sans une poignée de main, sans même un sourire, le grand costaud déclara d'une voix glaciale :

— Relax, Bijou. Tu sais pourquoi je suis ici, je suppose.

— Je m'en doute un peu, monsieur, répondit respectueusement Papriello.

— C'est toi le Chef de Troupes local ?

— En effet, monsieur. Je dépends directement de Guido. Nous vous attendions. Deux, trois enfants de Marie ont eu un sacré coup de bol, c'est tout ce qu'il y a à dire. Mais nous en faisons notre affaire, de ces petits trous du cul. Nous avons une sacrée force d'attaque, ici, monsieur.

— Je suis au courant, Bijou.

Froid... implacable, dur comme du marbre. Et pourtant... presque amical. Presque...

— L'ennui, monsieur...

— Il ne s'agit pas de toi, Bijou. C'est tout ce que t'as besoin de savoir pour l'instant.

— Oui, m'sieur. J'apprécie. Je...

Le regard de ce gars le transperçait jusqu'à la moelle.

— On ferme les écoutilles jusqu'à nouvel ordre. Tu t'en occupes. Personne n'entre, personne ne sort. Compris ?

Et tournant son regard glacé sur le pilote, le grand type poursuivait :

— Ça vaut pour toi, aussi, Grimaldi. Tu peux te mettre à l'aise.

Bien sûr, Grimaldi... Bijou se rappelait le pilote maintenant. Il ne convoyait jamais que les huiles. Bon, pourquoi pas après tout ? Puisque lui, Bijou, n'allait pas servir de pitance aux punaises. Et ce n'était que justice, pas vrai ? Bijou n'avait pas besoin d'en savoir davantage pour l'instant. Pourtant il avait le souffle un peu court, quand il répondit à cet ordre d'une autorité implacable :

— Entendu, monsieur, euh... tout est bouclé jusqu'à nouvel ordre.

— Tu peux m'appeler Frankie, fit Bolan.

— C'est ça, Frankie, répéta Papriello qui brusquement se sentait infiniment mieux. Et n'hésitez pas à me sonner, monsieur, si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— T'inquiète, je le ferai, répondit l'Exécuteur.

Bijou n'en doutait pas bien sûr.

Ainsi allait le monde, tout simplement. Et rien ne changeait vraiment, ça non plus, Bijou n'en doutait pas.

CHAPITRE VI

Bolan y allait uniquement au flair. Il n'avait aucune idée du style de réception qui l'attendait, à son débarquement pour le moins audacieux dans la place-forte de Santelli. Il ne connaissait pas non plus le climat ambiant de l'île, compte tenu des circonstances. Pourtant les circonstances il les imaginait assez bien, mais surtout il connaissait son ennemi dont il comprenait à fond la psychologie. Raison pour laquelle les probabilités de réussite valaient, à son avis les risques de cette pénétration.

Car c'était bien d'une pénétration qu'il s'agissait, c'est-à-dire une manœuvre fort aléatoire, à ce stade encore préliminaire. Les événements pouvaient lui échapper à n'importe quel moment et tout dépendait des nuances extrêmement subtiles qu'il fallait saisir au vol dès l'entrée en jeu. Tout aurait pu tourner court dans les premières minutes et, le cas échéant, la retraite aurait été difficile compte tenu du timing très serré de ce Jeudi Justice.

Pourtant, quand Grimaldi exhiba son mouchoir blanc pour s'éponger le front, Bolan comprit que leur pénétration se déroulait sans difficultés majeures et bénéficiait même d'un feu vert. Les insulaires étaient tendus, nerveux, pas tellement à l'aise de voir les nouveaux arrivants. C'était la signification du mouchoir blanc. Mais c'était aussi et exactement le genre de climat psychologique qu'il fallait à Bolan pour mieux s'infiltrer chez l'ennemi.

Cependant, il ne s'agissait pas d'un simple jeu d'enfant. Certes, la brèche était là, mais seul Bolan pouvait la tenter. Il devait sa force dans ce genre de missions à une préparation, d'une part, mais aussi grâce à tous les renseignements qu'il possédait sur le camp ennemi, et surtout grâce à sa compréhension parfaite à la fois analytique et synthétique de la psychologie de ses chefs. Il usait également de subterfuges qui étaient devenus légendaires même chez ses adversaires, mais il ne s'agissait en aucun cas de simples déguisements pour quelque rôle à jouer. S'ils réussissaient, c'était essentiellement parce que Bolan connaissait son ennemi mieux que celui-ci ne se connaissait lui-même. En outre, Bolan savait que les points forts de l'adversaire peuvent devenir ses faiblesses les plus fatales. Il jouait donc sur ces points forts, s'en servait, les manœuvrait et finalement les retournait contre l'ennemi, pour le juguler définitivement.

Carlo Papriello sur ce rapport, était un spécimen de rêve. Le type, consciencieusement, avait filé sa propre toile et s'était si judicieusement placé au beau milieu que Bolan n'avait plus qu'à tirer les ficelles pour le faire prendre à son piège.

Un homme de main, rien de plus. Depuis vingt ans qu'il était dans l'organisation, il n'avait pas dépassé le stade d'exécutant et n'irait d'ailleurs jamais plus loin. Il avait maintenant atteint le stade qui guette tous les hommes de main quand ils ne sont plus très jeunes : celui où l'on plafonne tandis que les espoirs de promotion diminuent. Etre homme de main, c'est un gagne-pain comme un autre, rien de plus. Mais avec lequel on ne fait jamais fortune. Pour avoir une meilleure part du gâteau, il faut être derrière un « bureau », et Papriello, réaliste, analysait bien son destin. Sans rancœur, il faut dire. Jamais Bijou ne se trouverait derrière un « bureau »... Mais il était réaliste, ça oui. Il avait même l'étoffe d'un survivant. Un type comme ça, c'était une aubaine, pour le jeu de Mack Bolan.

Mais les bonshommes comme Papriello n'étaient pas forcément bornés. Bien souvent, ils étaient futés comme un singe, d'une cruauté sans égale, et il fallait se montrer prudent quand on les manœuvrait.

Pendant le court trajet qui les conduisait à l'hacienda, Bijou s'adressa au VIP sur le ton de la conversation mondaine :

— Vous arrivez juste au bon moment. Après la récolte, et avant la mousson. Vous savez, quand il pleut ici... Franchement, faut vraiment le voir pour le croire. Paraît qu'il tombe jusqu'à un mètre d'eau, en pleine saison. En gros, c'est de juin jusqu'à octobre, je crois. Evidemment, pour l'Echelle de Lucifer, ça complique un peu les choses. Alors, on organise le travail en fonction.

Pas vraiment « conversation mondaine », tout ça.

Papriello lançait un ballon d'essai pour voir si son visiteur était bien au parfum du pot aux roses local. Il n'avait pas mentionné l'Echelle de Lucifer par hasard. Bolan avait vaguement entendu chuchoter au sujet de cette mystérieuse « échelle », et c'est un peu à cause d'elle qu'il s'était déplacé tout en n'ayant qu'une idée très floue de ce qu'elle pouvait représenter. Même Grimaldi n'avait pas pu en savoir davantage...

Il laissa courir et rétorqua froidement :

— Tu comprends pourquoi je suis ici, Bijou, on dirait.

— Oh, j'ai bien compris, répondit l'autre à mi-voix.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à la maison.

C'était une île assez vaste reliée à une autre, plus petite, située à trois cents mètres à l'est, par une petite langue de terre. Le tout était entièrement cultivé, sauf la piste d'atterrissage et le secteur d'habitation, sur la rive sud. Celui-ci comportait une maison de style espagnol à deux étages, avec un toit en tuiles rouges, plusieurs petits bungalows, quelques hangars et une grande remise au-dessus de laquelle on avait aménagé des logements. Le tout était entouré de fils de fer barbelés, sauf du côté de l'eau.

Papriello expliqua :

— La ferme se trouve au nord. Il n'y a d'ailleurs que deux familles établies là en permanence : les Eddington et les Winklers. Eddington est le chef d'exploitation, mais nous n'avons rien à voir avec lui. Il reçoit ses ordres directement du bureau de monsieur Santelli.

— Ça fait un sacré paquet de cannes à sucre, tout ça, observa doucement Bolan.

— C'est vrai, monsieur. Je suppose qu'ils utilisent de la main-d'œuvre temporaire au moment de la coupe. Ça va, ça vient, si vous voyez ce que je veux dire. Des Noirs surtout. Ils ont des baraquements du côté nord. C'est là qu'ils les logent. De toute façon, nous, on les voit jamais sauf en cas d'urgence.

Et levant un sourcil, il ajouta :

— Vous voyez ce que je veux dire ?

Pas vraiment, mais Bolan entrevoyait tout de même pas mal de possibilités intéressantes. Il déclara :

— C'est une sacrée couverture, bon Dieu !

— Et super-rentable aussi, appuya Bijou. Je veux dire, tout ce qu'il y a de légal, en plus. Le cours du sucre a grimpé à une allure démente sur les marchés officiels.

Bolan eut un pâle sourire tout en remarquant :

— Tu t'intéresses à ce genre de truc, on dirait ?

Bijou s'empourpra légèrement et grommela :

— Non, pas vraiment. On a assez de turbin ici, au train où vont les choses, vous savez ! Et c'est pas toujours marrant, non plus. Un mec de temps en temps doit penser à son avenir. Pour tout vous dire, j'ai songé à me payer une petite part de gâteau.

— Ça pourrait te coûter gros de jouer le jeu d'un tiers, observa tranquillement Bolan.

— C'est peut-être mieux que de tourner complètement zinzin, s'obstina Bijou. Pour être honnête, monsieur, je ne suis pas vraiment à la joie, ici.

Bolan s'en doutait déjà. Il dit :

— Allons, Bijou, faut pas perdre espoir. Le vent tourne, tu sais.

Il comprit tout de suite qu'il avait touché un point sensible. Papriello ne répondit rien, mais son regard était éloquent. Un type réaliste, sûr... et de la race des survivants.

Bolan aussi était réaliste...

Or la réalité, dans l'immédiat, se présentait sous forme d'un camp, armé jusqu'aux dents et tout hérissé de canons. Les bungalows et les logements au-dessus de la remise servaient à l'évidence de baraquements et pouvaient abriter une véritable armée. Au premier coup d'œil, Bolan dénombra une douzaine d'hommes armés, disséminés entre l'hacienda et le rivage. Sans doute s'en trouvait-il douze de plus derrière. Et Dieu sait combien d'autres pouvaient se

cacher à l'intérieur et entre les bâtiments...

Ce genre de retranchement requérait des manœuvres tactiques soigneusement étudiées. Un faux pas, une nuance malencontreuse et tout risquait de flamber dans un désastre instantané. Or, on imaginait facilement combien toutes ces ordures seraient heureuses de faire la fête à Mack Bolan. Sans doute, les primes étaient-elles toujours en vigueur, peut-être même réajustées, même si la plupart de ceux qui les avaient promises, appartenaient maintenant au royaume des morts. Mais plus encore que l'argent, c'est le prestige, l'aura glorieuse qui risquait de séduire toutes les ordures reléguées ici, si d'aventure l'un d'eux parvenait à coller la tête de Mack Bolan dans un sac poubelle.

En l'occurrence, les types cantonnés sur cette île paraissaient s'ennuyer ferme. Pour Mack Bolan, c'était un atout à ne pas négliger. Visiblement, la troupe tout entière était soigneusement maintenue dans l'enceinte de la forteresse insulaire. Ça et là, on pouvait voir des aménagements destinés à meubler les loisirs de ces hommes quasiment prisonniers. Une mauvaise piste mal tondue pour jouer au bowling, quelques filets de badminton délabrés, un terrain de volley-ball à l'abandon, une demi-douzaine de canoës en piteux état, tirés sur le rivage... Sacrement excitant, comme loisirs pour des soldats habitués aux combats de la rue...

La présence de Jean Kirkpatrick et les regards concupiscents qu'elle s'attiraient étaient en eux-mêmes assez éloquentes : on n'avait pas l'habitude de voir des femmes par ici. Un loisir non retenu, peut-être...

— Ça fait longtemps, Bijou ? grommela Bolan à l'adresse du chauffeur.

— Quoi donc, monsieur ?

— Qu'ils n'ont pas vu de nénettes ?

— Bon Dieu, oui ! On ne sait même plus ce que c'est, monsieur.

— Voilà qui va changer, et rapidement, promet Bolan au Chef de Troupes.

A nouveau, il venait de toucher un point sensible, et il le savait. Sa promesse allait se répandre dans toute la forteresse avant même qu'il ait pénétré dans la baraque.

Le « nouveau boss » de l'île Santelli allait jouir d'une popularité inégalée... avant même son entrée en fonction.

Guido Riappi apparut dans l'encadrement de la porte pour accueillir les arrivants. Bolan le situa immédiatement dans son fichier mental. Gus, le cousin de Riappi, à son époque de gloire, avait été l'héritier de l'empire criminel d'Arnie Castiglione, dit le Fermier, dans le Maryland. Mais la chance avait tourné et Gus avait péri en disgrâce, peu après avoir donné à Bolan l'occasion de liquider Sir Edward Stewart, le grand patron du Carrousel des Caraïbes [ii].

Après cet épisode malheureux, les choses n'avaient pas été faciles pour Guido. D'abord, il s'était longuement lamenté sur le sort de son cousin et avait choisi de s'épancher systématiquement auprès de ceux dont il aurait dû se méfier : les gros bonnets du Milieu de New York. Pour autant que les informations de Bolan fussent exactes, le poste où se trouvait actuellement Guido était son premier marche-pied à peu près honorable depuis la chute du cousin Gus. Cependant, de cette expérience amère, Guido avait au moins retiré quelque chose : il avait compris l'instabilité et par conséquent l'insécurité caractéristique de la société cannibale.

Aujourd'hui, il n'en avait pas pour autant perdu sa superbe. Gras et rose, il avait presque l'air appétissant dans son pantalon de toile blanche et sa chemise à fleurs. Mais la fibre du bonhomme par contre n'avait rien d'alléchant. Guido Riappi avait établi sa réputation sur le dos des dockers de la Côte Est. Il avait d'abord joué les syndicalistes à tout crin, puis les tueurs à gages, et enfin était devenu un garde-chiourme redouté, chargé de faire respecter l'autorité de la Mafia sous la houlette de Castiglione, dans le secteur de Baltimore.

Les autorités fédérales étaient certaines, sans pouvoir le prouver, hélas, que le redoutable Loup de Baltimore était personnellement responsable des quelque cinquante assassinats et sauvageries du même ordre, commis pendant une grève de courte durée, à la fin des années soixante.

A voir l'homme en question, on ne s'en serait jamais douté.

Il s'avança vers Bolan, tout sourire, moelleux comme un bon pain. Visiblement, il avait jugé son visiteur du premier coup d'œil et manœuvrait habilement pour établir des relations amicales, sinon à pied d'égalité.

Bolan présenta la jeune femme qui l'accompagnait, mais évita de se nommer lui-même, pensant qu'il valait mieux attendre, pour cette formalité, un moment plus intime. Après quoi, il confia la jeune demoiselle à Bijou qui n'en croyait pas ses yeux, lui conseillant de l'emmener visiter l'île. Puis, passant un bras débonnaire autour des épaules de Riappi, il l'entraîna gentiment mais fermement à l'intérieur, tout en s'efforçant de calmer ses craintes éventuelles avec les plaisanteries d'usage :

— Allons, Guido, pas de panique. Je sais bien que tout n'est pas facile. Mais les choses ne sont jamais aussi tragiques qu'on le croit, pas vrai ? Pourtant, vos gars, je trouve que vous les tenez un peu serrés. Un de ces jours, ils vont finir par exploser. La première chose que je vous demande, c'est de leur lâcher un peu de mou.

— Ouais, j'y ai souvent pensé. L'ennui, c'est que c'est pas tellement facile. Je ne peux guère faire débarquer ici un wagon de pétasses pour

le week-end. Vous savez comme les bonnes femmes ont la langue pendue. Aussi, je ne veux pas que cette planque se transforme en bordel. En même temps, je veux pas courir le risque de laisser ces connards se balader en ville. Ils ont pas un brin de cervelle, c'est trop dangereux. En un rien de temps, je me retrouverais avec un Fédé derrière chaque buisson, des caméras et tout le tremblement. N'empêche que je suis d'accord, je peux pas laisser mes mecs sur leur faim indéfiniment. C'est pas sain. Ça les ramollit. Je crois que c'est un peu l'explication du merdier de ce matin. Mais vous avez votre petite idée là-dessus, j'imagine ?

Oui, le gars avait bien appris les règles du monde cannibale. Instabilité, insécurité. Bref, Guido faisait l'ouverture.

Et Mack Bolan était tout à fait disposé à s'y engouffrer.

Tout en parlant, ils étaient arrivés au bureau de Guido, une pièce sombre avec de lourds rideaux, assez déprimante. Une douceâtre odeur de moisi traînait un peu partout. Bolan fronça le nez et demanda :

— Bon sang, mais comment vous supportez ça ?

— Quoi, ça ? répliqua Guido sincèrement surpris.

— Cette baraque est joyeuse comme une tombe de pharaon. Vous ne faites jamais rentrer un peu d'air et de lumière ?

— Vous savez, ici c'est pas Byzance. On n'a pas d'air conditionné bien entendu. Alors si vous avez le malheur d'ouvrir une fenêtre, vous êtes envahi aussi sec par les moustiques et autres vérolés; quant à la chaleur, pas besoin de vous faire un dessin. Restez donc deux ou trois jours dans cette île de merde, croyez-moi, vous commencerez à trouver la baraque vraiment très confortable. Moi, d'ailleurs je ne sors pratiquement plus jamais.

— C'est peut-être bien le hic, répliqua Bolan d'une voix glacée, et, pour la première fois, il jeta au boss un regard de marbre.

Le coup avait porté. Riappi baissa les yeux et tourna le dos à son visiteur pour se laisser doucement tomber dans le fauteuil devant le bureau. Il avait fait l'ouverture mais Bolan la trouvait sans doute trop étroite. Tant pis, il était prêt à l'agrandir autant qu'il le faudrait.

— Vous avez peut-être pas tort, marmonna Riappi. Qu'attendez-vous de moi exactement ?

L'Exécuteur savait enfin où il mettait les pieds. La situation, dans l'immédiat au moins, était parfaitement sous contrôle. L'île de Santelli avait trouvé un nouveau Maître.

CHAPITRE VII

Rose d'Avril informa Brognola.

— J'ai tous les renseignements qu'il nous faut. L'acquéreur, c'est Atlantica Holding Company. Le nom de Santelli ne figure pas sur l'acte, mais le gars est en titre dans toutes les sociétés que regroupe Atlantica et, en particulier, il est président du conseil d'administration de Atlantica Promotion, une filiale de Atlantica Holding. Or, Atlantica Promotion a acheté à peu près au même moment le petit îlot d'à côté, celui qui s'appelle Le Dédale de Satan. Et ce pour une somme absolument exorbitante. En fait, pour les deux ventes, il semble que les acquéreurs n'aient jamais discuté le prix. Ils ont payé, pour ces îles, environ le double du prix au mètre carré pratiqué dans le secteur.

— Je me demande bien pourquoi ? souffla Brognola.

— Je dois avouer que ce n'est pas encore très clair pour moi non plus, admit Rose d'Avril. Et je suppose qu'il a fallu pas mal de magouilles politiques pour négocier l'achat du Dédale de Satan. Car depuis vingt ans, un décret d'Etat en avait fait un site protégé, qui fut juste annulé quelques semaines avant la transaction.

— Que cherchait-on à protéger, là-bas ?

— Si j'ai bien compris, il y avait des fouilles archéologiques. Mais apparemment, tout ce qui pouvait présenter un intérêt quelconque avait été enlevé depuis des années. A en croire la pétition pour l'annulation du décret, les fouilles avaient cessé depuis plus de sept ans.

Brognola renifla doucement, et murmura :

— Les vestiges d'un foyer de civilisation indienne, c'est ça ?

Rose d'Avril secoua la tête et expliqua :

— Non, des découvertes paléolithiques. Des trucs datant de l'âge de la pierre. Les archéologues s'intéressaient à un truc appelé « cenote ». Vous savez ce que c'est ?

— Pas la moindre idée, grommela le chef fédé. Pourquoi vous ne cherchez pas dans le dictionnaire ?

— Je l'ai fait, mais le mot n'y figure pas.

— Alors, interrogez un archéologue.

— C'est déjà fait, répliqua-t-elle en souriant.

— Mais, dites-moi, vous avez retrouvé la pêche ! s'exclama le chef fédé. Où avez-vous planqué la pauvre éplorée, qui me tenait compagnie ce matin ?

— Je ne sais pas, répondit Rose avec entrain. Il me semble seulement que... enfin, j'ai l'impression que ça commence à se décanter.

Brognola eut une grimace :

— Peut-être parce qu'on a eu des nouvelles de notre homme non ? fit-il ironique.

— Certainement pas, rétorqua Rose en souriant. Vous savez bien que je suis une professionnelle. Je ne laisse jamais mes sentiments influencer sur mon travail.

Brognola s'apprêtait à contrer avec humour ce mensonge flagrant, quand un technicien du Service des Communications l'appela à l'interphone :

— Nouveau flash de Cerf-volant, annonça-t-il. Ils se sont envolés. Quant au reste, vous n'en croirez pas vos oreilles !

— De quoi s'agit-il ? s'enquit Brognola en bondissant sur ses pieds.

— Il dit qu'il a monsieur Smith à son bord. En clair, ça veut dire Guido Riappi. Ils font route vers l'aéroport de Miami. Atterrissage prévu pour onze heures, heure locale. Il aimerait bien un comité officiel pour réceptionner monsieur Smith !

— Faites-lui savoir qu'on s'en occupe ! aboya Brognola.

Il se tourna vers Rose d'Avril et s'exclama avec un air effaré :

— Nom de Dieu ! Comment...

— Notre homme est à l'œuvre ! souffla-t-elle, rayonnante.

— D'accord, mais bon Dieu, comment ?

Il appuya sur un bouton de la console de communication et appela le technicien pour lui ordonner :

— Liaison directe.

Il passa vivement le casque à écouteurs et s'empara du micro :

— Cerf-volant, ici Alice. Que se passe-t-il exactement, bon sang ?

Tout en écoutant la réponse, il posa un regard songeur sur Rose d'Avril. Il dit :

— C'est OK, j'imagine. Beau boulot. Transmettez. Faut du renfort ?

Nouveau regard songeur à Rose, avant d'ajouter :

— Je suppose que je dois m'en contenter. J'espère pour vous que vous avez la même consigne...

Rose d'Avril attendait patiemment.

— Vous parlez, s'il est à l'œuvre ! s'exclama Brognola après avoir raccroché. Casseur est resté sur l'île. Il a tout simplement pris la direction du repaire. Quant à Riappi, il croit qu'on le conduit à une réunion au sommet à Miami.

Rose se mordit les lèvres avant de souffler :

— Mais, alors...

— Mais, alors, c'est tout ce que je sais. Comment voulez-vous que je devine ce que trafique notre ami ?

— Je l'ai vu *faire*, murmura-t-elle.

— Moi aussi, répliqua Brognola d'une voix sourde. C'est bien pour cela que j'ai une trouille de tous les diables.

— Vous avez dit que vous deviez vous en contenter, reprit Rose. De quoi exactement ?

— D'une bonne sieste au soleil ! fulmina Brognola. Il demande qu'on lui laisse de l'air, plein d'air. Il paraît que c'est la consigne *sine qua non*, pour qu'il réussisse ses miracles.

— Alors, nous n'avons plus qu'à obéir, fit Rose d'une voix curieusement déterminée.

Et voyant le regard dubitatif de son supérieur, elle ajouta :

— Non, je suis sérieuse. J'ai beaucoup réfléchi depuis ce matin et j'ai beaucoup mûri. Mais ce n'est pas ça qui vous tracasse. Dites-moi ce qu'il y a ?

Le regard de Brognola s'évada quelques instants vers le plafond, puis enfin, il expliqua :

— Cerf-volant affirme qu'il y a au moins cinquante mitraillettes sur cette île. Il avait l'air assez... enfin assez inquiet.

— Je vois, fit Rose d'une toute petite voix.

— Casseur demande que nous nous tenions à carreau, et que nous nous limitions à une surveillance purement électronique. Il ne veut absolument aucune intrusion physique.

— Jusqu'à quand ?

A cet instant précis, le téléphone d'Avril se mit à clignoter et Brognola parut heureux de voir la conversation interrompue. Rose regarda le voyant un instant avant de décrocher.

— Département de la Justice, poste 310.

Une voix à l'autre bout, annonça :

— Ici Louis Cardinez.

Brognola s'était éloigné pour aller rejoindre deux de ses fidèles limiers. Apparemment, les récents développements de l'opération lui causaient pas mal de tracas.

Rose d'Avril n'était pas tranquille non plus, mais elle avait appris à ne pas le montrer. L'engagement professionnel... c'était la clé de tout.

Elle composa soigneusement sa voix pour répondre à son interlocuteur :

— Oh, bonjour, professeur, c'est gentil de me rappeler.

— J'ai cru comprendre que l'affaire était assez urgente. A qui ai-je le plaisir de parler ?

Rose d'Avril déclina son identité et demanda :

— Pouvez-vous m'expliquer ce qu'est un cenote ?

Le brave professeur dut croire un instant qu'on lui faisait une blague au téléphone... Il répondit dans le même esprit :

— A ma connaissance, c'est une expression argotique pour désigner un billet de cent dollars, n'est-ce pas ?

Rose d'Avril eut un petit rire amusé, lui expliqua un peu plus en détail quelles étaient ses fonctions, et ajouta :

— Nous travaillons sur une enquête de la plus haute importance, et nous sommes tombés par hasard sur un rapport mentionnant l'existence d'un cenote.

Elle épela le mot.

— Je n'ai pas trouvé le mot dans le dictionnaire, reprit-elle, mais je crois comprendre qu'il s'agit d'un terme d'archéologie. Le Centre d'informations Universitaire auquel je me suis adressée, m'a conseillé de vous contacter, m'assurant que vous faisiez autorité en matière d'archéologie.

— Je vois. Disons en tout cas que, si vous n'avez pas trouvé le mot dans le dictionnaire, c'est sans doute parce qu'il n'est pas véritablement intégré à la langue anglaise. Mais ce n'est pas non plus un terme proprement archéologique. Vous devriez plutôt consulter un géologue.

— Vous savez, reprit Rose, je n'ai besoin que d'informations très générales. Pensez-vous pouvoir m'aider ?

Il avait l'air relativement agacé maintenant :

— Qu'aimeriez-vous savoir exactement ?

— Ce qu'est un cenote.

Le professeur Cardinez soupira avant de répondre :

— Le mot nous vient des Mayas. En termes succincts, un cenote n'est rien d'autre qu'un puis d'eau douce ou un réservoir.

— Laissez-moi vous poser ma question d'une autre manière, insista Rose d'Avril. Pourquoi un archéologue s'intéresserait-il à un cenote ?

— Il faudrait d'abord définir le terme avec plus de concision, déclara Cardinez d'un ton nettement doctoral cette fois. Les cenotes sont monnaie courante dans la péninsule du Yucatan, et on en a découvert quelques-uns en Floride, plus précisément dans la région du Sud-Ouest. Ce sont des formations géologiques assez particulières caractérisées par une strate calcaire très épaisse. Un cenote apparaît quand une surface calcaire se désagrège et finit par s'effondrer, révélant une nappe d'eau souterraine alimentée par des réservoirs naturels qui se sont aménagés sous la surface poreuse. Je suppose que vous ne vous intéressez aux phénomènes que tels qu'ils se présentent localement, n'est-ce pas ?

— C'est exact, oui. Et où intervient l'archéologie ?

— Il faut que vous sachiez que, pour beaucoup de peuples primitifs, les cenotes constituaient leur unique source d'eau douce, particulièrement durant les longues périodes de sécheresse. Vous comprendrez facilement que dans ces conditions, les peuplades primitives aient souvent conféré une signification magique, pour ne pas dire sacrée, à ce genre de phénomène. L'eau, ma chère enfant, est source de toute vie. Et ceux qui dépendaient d'elle pour leur survie, n'en avaient pas toujours. Vous pouvez imaginer facilement le choc

psychologique d'un nomade mourant, complètement assoiffé, découvrant tout à coup que la terre s'effondre sous ses pas, mettant à jour un réservoir d'eau douce d'une contenance apparemment illimitée.

— Oui, mais...

— Les peuples primitifs donnaient à ces phénomènes une signification surnaturelle de la plus haute importance. Certains des cenotes, qui ont pu être explorés, atteignent des profondeurs considérables et sont généralement alimentés par des rivières souterraines. Or, dans des temps très reculés, la coutume voulait que l'on jette dans ces nappes d'eau toutes sortes d'objets précieux, en offrande aux dieux bienfaisants. Du reste, la coutume a survécu jusqu'à nos jours, et on la retrouve dans des pays civilisés comme les nôtres où l'on voit couramment des individus normalement constitués jeter des piécettes dans des soi-disant fontaines miraculeuses, qui pourtant ont été construites par la main de l'homme. Les anciens cependant étaient plus fanatiques que nous : ils offraient même des sacrifices humains à leurs cenotes. Ce qui nous amène à l'importance archéologique du phénomène. Un cenote très ancien peut s'avérer une source très riche de vestiges, objets ou outils confectionnés par l'homme, datant parfois de l'ère paléolithique, et même au-delà.

— Très intéressant, murmura Rose d'Avril. Savez-vous si l'on a fait des découvertes paléolithiques, ici en Floride ?

— J'imagine que vous ne me posez pas la question au hasard ? répliqua Cardinez un peu sur la défensive.

— Je songe au Dédale de Satan, remarqua Rose sans ciller.

Le professeur Cardinez toussa pour s'éclaircir la voix, avant de répondre :

— Oh, je vois. Cette fouille s'est avérée très décevante. Le cenote découvert sous ce Dédale de Satan était relativement récent. Il daterait, d'après les calculs effectués, de moins de quatre cents ans. Nous sommes donc loin du paléolithique. On n'y a trouvé guère que quelques objets laissés par les tribus Calusa qui ont sans doute campé dans les parages, de loin en loin. Mais, voyez-vous, sur toute la péninsule de Floride, les eaux de surface ont toujours été relativement abondantes depuis près de cinq mille ans. Les cenotes n'intéressaient donc les peuplades locales que pendant les périodes où l'eau douce se faisait rare, c'est-à-dire pendant les saisons de sécheresse. Par contre, à l'époque paléolithique, les sécheresses duraient très longtemps, alors bien sûr, l'emplacement des cenotes a fortement influencé la répartition des populations humaines. En bref, les hommes de l'âge paléolithique se regroupaient plus ou moins pour s'implanter autour des sources d'eau douce...

— Et la Floride était peuplée à l'âge de la pierre ?

— Oh ! bien sûr. Les découvertes archéologiques de Little Sait Spring par exemple ont montré de façon indiscutable des traces de présence humaine dans la région depuis environ quinze mille ans.

— En Floride, dites-vous ?

— Oui, bien sûr, en particulier près de Charlotte Harbour sur la côte du golfe de Floride.

— Little Sait Spring [iii] est un cenote ? Je croyais qu'il s'agissait de nappes d'eau douce, uniquement.

— Les eaux de Little Sait Spring se sont polluées au cours du processus de minéralisation qui s'est opéré par la suite. C'est une conséquence quasi inévitable. Mais le Dédale de Satan, par un phénomène de contraste assez étonnant, recèle une eau parfaitement douce. Sans doute parce que le cenote là-bas est relativement récent. Il faudrait consulter un géologue pour en savoir davantage. Sinon, pour l'essentiel, les deux cenotes sont curieusement identiques. Dans les deux cas, la nappe souterraine s'est trouvée entièrement recouverte par la formation d'une nappe de surface plus vaste, dont l'eau provenait du cenote bien sûr, et qui se présentait comme un étang tout à fait ordinaire, ou plutôt un petit lac. Mais ceci est un phénomène très courant, en particulier dans les régions telles que...

— Je ne comprends pas, Professeur.

— Quoi donc ? Oh, je vois. Disons que, en surface, l'observateur ne distingue qu'une étendue d'eau en tous points semblable à ces lacs ou ces étangs alimentés par une petite source. En Floride, il y en a partout. Un vieux dicton assure que si l'on promène un sourcier dans ce pays, il trouvera de l'eau pratiquement tous les dix mètres.

— Je comprends.

— Bien. Seulement, le phénomène des cenotes est un peu différent. Et même un œil exercé – celui d'un géologue par exemple – ne peut pas soupçonner la présence d'un cenote au fond d'un lac ou d'un étang. En tout cas, pas avant d'avoir exploré minutieusement le fond de l'étendue d'eau en surface.

— Et qu'est-ce qui lui indique la présence du cenote sous le lac ?

— Tout dépend de la dimension et de la constitution géologique de la salle souterraine. Dans le cas de Little Sait Spring – et du Dédale de Satan également – ce que l'on découvre en explorant le fond de la nappe de surface, est assez impressionnant : une cavité à parois complètement verticales et très profonde, sans doute huit à dix fois plus profonde que le lac qui la recouvre avec une ouverture de communication d'environ vingt mètres de large.

— Ah bon...

— Puis-je vous demander pourquoi le Département de la Justice s'intéresse au Dédale de Satan ?

Sans répondre à la question, Rose d'Avril en posa une autre :

— Savez-vous que les fouilles archéologiques ont été abandonnées, là-bas, et que le site n'est plus préservé ?

— Oh ! bien sûr. Cela n'a rien d'étonnant, je puis vous le garantir. Le Département de Recherche Archéologique a abandonné le projet depuis des années.

— Et savez-vous que récemment l'îlot a été acheté par une société de promotion qui l'a payé un prix exorbitant ?

— Non, ça je l'ignorais, répliqua l'archéologue d'une voix songeuse. Mais le prix doit être, me semble-t-il, difficile à établir si l'on escompte y faire par exemple de la promotion touristique.

— Pensez-vous qu'un endroit pareil puisse attirer des touristes ?

— Grands dieux, mais bien sûr ! Vous n'êtes jamais allée à Silver Spring ?

— Hélas, non.

— C'est une mine d'or ! Les touristes accourent de tous les Etats-Unis. Les premiers films de Tarzan ont été tournés là-bas. Le Dédale de Satan pourrait fort bien être aménagé de la même manière. Bien sûr il y aurait un problème d'accès, surtout si l'on envisage d'y recevoir des hordes de visiteurs. A l'heure actuelle, on accède à l'îlot uniquement par les marais. Mais la grosse île un peu au nord est accessible en voiture. On pourrait donc construire un pont entre les deux îles. Evidemment ce serait un gros investissement...

— Sans doute, admit Rose d'Avril. Eh bien, cher Professeur, vous avez été d'une grande obligeance. Merci mille fois de votre aide. Oh... encore une chose... êtes-vous déjà allé là-bas ?

— Au Dédale de Satan, vous voulez dire ? Bien entendu, de nombreuses fois. Mais je n'y suis jamais resté longtemps. Pourquoi cette question ?

— Connaissez-vous la profondeur du cenote ?

— La salle principale a une profondeur d'environ soixante mètres en dessous de l'ouverture. Et je ne parle bien sûr que de la chambre principale.

— Alors là, je ne vous suis pas. Voulez-vous dire qu'il y a plus d'une cavité sous la nappe d'eau de surface ?

— Ma chère enfant, le Dédale de Satan est pour ainsi dire posé sur un réseau de galeries souterraines. En outre, beaucoup de rivières souterraines convergent dans la salle principale. D'où croyez-vous que vienne le nom de Dédale de Satan ? La configuration est tellement compliquée que, peut-être, s'étend-t-elle à l'infini... De toute façon, pour l'instant, il est impossible d'explorer les cavités au-delà de la salle principale... Cela changera sans doute un jour... Mais il faudrait quelqu'un avec des moyens financiers illimités, une curiosité sans bornes et pas mal de courage. Toutefois, je vous le répète, il a été clairement établi qu'il n'y a là-bas aucun vestige archéologique.

Rose d'Avril remercia le professeur et raccrocha.

Brognola qui était revenu dans le bureau, la dévisageait. Pendant sa conversation téléphonique, Rose avait quasiment perdu la notion du temps. D'autant que la discussion avait pris un tour plus technique que l'on pouvait s'y attendre.

Elle tourna un visage perplexe vers Brognola et murmura :

— Ça alors, je veux bien me faire pendre.

— Qu'avez-vous appris ? lui demanda-t-il.

— J'en suis pas encore tout à fait sûre, répliqua-t-elle, mais je crois que... enfin peut-être-pas impossible que j'aie découvert...

— Quoi ? fit-il, pressant.

— L'Echelle de Lucifer, déclara-t-elle doucement.

CHAPITRE VIII

Bolan était passé maître dans la guerre psychologique. Par son audacieux coup de bluff, il avait sérieusement chamboulé ce pauvre Guido Riappi. En profitant essentiellement des revers de fortune que le truand avait connus et qui l'avaient rendu particulièrement vulnérable. Et quand il eut « révélé » le véritable motif de sa visite à l'ancien loup de Baltimore, celui-ci s'était totalement écroulé. Bolan avait précisé au truand qu'il n'appréciait pas ses méthodes, mais qu'il n'était pas du genre à sauter à pieds joints sur quelqu'un qui se trouvait malencontreusement évincé, incapable de se défendre. Et surtout quand l'individu en question faisait depuis longue date partie de la famille...

Guido avait cherché à comprendre et demandé à Bolan-Frankie où il voulait en venir et de qui il s'agissait exactement. Et c'était là que le truand avait craqué...

Effondré, ratatiné, vaincu, il avait marmonné à la façon d'une litanie maudite, surgie du fond de son âme :

— Exactement comme Gus, nom de Dieu ! Comme Gus. Pourquoi qu'ils me font ça ? C'est dingue ! Pourquoi...

Bolan avait répondu dans un tutoiement de circonstance :

— Faut comprendre, Guido. Tu as atteint un certain niveau et il n'y a plus moyen de reculer.

Guido le savait. Dans l'Organisation, il n'y avait que deux façons d'avancer : soit par la tête, soit par les pieds, devant. Si la tête ne fonctionnait plus, il ne restait qu'une façon pour faire avancer...

Guido n'était pas d'accord. Il avait juré ses grands dieux que sa putain de cervelle fonctionnait, qu'elle marchait comme une déesse, même ! Et que ce n'était pas parce qu'il y avait eu une petite merde, rien qu'une... que déjà ils devaient décréter que sa cervelle c'était du jaja !

De quel droit ils agissaient ainsi, et pour qui se prenaient-ils, ça aussi Bolan le lui avait expliqué. Une question de gros sous, avait-il dit, que lui-même n'approuvait pas. Guido pouvait le croire.

Pardi, qu'il le croyait, avait répondu Guido. Et ce n'était pas après lui qu'il en avait. A Frankie, il n'avait pas dit un mot plus haut que l'autre. Il avait été même infiniment reconnaissant de la sympathie que lui témoignait son exécuteur. Et c'était ce qui avait permis à Bolan de manœuvrer. En lui accordant une bouée de sauvetage crevée pour un ultime réflexe de survie.

— Nous sommes des hommes, Guido, avait remarqué Bolan. Des frères ! et entre frères, il ne faut pas se tirer dans les pattes...

Là, Guido avait été d'accord à cent pour cent. Seulement, il aurait aimé causer à quelqu'un, pour leur montrer qu'ils se trompaient sur son compte...

Bolan avait répondu qu'il l'avait lui-même dit et répété. Que Guido était un frère; qu'il faisait partie de la famille depuis des années; qu'il n'y avait rien à lui reprocher; qu'il fallait oublier l'affaire du cousin Gus, son unique faux pas...

Mais Guido devait comprendre à son tour qu'il n'y avait rien eu à faire. Les autres l'avaient toujours à l'œil et gardaient en mémoire certaines bavures difficiles à oublier. Et qu'il a suffi d'un rien pour raviver des tas de souvenirs pas très gais...

Guido pouvait l'admettre, mais il n'acceptait pas de passer pour un ramolli de la cervelle. Un gros tas de graisse, comme ils disent. Pourquoi, bon Dieu, se faisaient-ils des idées pareilles ? Pourquoi, lui ?

— A cause de tout ce fric en chantier, avait remarqué Bolan cyniquement.

Guido était bien placé pour le savoir. Quand la grosse galette valse sur le tapis, ils deviennent très nerveux et franchement méchants. Mais tout de même, il avait toujours travaillé main dans la main avec eux. Régulier comme jamais.

Oui, décidément, il aurait aimé parlé à quelqu'un. Mais qui était le mieux placé ? Qui pourrait-il convaincre ?

C'était ce que Bolan appelait l'ultime réflexe de survie. Qu'il fallait appuyer.

— Je suis ici depuis combien de temps ? avait-il observé. Dix minutes ? Peut-être moins. Peut-être même que je ne suis pas encore arrivé, qui sait ?

L'ouverture avait été énorme pour quelqu'un plus ou moins sensé. Guido l'était et Bolan crut un instant que le truand allait tomber à genoux pour lui baiser les pied.

« Putain de bon Dieu ! Un sacré bonhomme, ce Frankie. Un vrai mec ! »

Mais encore une fois, comment faire ?

Là aussi Bolan était intervenu; en se mettant à la place de Guido. Lui, avait-il dit, s'il avait eu vent qu'on lui envoyait quelqu'un, il n'aurait pas téléphoné. Il se serait déplacé, préférant parler directement aux responsables, face à face, d'homme à homme, avant que leur sbire ne vienne le trouver... Et si en plus, il bénéficiait d'un avion et d'un pilote, alors franchement il n'hésiterait plus. Qui aller trouver ? Muscatel à Miami Beach ? En tout cas, c'est là qu'il se pointerait sans plus attendre.

« Oui, ce Frankie était un chouette type. Un as. Guido n'oublierait jamais, il l'avait promis. »

Ce que les deux hommes se sont dit, Bolan, de son côté, n'en

parlerait pas. D'ailleurs, ils ne se sont jamais vus. Jamais rien ne s'était passé entre eux. Mais si par hasard, Guido décidait de se rendre ailleurs qu'à Miami Beach pour se trisser...

« Seigneur Dieu ! Guido ne ferait jamais un truc pareil à Frankie. Tout ce qui comptait pour lui, c'était de prouver qu'il n'était pas un ramolli de la cervelle ! »

C'est ainsi que Guido Riappi quitta son repaire, laissant à Bolan la direction des opérations sur l'île Santelli. Ses hommes de troupe qui étaient tenus au courant ne ménagèrent pas un seul instant leur admiration pour le nouveau Chef de Projet...

Carlo Papriello, quant à lui, était heureux à l'idée de se trouver enfin aux côtés d'un as. Il avait même hâte de lui montrer « la poule aux œufs d'or » qu'il planquait si jalousement.

— Même Guido ne l'avait jamais vue ! avait dit Carlo, c'était pas croyable, non ?

Mais l'Exécuteur, lui, le croyait. Il allait, lui, visiter « ses » dix milliards de dollars.

Pas tellement étonnant.

CHAPITRE IX

Le chef de cantonnement était un certain Johnny Paoli, un truand entre deux âges qui avait la réputation d'exécuter scrupuleusement ce qui lui était ordonné. A l'évidence, il était un peu juste côté matière grise, mais il comprenait les ordres et, à défaut de cervelle, possédait suffisamment de muscles pour les faire respecter.

Bolan le prit à part et lui expliqua patiemment qu'il était dorénavant le nouveau boss de l'île Santelli, puis il ajouta :

— Je te confie la jeune dame, Johnny. Interdiction à quiconque de poser la patte dessus. Personne ne doit foutre un pied dans cette putain de baraque, tant que je ne suis pas de retour.

— Pigé, grommela Paoli.

— Tu la gardes à l'œil.

— Pigé, je la garde à l'œil, compris.

— Interdiction de se servir du biniou.

— Interdiction de se servir du biniou, OK.

— Si on appelle Guido de l'extérieur, tu dis qu'il n'est pas là, sans donner de détails.

— Guido est pas là pour l'instant.

— Exactement. T'as jamais entendu parler de Frankie Cavaretta.

— OK, j'ai jamais entendu parler du gus. D'ailleurs, qui c'est, ce putain de Frankie Cavaretta, patron ?

— C'est moi, Johnny. Mais tu m'as jamais vu, t'as jamais entendu parler de moi.

— OK, pigé.

— Je compte sur toi, Johnny. Ta piaule doit rester complètement étanche.

— OK, patron, à vos ordres.

Puis comptant sur ses doigts, le débile reprit :

— Garder la jeune dame à l'œil. Personne n'entre. Interdit d'utiliser le biniou. Guido est pas là en ce moment. Jamais entendu parler de Cavaretta.

Bolan lui donna une petite tape sur sa tête aux trois quarts vide, puis, prenant à part la jeune dame :

— Maintenant, du calme. Prenez un bain, n'importe quoi mais...

— Je suis pas venue ici pour jouer les odalisques, protesta-t-elle.

— On joue ma manche d'abord, fit-il avec autorité. Quand nous n'aurons plus d'atouts, nous considérerons la vôtre. Mais faites-moi confiance et pour l'instant, laissez-vous filer en roue libre.

Elle lui lança un regard appuyé de ses yeux immenses, avant de répondre :

— OK, je vous fais confiance. Mais faites vite. Moi aussi j'ai un programme chargé.

— Voulez-vous qu'on en discute tout de suite ? demanda-t-il tranquillement.

— Non, ça peut attendre.

Elle lui plaqua un baiser sauvage sur la bouche, avant de s'élancer dans les escaliers.

Bolan la regarda disparaître, puis, après un coup d'œil autoritaire à Papriello, il attaqua sa visite du territoire. Le Chef de Troupes le conduisit jusqu'à une petite construction, au centre de la zone de baraquements et expliqua :

— Voilà l'entrée du souterrain. Guido n'est jamais allé plus loin. Je crois qu'il a un problème dans sa tête. Vous savez, ce truc, comment ça s'appelle déjà, claustrophobie, je crois.

Un gros salopard à l'œil cruel ouvrit la porte sitôt que Papriello eut cogné :

— Voici notre nouveau patron, lui expliqua Bijou. Dis bonjour à Frankie Cavaretta.

Le gardien afficha un sourire grimaçant à l'adresse du nouveau maître des lieux et, pour bien montrer combien les nouvelles circulent vite, il s'exclama :

— Salut, patron. Alors, c'est pour quand les poufiasses ? Le plus tôt sera le mieux, vous savez ?

Le fichier mental de Bolan s'était instantanément mis en route, et sa mémoire visuelle aidant, l'Exécuteur eut en une seconde tous les éléments nécessaires.

— Salut, Rocky, répliqua-t-il d'un ton léger. Les demoiselles, c'est pour ce soir. Alors, garde tes forces pour bien les honorer.

Le gus qui répondait au nom de Lucian Vesperanza, dit Rocky, était un autre ancien de la bande à Castiglione. Il n'avait jamais dépassé le stade de buteur, homme de main, mais faisait certainement partie des plus cruels. Quant à Bolan, il commençait à comprendre ce qu'il était advenu des survivants de l'empire Castiglione. Apparemment, ils se portaient bien et prospéraient en Floride. Pour l'instant, en tout cas.

Vesperanza arborait maintenant un sourire jusqu'aux oreilles, sans prêter attention au regard incendiaire de Papriello, fort mal à l'aise de le voir s'adresser au nouveau patron avec tant de familiarité.

Bijou lança un clin d'œil d'excuses à Bolan et expliqua :

— Les gars sont vachement jouasses de vous voir ici, Frankie.

— Oh, je m'en doute, répliqua Bolan d'un ton léger.

— On va descendre, déclara Bijou à Vesperanza.

Le truand, toujours souriant, s'effaça à l'intérieur de la bâtisse pour les laisser entrer. La pièce ne contenait rien d'autre qu'un affreux

fauteuil mal rembourré, une mauvaise couverture chiffonnée et une caisse d'oranges servant de table sur laquelle était posé un transistor. Il n'y avait pas de fenêtres, les murs et le plafond étaient encore à l'état brut. Le plancher était en contre-plaqué, recouvert sur un quart de sa surface environ par une vieille carpette effilochée et crasseuse qui dissimulait une trappe ouvrant sur un escalier souterrain très étroit et à peine éclairé.

Avec un clin d'œil à Bolan, Papriello le précéda et commença de descendre. D'après la trappe dans le plancher, l'escalier devait être orienté au sud. Bolan dénombra vingt-neuf marches de fer et calcula rapidement qu'ils avaient dû descendre environ quarante-cinq mètres avant d'arriver à une large plate-forme où l'escalier faisait un angle à quatre-vingt-dix degrés vers l'ouest et continuait encore sur vingt-neuf marches.

Bolan, qui avait pourtant soupçonné une installation de ce genre, n'était psychologiquement pas préparé à ce qu'il découvrit en bas des escaliers.

C'était une immense grotte en forme de dôme, d'environ dix mètres de large et dont les parois verticales s'arrondissaient pour former un dôme à quelques quinze mètres au-dessus d'une nappe d'eau souterraine qui remplissait tout le fond de la cavité. L'escalier aboutissait à une coursive en fer scellée dans les parois de pierre à environ trois mètres au-dessus du niveau de l'eau. Elle conduisait à une autre grotte en forme de galerie longitudinale qui partait de la paroi sud, et par où s'écoulait de l'eau qui venait se déverser dans la nappe en bas.

Papriello n'avait pas dit un mot depuis la descente des escaliers. Il souffla :

— C'est quand même ahurissant, non ?

Bolan hocha doucement la tête, puis demanda :

— Quelle est la profondeur de la nappe ?

— Je suis jamais descendu voir, répliqua Bijou avec un gloussement. Mais ils disent que, si ça se trouve, elle a pour ainsi dire pas de fond, cette caverne.

— Tout a un fond, grommela Bolan.

— Ils m'ont garanti, reprit Papriello sur le ton de la confiance, que l'eau devient de plus en plus chaude au fur et à mesure que l'on va profond. Peut-être que le fond, c'est l'enfer.

— Pourquoi pas après tout ? fit Bolan laconique.

— Pour être honnête, de temps en temps ça me fout les foies tout ce bastingue. Pas que je sois superstitieux, comprenez-moi. Mais un truc comme ça, ça fait réfléchir.

Bolan comprenait bien ce qu'il ressentait. Sans doute pas mal de religions primitives trouvaient-elles leur origine dans ces prodiges de

la nature que l'intelligence ne parvenait pas à expliquer. Il déclara, bourru :

— Allez, en avant, Bijou. Ne nous endormons pas.

Avec un sourire entendu, le Chef de Troupes ouvrit la marche le long de la cursive jusqu'à la grotte en forme de galerie. Il tâtonna le long du mur pour trouver un interrupteur électrique, et déclara :

— Attention à votre tête, ici, patron.

Puis il passa le seuil de la grotte.

Le sol en pierre de la galerie était recouvert d'eau courante sur quinze centimètres environ. Bolan dut se courber complètement pour avancer dans le tunnel étroit qui débouchait dans une autre cavité rocheuse, environ trente mètres plus loin. Celle-ci était voûtée également mais aménagée par la main de l'homme. Plus exactement, elle avait été agrandie. Et très récemment, certainement.

Les murs et le plafond avaient été creusés et renforcés par des barres d'acier supportant un filet métallique destiné à éviter les éventuels éboulements. Une cursive plus basse conduisait à une autre galerie horizontale – sans doute la continuation de la première – et dans celle-ci on avait installé un système monorail.

— A partir d'ici, on voyage dans le luxe, déclara Papriello en désignant un petit engin ouvert, en forme d'obus, monté sur le monorail pouvant contenir six personnes assises les unes derrière les autres.

Bijou prit les commandes et Bolan s'installa derrière lui.

— On appelle ça le tunnel de l'amour, fit légèrement Papriello.

Puis avec un gloussement, il ajouta :

— Pas que j'aie jamais baisé dans ce truc-là, monsieur, vous pouvez me croire !

Bolan avait exactement l'impression de monter dans le petit train d'un parc d'attractions, mais il n'était pourtant pas d'humeur à s'amuser.

— Faites gaffe à vos bras, fit Papriello en faisant démarrer le véhicule. Surtout dans les virages. Il y a deux ou trois chicanes très, très étroites.

L'engin fonctionnait à l'électricité. Il avançait lentement, sans heurt et sans bruit. L'air était très sain, et la température fort agréable. En fermant les yeux, on n'imaginait pas que l'on était dans un tunnel à près de cent mètres sous terre.

Mais Bolan, qui avait les yeux grands ouverts, ne trouvait pas l'équipée tellement drôle. Il s'aventurait, il le savait, dans un labyrinthe incroyable, digne de Satan, si l'on considérait le péril qu'il pouvait représenter, toute superstition mise à part. Car Mack Bolan ne sous-estimait pas la puissance du Mal. Satan, il le savait, était bien vivant, incarné en toute splendeur par certains cannibales. La

véritable Echelle de Lucifer se trouvait dans la fibre d'individus qui avaient su découvrir le fil d'Ariane dans ce Dédale de Satan. Et la véritable puissance de cette Echelle de Lucifer, Bolan le savait également, les Satans incarnés la tiraient de la naïveté des humbles d'esprits.

Mais il savait aussi que jamais les humbles n'hériteraient de cette terre, tant que Satan y ferait régner sa loi.

Or Mack Bolan avait consacré sa vie entière pour éliminer Satan. Partout où il l'avait trouvé, il s'était employé à l'anéantir.

Jamais pourtant, il n'avait imaginé découvrir sous la terre pareil dédale machiavélique. Et comme il n'était qu'un homme après tout, il commençait à se demander si Mack Bolan en sortirait vivant...

CHAPITRE X

Cette seconde cavité défiait tout ce que l'imagination la plus délirante aurait pu concevoir. A vue de nez, la grotte mesurait quinze mètres de long sur quarante-cinq de large. Quant à sa hauteur totale impossible de l'évaluer avec une précision même relative... sans doute l'équivalent d'un immeuble de huit à dix étages.

Et c'était précisément ce que cette bande de dingues était en train d'édifier dans cette caverne d'Ali-Baba : une construction en béton armé, renforcée d'acier et arrimée, à chaque niveau, directement dans les parois de rocher. Avec des échelles métalliques et des coursives à différents endroits, pour relier les niveaux les uns aux autres. Sur les quatre côtés, face aux parois de la grotte, des sortes de sas avec d'énormes portes, sans doute équipées d'un système d'étanchéité pour l'eau et pour l'air. Au niveau le plus élevé, presque sous la voûte rocheuse, on avait installé une grue sur rail qui, dans l'immédiat, descendait doucement vers les niveaux inférieurs une dalle de béton préfabriquée. Quelque part en bas, un compresseur fonctionnait à tout va, couvrant à peine le grondement assourdissant d'énormes masses d'eau en mouvement. En fait, le bruit était littéralement infernal. Le chantier était brillamment éclairé et il y régnait apparemment les conditions atmosphériques nécessaires pour mener à bien ce type d'ouvrage. Seul le vacarme restait intolérable.

Le petit engin sur monorail débouchait au niveau supérieur, environ trois mètres au-dessous de la grue. Dans une cabine vitrée, à l'autre extrémité, Bolan vit deux hommes en salopette kaki, affublés de casques jaunes, qui discutaient avec animation, un jeu de plans à la main.

Papriello dut tirer Bolan par la manche pour attirer son attention.

— Par ici, hurla-t-il pour se faire entendre et il entraîna son hôte en direction de la cabine vitrée.

C'était un poste de contrôle avec toutes sortes d'appareillages électroniques assez invraisemblables, et même un terminal d'ordinateur... Mais, Dieu merci, la cabine était insonorisée. Les deux types firent à peine attention aux nouveaux arrivants, marmonnant un vague bonjour pour se replonger immédiatement dans l'étude de leurs plans.

— Nom de Dieu ! Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda Papriello. Je ne vois personne au boulot. Et ce putain de vacarme, c'est quoi ?

Les deux types casqués n'étaient pas des « hommes de troupe ». C'étaient des ingénieurs garantis sur facture, et visiblement, ils savaient ce qu'ils faisaient. L'un des deux déclara sans même lever la

tête :

— Encore une rupture à quarante mètres de fond. Une nouvelle rivière souterraine. La paroi a cédé. On est arrivé à endiguer la flotte, et maintenant on essaie d'évaluer à peu près le débit.

— Vous pourrez la détourner ? demanda Papriello.

— Bien sûr.

— Ça va demander combien de temps ?

— Pour ça, faut voir le chef, dit le type.

Et levant un regard ennuyé sur Bolan, il reprit :

— Dites, on n'a pas le temps de s'amuser ici. C'est une grosse tuile. Pas le moment de faire visiter le chantier aux touristes.

— Fais gaffe à ta langue, petit con ! rugit Papriello les yeux étincelants de rage.

— C'est OK, fit légèrement Bolan. Tu as entendu ce qu'il dit. Il a du boulot. Laissons-le.

Ils regagnèrent la coursive et passèrent par un de ces étranges sas dont l'énorme porte donnait sur un petit passage aboutissant presque tout de suite à un escalier en tous points identique à celui qu'ils avaient emprunté pour descendre. Le vacarme s'estompait maintenant. Papriello se tourna vers Bolan et marmonna d'une voix haletante :

— Désolé pour ce petit cul merdeux plein d'insolence. Mais quand le boulot sera fini, croyez-moi, je leur rendrai la monnaie de leur pièce, à ces sales connards prétentieux.

— Allons, Bijou, répliqua Bolan avec légèreté, tant que nous obtenons d'eux ce que nous voulons...

— Vous faites pas de bile, reprit Bijou d'un air entendu. Sitôt que le chantier est liquidé, je leur réserve un chien de ma chienne.

Il haletait encore de rage quand les deux hommes arrivèrent à l'air libre. L'entrée de l'escalier souterrain était une petite porte encastrée dans une dalle de ciment. Ils débarquèrent tout éblouis par le soleil, et Bolan découvrit alors un charmant décor tropical. Le lagon que Grimaldi avait repéré d'avion, s'étendait à cinquante mètres au sud de l'entrée du souterrain : une jolie étendue d'eau en forme de demi-lune sertie dans une végétation luxuriante ponctuée d'immenses palmiers. Nichés sous les arbres, une dizaine de bungalows genre hutte, exactement comme on en trouve dans certains villages des îles des mers du Sud. Juste derrière les bungalows, un long bâtiment rectangulaire très bas adossé à une haute tour hérissée d'antennes de radio et surmontée d'une plate-forme couverte. Une tour de garde, purement et simplement, du genre de celles que l'on trouve dans l'enceinte des prisons. Deux types y étaient perchés, armés de mitraillettes. Bolan remarqua également des gyrophares.

— Pas mal, pas mal, murmura Bolan-Frankie en s'arrêtant un instant pour allumer une cigarette.

Son guide reprit avec empressement :

— Vous auriez dû voir le site avant qu'ils foutent en l'air la rive sud là-bas. Superbe, vraiment ! C'était un lac d'eau douce alimenté par une source, un truc complètement fermé qui ne communiquait pas avec les marais. Mais ils ont été forcés de l'ouvrir. Toujours ce putain de problème du contrôle de la flotte, vous comprenez ?

Non, Bolan ne comprenait absolument pas, mais pouvait difficilement se risquer à poser des questions. Ce qu'il voyait en effet, c'est que l'on avait modelé le paysage de manière à transformer un lac d'eau douce en lagon communiquant avec le marais environnant. On avait pour cela complètement aplani la rive sud du lac, si bien que les deux étendues d'eau communiquaient.

— Eh oui, le contrôle de la flotte, répéta Bolan comme un écho.

— Ils ont cru devenir fous avec ce truc-là, reprit Papriello. Il y a au moins une douzaine de rivières souterraines dans ce coin. Sitôt qu'ils en endiguent une, une autre pète. Je crois que c'est ce qui vient de se produire, tout à l'heure. Le type a dit une rupture.

Bolan aurait bien aimé demander le pourquoi et le comment des travaux gigantesques de la caverne d'Ali Baba. Il ne s'agissait certainement pas uniquement de relier cet îlot à l'île Santelli. Et il pensait aussi avec perplexité à ces énormes sas étanches qui débouchaient dans cette invraisemblable construction de béton.

— Ils pompent l'eau pour la rejeter dans le lagon, c'est ça ? demanda-t-il.

— Enfin, eux ils disent qu'ils la canalisent. Ils peuvent la détourner dans quatre ou cinq directions différentes. Mais le lagon, je suppose, c'est la surverse. Parfois, j'ai vu des masses gigantesques de flotte qui débarquaient brutalement dans le lagon... impressionnant, vraiment. Comme des torrents fous furieux. Il y a un max d'eau douce là-bas dessous.

— On se demande bien d'où elle peut venir, marmonna Bolan comme si la question ne l'intéressait qu'à moitié.

Le truand haussa les épaules avant de répliquer :

— J'ai jamais posé la question. Tout ce que je sais, c'est que c'est encore pire pendant la saison des pluies.

Un type assez costaud, d'une cinquantaine d'années environ, venait de sortir d'une des huttes et avançait vers eux. Il portait une veste de toile avec un pantalon assorti, et était coiffé d'un casque, lui aussi.

Sitôt qu'il le vit, Papriello déclara :

— Tenez, en parlant du loup... voici le type à qui il faut poser la question. C'est l'ingénieur en chef. Il reçoit ses ordres directement du Saint des Saints, si vous voyez ce que je veux dire. Alors généralement, nous n'avons pas beaucoup de contacts avec lui. Il est diplômé de je ne sais quoi, un truc d'ingénieur je suppose. Il s'appelle

Anderson, mais tout le monde l'appelle Doc.

— Oui, je sais, mentit Bolan.

Il aurait donné cher pour savoir vraiment quelque chose. Mais, à défaut de certitudes, il avait des pressentiments. Et ceux-ci n'étaient pas vraiment roses, hélas !

Quand le type ne fut plus qu'à une vingtaine de pas, Papriello le héla :

— Hé, Doc, quelle tuile ! Encore une saloperie de rupture.

Anderson ne releva pas, se contentant de poser un œil las sur le grand inconnu qui accompagnait Carlo :

— Non, non, fit-il comme s'il se parlait à lui-même, épargnez-nous ces sacrés touristes, par pitié !

Papriello se raidit, et grommela :

— Ecoutez, Doc, c'est...

Mais Bolan le coupa sans lui laisser le temps de faire les présentations :

— Je crois effectivement que le moment est mal choisi pour visiter l'installation, observa-t-il légèrement. Nous n'allons pas vous déranger plus longtemps, Anderson. Je reviendrai une autre fois.

Le type lui lança un regard, l'air de dire : « Va te faire foutre ! » et posa ses yeux las sur Papriello :

— Faut faire quelque chose avec vos saloperies de tauliers, Bijou. J'ai perdu deux ouvriers de plus ce matin. Le crâne fracassé. Et croyez-moi, ça n'avait rien à voir avec l'accident du chantier. Débrouillez-vous pour les tenir en main, vos gorilles. Je ne plaisante pas.

Les tauliers, Bolan le savait, étaient généralement des gardiens de prison dans le jargon du Milieu.

— Je vais m'en occuper, promit Papriello à l'ingénieur en chef, non sans avoir jeté à Bolan un regard gêné. Je voulais vous demander, reprit-il, je n'ai vu personne au travail sur le chantier. Où sont-ils donc ?

— Au mess. Avec la catastrophe de ce matin, impossible de travailler. Ça va leur faire une journée de repos. Et tant mieux pour eux. Un ouvrier crevé, ça ne vaut rien du tout. A propos, en ce qui concerne la nourriture...

— Oui, oui, coupa vivement Papriello. Nous avons l'intention de modifier pas mal de choses...

Puis, après un nouveau regard inquiet sur Bolan, il poursuivit :

— Aujourd'hui, je suis en mesure de vous le garantir.

L'ingénieur en chef ne fit aucun commentaire, et sans un regard à Bolan reprit son chemin. Visiblement, il se dirigeait vers l'escalier conduisant au souterrain.

— Ne vous inquiétez pas, il ne perd rien pour attendre, lui aussi, grommela Papriello en dissimulant mal sa rage.

— Chaque chose en son temps, Bijou, observa froidement Bolan.

— J'ai bien remarqué que vous ne vouliez pas que je vous présente. J'espère que cela signifie bien ce que je pense.

— Comme je viens de dire, chaque chose en son temps, répliqua Bolan sans se soucier de préciser ce que le gars voulait entendre.

Papriello serra les dents avant de répondre :

— Le moment venu, ils vont déguster, ces salopards. Franchement ils nous traitent comme de la merde.

— Je t'ai promis que les choses allaient changer dans le coin, reprit paisiblement Bolan.

— C'est vrai, monsieur, vous l'avez dit. C'est pas trop tôt, si vous voulez mon avis. Et si vous permettez, monsieur, laissez-moi vous dire un truc : vous êtes un type drôlement cool, Frankie.

Le type drôlement cool observait la tour de garde... cool peut-être mais vaguement nerveux aussi.

Tout ce chantier... cette extraordinaire caverne souterraine avec ses sas étanches, le tunnel reliant les deux îles, le lac d'eau douce transformé en lagon, les ouvriers éreintés et les tauliers-gorilles... un petit paradis perdu dans les mers du Sud avec une vigie et des gardes armés... oui, tout le truc avait de quoi vous titiller les nerfs.

Mais maintenant, impossible de s'arrêter, impossible de reculer, il fallait avancer. Le nouveau chef de Dieu sait quel projet, pour le compte de Dieu sait qui, saisit son meneur de troupes par le bras et l'entraîna de l'avant.

— Les choses vont changer, Bijou, dit-il doucement, et tu en seras le premier scié.

CHAPITRE XI

Aussi ahurissant que cela parût, les cannibales s'étaient aménagé ici leur petite Guyane personnelle. Le long bâtiment rectangulaire derrière les bungalows s'intitulait la « Résidence », et servait en fait de baraquement de fortune, mess, cantine, cuisine, vague installation sanitaire, bref tout le confort qu'un prisonnier de guerre est en droit d'attendre.

Or la « Résidence » n'abritait pas moins de cent hommes. Ils dormaient à même le sol sur des grabats qu'ils roulaient et empilaient contre les murs quand ils ne s'en servaient pas. On pouvait s'en rendre compte car, lorsque Bolan pénétra dans le local, tout un côté du baraquement était bourré de types endormis par terre, tandis que l'autre servait de « salon » avec les grabats soigneusement alignés le long du mur, et des hommes, sans doute l'équipe de corvée, assis sur le sol en petits groupes, les yeux perdus dans le vague, complètement amorphes.

Autre fait stupéfiant, les pauvres bougres portaient aux pieds de lourdes chaînes de fer qu'on ne leur enlevait même pas pour dormir.

Il n'y avait strictement aucun meuble, ni cloison, ni bat-flanc. Même les toilettes et la cuisine n'étaient pas isolées. Quant aux prisonniers, ils formaient une horde pitoyable. Tous portaient visiblement ce qu'ils avaient sur le dos le jour de leur arrivée ou plus exactement ce qu'il en restait. Les plus vernis étaient ceux qui avaient un jean. Les autres devaient se contenter de guenilles en lambeaux. Toutes les couleurs de peau étaient représentées. Leur regard aussi était pitoyable. Certains semblaient désespérés, d'autres hagards, d'autres encore stupéfaits. Un type même avait l'air fou à lier.

Tant mieux pour toi, mon gars. Reste fou, mais reste dur.

Bolan comprit immédiatement combien il s'était trompé quand il imaginait le sort des petits amateurs dans ce repaire machiavélique. Cette « Force du Diable » méritait bien son nom... et les ordures, en recrutant des petits truands du dimanche, ne songeaient pas seulement à la contrebande. Ils avaient également besoin d'esclaves.

Bolan sentit une rage brûlante lui serrer le cœur, comme il contemplait cette horde lamentable. Pourtant, loin d'oublier le personnage qu'il jouait, il observa d'une voix glaciale :

— Ils ont l'air plutôt scorbutiques, ces ouvriers.

L'ange gardien de service était un jeune salopard baraqué comme une armoire, avec des yeux cruels et une lippe féroce.

— Ouais, répliqua-t-il avec un air mauvais, croyez-moi, faut pas longtemps pour les mater, ici.

Et pour appuyer ses dires, il brandit son « outil de dressage », un bout de tuyau de plomb de trois centimètres de diamètre, à peu près aussi long que son bras. Il s'en donna même un léger coup sur la tête, histoire de bien montrer comment il procédait.

— J'ai dit qu'ils avaient l'air *scorbutiques*, grommela Bolan avec un regard dur à l'adresse de Papriello. Tu sais ce que c'est, le scorbut ? Que leur donnez-vous à manger à ces gars ?

— Des fayots et du riz, répondit Lippe Féroce. Tant qu'ils en veulent, deux fois par jour.

— Et ils bouffent avec *quoi*, demanda brutalement Bolan.

— Mais avec leurs mains, nom de Dieu !

— Hé, patron, on les nourrit correctement, intervint rapidement Papriello. Je veux dire, s'ils bossent bien, ils bouffent bien. Ils ont un repas avant et après chaque rotation.

— Parle-moi un peu de ces rotations.

— Comment ça ?

— Quel est le rythme de travail ?

— Huit-huit, déclara tranquillement Papriello.

— Huit *quoi* ? aboya Bolan.

— Ben huit heures, patron.

— Tu veux dire, vingt-quatre heures par jour et sept jours par semaine, c'est ça ?

— Exact.

— Et ils ne bouffent que des fayots et du riz ?

Lippe Féroce avait croisé les bras sur sa poitrine d'armoire à glace, et, sagement, s'était retiré de la conversation. Mais brusquement il prit la parole d'un air sentencieux :

— Il y a plus de protéines dans les fayots que dans la viande, d'après ce que l'on m'a dit.

Bolan regarda Papriello :

— Oh, splendide ! Voilà Nounou qui tient des comptes précis de leurs calories quotidiennes.

Et se tournant brutalement vers le garde-chiourme :

— Tu ferais mieux de compter leurs vitamines, bougre de con ! Je te dis que ces types ont le *scorbut* ! Débrouille-toi pour leur refiler des fruits frais. Ça ne devrait pas être trop compliqué, ici, en Floride, non ? T'as qu'à te procurer des caisses d'oranges et de pamplemousses. Toutes les heures, tu leur octroies dix minutes de pause pour leur refiler de la vitamine C ! T'as compris ce que je t'ai dit ?

Mais déjà Papriello volait au secours de son homme de main :

— L'engueulez pas, patron, c'est de ma faute. C'est moi qui n'y ai pas pensé. Enfin, disons plutôt que ces saligauds, de toute façon, ils sont pas destinés à s'éterniser ici.

— Et toi non plus, grogna Bolan à l'adresse de Bijou, surtout si

cette saloperie d'île barbote dans le scorbut ! Tu devrais un peu agiter tes méninges, de temps en temps !

— Seigneur Dieu, c'est un truc contagieux, vous croyez ?

— Et comment !

C'était faux, bien sûr, et d'ailleurs les prisonniers n'étaient-ils sans doute pas au régime des fayots et du riz depuis suffisamment longtemps pour souffrir de carences vitaminiques sérieuses. Mais Bolan devait bien faire un geste pour ces pauvres hères... et dans l'immédiat, n'importe quoi était mieux que rien.

— Doux Jésus, mais j'ai pas réalisé !

— Cela fait partie des changements dont nous parlions tout à l'heure, décréta Bolan d'un ton dur.

L'heure était venue de se montrer plus ferme.

— Dorénavant, j'aimerais que tu te mettes un peu à réfléchir ! poursuivit-il sèchement.

— Je comprends, je comprends. Franchement, croyez-moi, je suis désolé de tout ça. Enfin, je veux dire, après tout...

Bolan tendit la main vers le garde-chiourne et ordonna :

— File-moi cette saloperie !

— Comment, monsieur ?

— Ta matraque à la manque ! Passe-la-moi !

Le type tendit à regret son bout de tuyau de plomb, tandis que son regard passait rapidement de Papriello à Bolan.

— T'as pas besoin d'un truc pareil, déclara Bolan.

— Si, m'sieur, faites excuse, mais j'en ai besoin.

— Un grand gaillard fort comme toi ? Mais pour quoi faire ?

Papriello prit la parole :

— Je ne veux pas que mes gars aient des fusils quand ils sont avec les prisonniers. Ces déchets sont des hommes morts, Frankie. Ils savent tous qu'ils ne partiront pas d'ici vivants. Alors faut pas prendre de risques. C'est trop dangereux. Ce sont des hommes morts, et ils le savent.

— Des hommes morts qui travaillent comme des bêtes de somme, pas vrai, observa calmement Bolan.

Puis fourrant le bout de tuyau de plomb sous son bras, il ordonna d'un ton péremptoire :

— Maintenant, passons aux choses sérieuses.

Et, ouvrant la marche, il conduisit les deux hommes à l'extérieur avant de déclarer :

— Première chose, vous supprimez ces saloperies de chaînes qu'ils portent aux pieds. Je veux dire, *définitivement*. Compris ? Puis vous les nourrissez proprement et, surtout, vous les traitez correctement. Tant qu'ils sont encore vivants, traitez-les comme des hommes, bon Dieu ! Peut-être alors travailleront-ils comme des hommes. Je veux te dire

une chose, Bijou, en haut lieu, certains ne sont pas très satisfaits de la façon dont se passent les choses ici. Pourquoi crois-tu qu'ils m'aient envoyé ? Pour jouer le Père Noël auprès de *tes troupes* ? Ecoute un peu et comprends-moi bien : on m'a balancé ici pour redresser un peu la situation et que l'Organisation puisse enfin roupiller tranquille. Franchement, vous autres, vous êtes de vrais manches, à y regarder de près.

Papriello répondit prudemment :

— J'ai bien essayé de secouer les puces à Guido, Frankie. Mais il a toujours refusé de s'intéresser à ce qui se passe ici. J'ai pourtant tout fait...

— J'en ai rien à foutre, répliqua durement Bolan. Guido rendra ses comptes comme il l'entend, et récoltera ce qu'il mérite. C'est une affaire classée. Je ne veux plus entendre parler du passé. J'exige que tu redresses la situation, et en vitesse. Compris ?

Papriello se tourna vers le jeune garde-chiourne et aboya :

— Va enlever les chaînes et grouille-toi. Toutes sans exception. Dis aux prisonniers qu'ils vont bénéficier d'un nouveau régime, et que la pitance va s'améliorer.

— Donne-leur aussi un chouïa d'espoir, suggéra Bolan.

— Faut peut-être aussi leur annoncer la visite de leurs grognasses ? ricana Lippe Féroce.

Bolan brandit le tuyau de plomb, et en effleura à peine la bouche du garde-chiourme :

— Amuse-toi encore à jouer les malins, fit-il d'une voix égale, et tu te retrouveras avec les autres en train de sucer des fayots et du riz parce que tu n'auras plus de dents.

Le tueur pâlit, marmonna un truc incompréhensible et se précipita à l'intérieur du bâtiment.

Papriello visiblement mal à l'aise balbutia :

— Ça devient difficile de trouver des gars solides, Frankie. Je suppose que vous voyez ce que je veux dire. Y a pas plus de cinq ans, je n'aurais pas pris ce même, même pour cirer mes bottes.

— Et maintenant, tu lui confies le royaume, grommela Bolan.

— J'ai pas le choix, pas vrai ?

— Il ne s'agit pas de choix. On te demande seulement de faire gaffe, et de rester sur le qui-vive.

— C'est vrai, vous avez raison. Oh, absolument raison.

— Alors, va t'assurer qu'il fait bien ce qu'on lui a dit.

— Quoi ? Oh bien sûr, je...

— C'est bon, fit Bolan d'un ton à peine radouci. Je peux me débrouiller seul un moment. Je vais continuer ma petite balade.

— Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à m'appeler. Gueulez et je vous entendrai.

— T'en es bien sûr ? fit Bolan avec un demi-sourire.

Papriello lui rendit son sourire tout en se demandant si c'était du lard ou du cochon. Mais il se garda bien de poser la question. Il entra à son tour dans la « Résidence », et Bolan partit de son côté.

Les bungalows étaient aménagés en appartements très confortables et parfaitement bien équipés. Dans les quatre premiers, Bolan trouva des hommes assoupis. Sans doute des ingénieurs ou des techniciens. L'équipe pensante du chantier. Le bungalow d'où était sorti Anderson un peu plus tôt, était aménagé en bureau. Il contenait une petite table à dessin et tout l'équipement ordinaire d'un bureau, y compris une machine à photocopier et, bien entendu, l'inévitable terminal d'ordinateur, plus certains systèmes de communication ultrasophistiqués.

Bolan avait présentes à l'esprit les antennes hérissant la tour de garde. Non, compte tenu de l'isolement du terrain, il était peu probable que ces antennes commandent les communications au sol, encore que certains câbles auraient pu être passés dans le tunnel reliant les deux îles.

Il lui fallut moins d'une minute pour saboter le système radio : un fil dénudé judicieusement placé sur deux relais dans le générateur d'électricité. Sitôt que l'on brancherait le courant, cela provoquerait un court-circuit général.

Pas mal, mais pas suffisant.

Bolan fit une découverte beaucoup plus précieuse dans un des tiroirs de la table à dessin : un jeu de cartes en relief, en quadrichromie, assorti de plan révélant le secret de l'île.

Il y avait de quoi faire frémir le diable.

Bolan roula soigneusement le tout dans un tube en carton qu'il plaça sous son bras, avant de sortir.

Jeudi Justice, pour ça oui ! L'aube n'était pas encore levée que déjà l'Exécuteur, subconsciemment, avait compris. Et maintenant, s'il pouvait seulement quitter cette île en vitesse, alors peut-être ce jour de justice s'achèverait-il sur un crépuscule plein d'espoir. Si... si seulement... Oh oui.

Carlo, dit Bijou, l'attendait devant la « Résidence », l'air plutôt dans ses petits souliers.

— Pour vous dire la vérité, fit-il d'une voix hésitante, je ne devrais peut-être pas vous embêter avec ça... mais, je me demande pourtant s'il ne vaut pas mieux vous en parler.

— De quoi s'agit-il ? demanda Bolan, très détaché.

— Il y a un type, là-bas, un prisonnier. Il dit qu'il veut vous causer. Il prétend que c'est très important.

Papriello soupira avant d'ajouter :

— Il dit qu'il sait qui vous êtes. Hum, si au moins...

— Tant mieux pour lui ! Envoie-le-moi dehors, rétorqua Bolan-Frankie avec un petit rire. Peut-être va-t-il m'aider à résoudre mon grand problème d'identité.

Mais intérieurement, Mack Bolan ne riait pas. Grand Dieu non ! Un vrai problème d'identité n'allait pas tarder à se poser en termes cruciaux.

CHAPITRE XII

C'était un homme au visage racé, de l'âge de Bolan à peu près. Il avait un regard très intelligent, sensible même, malgré sa barbe hirsute. Sa peau était très bronzée, visiblement habituée depuis longtemps au soleil tropical de Floride. Il ne portait pas de chaussures et était nu jusqu'à la taille. Son jean usé, effiloché, troué, avait une fermeture Eclair cassée. Son regard intelligent était désespéré, mais le pauvre bougre luttait pour récupérer un semblant de dignité.

— C'est lui, fit Papriello à Bolan.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda tranquillement Bolan.

— C'est quoi ton nom, mec ?

Le prisonnier répondit d'une voix rauque, un peu hésitante, en s'adressant à Bolan :

— William O. Kessler. J'ai quelque chose de très important à vous dire.

— Faites attention à ce salaud, Frankie, intervint Papriello. Il a essayé de nous blouser par tous les moyens.

— Laisse-nous seuls, ordonna Bolan.

Papriello hésita quelques secondes, puis tournant les talons, rentra dans le bâtiment. Bolan posa une main sur l'épaule du prisonnier et le guida vers le lagon.

— Tu voulais me parler, alors vas-y, fit-il un peu sèchement.

Apparemment, le gars ne savait pas très bien par où commencer. Il n'était plus tellement sûr de lui, et aurait bien aimé un mot d'encouragement. Au bout d'un long silence embarrassé, il finit par demander :

— Mon nom ne vous dit rien ? Kessler, Bill Kessler.

— De but en blanc, strictement rien, répliqua paisiblement Bolan.

— Alors, je vais vous citer d'autres noms. S'ils vous disent quelque chose... c'est que vous êtes sans doute celui que je crois. Et peut-être alors comprendrez-vous qui je suis.

— Essaie toujours, fit Bolan, très détaché.

Kessler commença d'énumérer des noms tout en scrutant avec angoisse les yeux de Bolan :

— Bob Wilson... Jack Tetro... Tim Braddock... Genghis Conn...

— Ça suffit, grommela Bolan. Et toi, tu es Bill Kessler.

Les mains du gars tremblaient un peu maintenant :

— Alors vous savez qui je suis !

— Non, répliqua Bolan en lui tendant une cigarette qu'il lui alluma, avant de s'en allumer une pour lui. J'essayais seulement de compléter la liste sans me tromper. Pourquoi ces noms me diraient

quelque chose ?

Et pourtant il les connaissait par cœur, tous ces noms. Et chacun d'eux traînait derrière lui une longue et belle histoire. C'était des noms de policiers qui, à un moment ou à un autre, avaient participé à l'épopée de Mack Bolan.

— J'espérais qu'ils vous seraient plus ou moins familiers, murmura Kessler en mâchonnant le bout de sa cigarette.

Le plus naturellement du monde, Bolan demanda :

— Tu es ici depuis longtemps ?

— Un mois et demi, je crois. Mais on perd vite la notion du temps.

— Tu connaîtrais pas par hasard une fille du nom de Jean Russell ?

Une lueur d'espoir brilla dans les yeux désespérés :

— Mais oui bien sûr ! Voulez-vous que je vous la décrive ?

— Connais-tu son nom pour l'état civil ? demanda Bolan.

Kessler qui avait perdu l'habitude de fumer, avait apparemment du mal avec sa cigarette. Subitement, ses yeux s'emplirent de larmes et il piqua une quinte de toux. Ils étaient debout au bord de l'eau devant le lagon. Papriello et Lippe Féroce les observaient depuis le porche de la « Résidence ». Brusquement, Bolan ordonna :

— Tombe, et en vitesse !

En même temps, il lui fit un vicieux croc-en-jambe.

Kessler s'abattit sur le sol tout en continuant à tousser, et se recroquevilla sur le flanc comme s'il était victime d'un spasme brutal.

De là où il était, Bolan ne pouvait pas entendre ce que les deux autres disaient, sous le porche. Par contre, il distingua clairement le sourire mauvais sur le visage de Lippe Féroce. Alors, se tournant vers l'homme qui se tortillait sur le sol, il ordonna d'une voix étouffée :

— Surtout ne te relève pas. Tu le connais ce nom ?

— Kirkpatrick, haleta Kessler.

— C'est pas trop mal, soupira Bolan.

Aspirant une longue bouffée de sa cigarette, il demanda à nouveau :

— Comment tu t'es foutu dans un guêpier pareil, mon gars ?

— J'effectuais une mission camouflée. Je me suis fait pincer au cours d'une attaque surprise, près de Big Cypress.

— Tu t'appelles vraiment Kessler ?

— William O., oui. Mais ils ignorent que je suis flic. S'ils l'avaient su, je n'aurais pas fait de vieux os.

— D'autres prisonniers sont au courant ?

— Non.

— T'as des potes parmi les prisonniers ?

— Pas beaucoup. Cinq en tout. On a plus ou moins élaboré un plan d'évasion.

— Ils sont sûrs, tes copains ?

— Je pense, oui.

— Quelles sont vos chances de vous évader ?

— Fichtrement maigres : ils ont dix hommes armés qui patrouillent sans arrêt sur toute l'île. Quant à la tour de garde, vous l'avez vue, j'imagine. Il nous faudrait un bateau. On a pensé que...

— Ne vous y risquez surtout pas, suggéra Bolan. T'as repéré des mouchards dans votre lot ?

— Non, et on est sûrs qu'il n'y en a pas. Ces salopards sont beaucoup trop sûrs d'eux pour se compliquer la vie avec des mouchards.

— Je vois, soupira Bolan. En tout cas, ton affaire ne va pas simplifier les choses.

— Vous savez, on est prêts à tenter n'importe quoi. Vous pensez pouvoir faire quelque chose ?

— Tu me poses une sacrée colle, mon vieux. Je joue au flair, comprends-tu ? Mais je suis sans doute l'unique chance que vous aurez jamais. Et, pour tenter quelque chose, c'est aujourd'hui ou pas du tout. L'ingénieur en chef vous a donné campo pour la journée. Cela veut dire qu'il n'y aura personne sur le chantier souterrain au moins jusqu'à demain matin. C'est donc le seul moment où nous pourrions lâcher la flotte. Faudrait pas qu'il y ait des hommes dans ce trou quand...

— Quelle que soit votre décision, je suis votre homme, assura Kessler avec un brusque regain d'enthousiasme.

— OK, quoi que nous fassions, ce sera pendant la nuit. Réunis tes potes, et fais-leur passer le mot très discrètement.

— Pendant la nuit, c'est bon.

— Va falloir vous trisser très vite. Pas de houle, pas de vagues, et surtout n'essayez pas de jouer les héros. Sortez et filez. Le plus loin possible. N'oubliez pas que vous seriez les premiers à crever, s'ils ont le temps de réagir. Tu as bien compris, je pense ?

— C'est-à-dire que nous en avons souvent parlé entre nous, mais ici il n'y a strictement aucun endroit où se planquer.

— Je ne vous dis pas de courir indéfiniment. Trouvez une grotte, une anfractuosité, n'importe quoi, et terrez-vous jusqu'à la fin de la bagarre.

— Ça, j'imagine que c'est possible. Surtout maintenant qu'on nous a enlevé ces saloperies de chaînes.

— Mais restez loin du chantier souterrain, surtout !

— OK. Mais... vous envisagez quoi exactement ?

— Dans l'immédiat, mon vieux, rien de précis. Mais soyez prêts à vous tirer, si par hasard la fête commence.

— Vous voulez dire *quand* elle commencera, fit Kessler presque joyeusement.

— Non, je dis bien *si*. A ce stade, je ne suis même pas certain

d'entendre encore les battements de mon cœur dans la demi-heure qui va suivre.

Kessler sourit :

— Ne vous inquiétez pas, on va tous faire des prières pour vous.

— N'y manquez surtout pas. Et écoute bien, Kessler... ne dis pas aux autres *pourquoi* ils peuvent espérer. T'amuse pas à souffler mon nom à qui que ce soit. Quand des individus ont perdu tout espoir, on ne peut pas leur faire complètement confiance.

— Mais vous me faites confiance, à moi ?

— Plus ou moins, rétorqua tranquillement Bolan. Maintenant, remets-toi sur tes pattes, et retourne avec tes copains d'infortune. Ne me regarde pas. Va sans te retourner.

Kessler obéit. Quelques instants plus tard, Bolan avait rejoint Papriello :

— C'est un sacré roublard, ouais, déclara-t-il en souriant.

— Il voulait quoi au juste ?

— Passer de l'autre bord, comme toujours, ricana Bolan.

Papriello gloussa et Lippe Féroce observa :

— Depuis le jour de son arrivée, il a essayé de nous la faire.

— Que lui avez-vous répondu, Frankie ?

— De tomber à genoux et de faire sa prière, grommela Bolan.

— Ouais, on a vu comment vous lui donniez des ordres du bout du pied, ricana Lippe Féroce.

— Ça, c'est parce qu'il a essayé de me blouser, expliqua Bolan. L'ordure ne m'a jamais vu de sa vie. Moi, je déteste qu'on se foute de ma gueule. Vaut mieux s'en souvenir.

Lippe Féroce, brusquement gêné aux entournures, baissa les yeux pour dire :

— Monsieur Cavaretta, je vous prie de m'excuser de vous avoir tenu tête tout à l'heure. Monsieur Papriello m'a tout expliqué, et je vous jure que je savais pas à qui j'avais affaire. Alors, faites excuse.

— Va donc dire aux prisonniers de prendre un bain !

— Comment, monsieur ? Ils ont une...

— Je ne parle pas de la douche : une seule et unique saloperie pour cent bouseux ! Mais nom de Dieu, vous avez des millions et des millions de mètres cubes d'eau douce qui se déversent dans ce lac ! Utilisez-les donc. Dis-leur de nager, puis de se sécher au soleil un moment.

— Oh, bien sûr, pourquoi pas, maintenant qu'ils ne sont plus enchaînés, répliqua Lippe Féroce.

Et Papriello surenchérit :

— Bien sûr, où est le mal ? A partir d'aujourd'hui, ils iront se baigner tous les jours. Et je suis certain que dorénavant ils bosseront beaucoup mieux.

— Evidemment, expliqua Bolan, ça vous donne de quoi leur tenir la dragée haute : mauvais boulot, pas de régime de faveur.

— Exact, mille fois exact ! s'exclama Bijou.

— Normal qu'on les traite comme des hommes, hasarda Lippe Féroce brusquement métamorphosé en lèche-cul.

— Je vais aussi faire cesser ces bruits que, soi-disant ils vont tous crever, reprit Papriello. En douceur, bien sûr, si vous voyez ce que je veux dire. On va leur refiler un peu d'espoir, comme ça ils bosseront avec plus d'ardeur. Vous faites pas de mouron, Frankie, j'ai bien les choses en main, maintenant.

— Je n'ai pas l'ombre d'un souci en ce monde, répliqua Bolan.

Pas l'ombre d'un souci, non vraiment...

Il avait le secret de l'île soigneusement niché sous son bras, et la destinée de cent vies humaines entre les mains. C'est malgré tout un petit souci, même quand on est le roi des bluffeurs.

CHAPITRE XIII

Mack Bolan n'était pas du genre à tergiverser longtemps avant de prendre une décision. Après avoir soigneusement analysé les différentes alternatives offertes par une situation donnée, il ne prolongeait pas indéfiniment le processus de la décision même. Une fois toutes les variabilités bien considérées, il s'engageait généralement dans la voie la plus directe et la plus réaliste, compte tenu de l'objectivité qu'il s'était fixé.

En l'occurrence, il venait de choisir la voie du désengagement et cherchait le moyen le plus rapide de s'éloigner de l'Echelle de Lucifer. Sa mascarade n'avait déjà que trop duré : cette méthode de pénétration en territoire ennemi pouvait réussir un temps, si celui qui jouait le jeu connaissait bien son rôle, mais il ne fallait pas que les choses s'éternisent, car l'on ne contrôlait pas indéfiniment des aléas toujours possibles : un coup de fil de quelqu'un de haut placé par exemple, ou mille autres éventualités parfaitement imparables.

Bolan s'apprêtait donc à quitter ce repaire maudit. Il n'avait rien à gagner à rester ici, maintenant qu'il connaissait le secret du Dédale de Satan. Quant à Bill Kessler et ses compagnons d'infortune, il n'y avait apparemment pas urgence à les tirer de leur guêpier. Pas à la minute en tout cas.

Cela pouvait attendre que l'on organise une opération sauvetage à peu près cohérente.

Bolan reprit avec Papriello la cursive du niveau 1, et jeta un rapide coup d'œil aux hommes qui s'affairaient dans la cabine vitrée. Au niveau inférieur, de nouveaux individus casqués mettaient en place des feuilles d'acier, et le compresseur continuait inlassablement son tintamarre. Papriello leva les yeux au ciel comme pour s'excuser du vacarme infernal, et invita Bolan d'un geste à s'installer dans le petit engin sur monorail.

— Prenez donc les commandes ! hurla-t-il pour se faire entendre. C'est très simple. Il n'y a qu'une manette. Vous la poussez en position « base » et vous l'y maintenez. C'est un simple va-et-vient. Allez-y, poussez-la. C'est ça, en position « base », maintenez-la. Quand on arrive à l'autre bout, il suffit de la lâcher, et elle revient toute seule sur la position « point mort ». Comme ça, on peut appeler l'engin des deux extrémités du tunnel. Comme un ascenseur. Seulement ce système de retour automatique de la manette évite que l'on oublie d'inverser la position à l'arrivée.

Bolan grommela vaguement quelque chose, sans doute qu'il avait compris le truc, et fit démarrer l'engin en direction de l'île de Santelli.

Il savait que Papriello se posait des questions sur le tube en carton qu'il avait pris dans le bureau d'Anderson. Mais le Chef de Troupes se serait fait couper en rondelles plutôt que de poser des questions. Les traditions du Milieu interdisaient ce genre de curiosité. Quant à Bolan, il n'avait aucunement l'intention d'éclairer la lanterne de Bijou, mais il ne voulait pas non plus que celui-ci se tracasse indéfiniment. D'autant que le jeu de plans représentait ni plus ni moins son ticket de sortie du repaire.

Tout en remontant les escaliers du souterrain, Bolan effleura doucement l'épaule de Bijou avec le tube en carton :

— Tu te demandes ce que c'est, pas vrai ?

Bijou eut un sourire contraint et répliqua :

— Plus ou moins.

— Faut que je rapporte ça à Miami. Ils veulent y jeter un coup d'œil.

— Pardi, je comprends bien, ouais.

Mais visiblement, Bijou pigeait que dalle.

— Je tâcherai de le faire ramener le plus vite possible pour que le doc ne soit pas trop gêné dans son boulot. Et puis après tout, si ça lui manque, eh bien tant pis. Il a sûrement des doubles. Eux, ils veulent le voir et si ça plaît pas au doc, bien fait pour sa pomme.

Bijou avait pigé maintenant :

— Joliment dit ! Pour être honnête, ça m'a jamais tellement botté, à moi, qu'il s'adresse directement à eux. Il pouvait bien leur raconter n'importe quoi. Et moi, comment que je l'aurais su ? Putain, on sait jamais ce que ça peut inventer, un pékin comme ça. D'ailleurs Guido, lui, il a jamais rien su de précis. Je peux vous le garantir.

— Maintenant c'est trop tard pour lui, observa Bolan en levant un sourcil pour mieux se faire comprendre.

— Oh, je vois ce que vous voulez dire. Pauvre Guido ! Il l'a quand même bien cherché. J'ai essayé de lui faire comprendre...

Ils étaient arrivés à la trappe ouvrant sur le plancher de la guérite d'entrée. Bolan posant une main sur le bras de Papriello, déclara :

— Dis, Bijou, avant que nous ressortions à l'air libre...

— Ouais ?

— J'aurais pu te le dire dès mon arrivée, mais j'ai préféré attendre. Tu comprends pourquoi, j'imagine ?

— Me dire quoi, Frankie ?

— Je n'ai pas débarqué ici pour chausser les pantoufles de Guido.

— Ah non ?

— Non. Tu dois bien comprendre pourquoi je suis venu. Allons, dis-moi que tu as pigé. Et dis-moi aussi que tu comprends pourquoi j'ai attendu avant de t'annoncer la nouvelle.

Un large sourire se dessinait lentement sur le visage du tueur.

Depuis si longtemps qu'il espérait...

— Vous voulez dire que...

— Fallait bien que je te sonde, Bijou. Normal, non ?

— Seigneur Dieu, Frankie ! C'est OK avec moi. Vous me sondez chaque fois que ça vous fait plaisir. Et surtout vous gênez pas pour revenir !

— T'es le chef, maintenant.

— Doux Jésus ! Ça me laisse comme qui dirait sans voix ! Je sais même plus d'où ça me tombe !

Bolan eut un petit gloussement avant de reprendre :

— On peut dire que t'as attendu assez longtemps. T'es bien d'accord non ? Et franchement, tu le mérites.

— Je vous jure que je vous décevrai pas, Frankie. Je continuerai de le mériter ! Doux Jésus... Dites-leur, dites-leur aux autres là-bas, je leur suis très reconnaissant. Avec moi, ils sont sûrs d'avoir du super en permanence.

— Tâche de leur refiler du super-plus, fit Bolan avec un sourire.

Le type était littéralement cloué au sol. C'était bien la dernière chose à laquelle il s'attendait. Il n'arrivait même plus à contrôler sa bouche qui tremblotait :

— Bien sûr, bien sûr. Vous savez bien qu'on peut compter sur moi.

— Tu entres en fonction ce soir à minuit.

— Comment ?

— Oui, on tourne la page à minuit. En attendant, pas de vagues.

A nouveau, le tueur ne comprenait plus très bien :

— Comment pas de vagues, Frankie ?

— Allons, Carlo, réfléchis un peu. Les comptes, la répartition des billes et tout le tremblement, il faut quand même que tu t'habitues à la haute finance.

La gueule de Papriello était rayonnante maintenant. Visiblement, il s'y habituaient déjà. Et Frankie l'avait appelé Carlo au lieu de Bijou ! Cette marque de respect ne lui avait pas échappé.

Bolan ne ressentait ni sympathie ni antipathie particulière pour le truand. Pourquoi ne pas lui laisser quelques heures de gloire imaginaire ? De toute façon, sitôt la nuit tombée, tout serait liquidé, si Bolan parvenait à mettre à exécution son plan final. Et d'ailleurs, il ne s'agissait pas seulement de ridiculiser Papriello. Bolan ne faisait jamais rien gratuitement...

— Je crois qu'il faudrait célébrer l'événement, déclara-t-il tandis qu'ils débarquaient dans la pièce gardant l'entrée du souterrain. Ça mérite une fête.

Papriello adressa un sourire radieux à Vesperanza, le portier et celui-ci le lui rendit sans savoir vraiment pourquoi.

— Hé, Bijou, on va bientôt les avoir, ces putes ?

— T'inquiète pas, Rocky, répliqua joyeusement Papriello, c'est pas seulement des putes qu'on va voir ici.

Et refilant un clin d'œil de connivence à Bolan, il demanda :

— Vous croyez que je peux lui dire ?

— Pourquoi pas ? Je trouve assez normal qu'il soit le premier informé.

— Combien il y en aura de putes ? s'obstina le gorille qui dissimulait mal son avidité.

— Les putes, toujours les putes, il ne sait penser qu'à ça, Frankie ! s'exclama Papriello d'un air dégoûté. Franchement, il ne mérite pas que je le mette au parfum. Je préfère trouver quelqu'un qui saura apprécier.

— Eh merde, arrête un peu ton char, Bijou !

Bolan se tourna alors vers l'énorme buteur :

— Tu devrais t'entraîner à l'appeler « monsieur ». A ta place, je commencerais tout de suite.

— Et pourquoi ?

— Essaie de deviner.

Mais Vesperanza avait déjà pigé. Sa large gueule plate se durcit et prit un air mauvais. Pas longtemps, c'est vrai, mais Bolan eut le temps de le noter.

— Vous pouviez pas choisir un mec plus chouette, soupira le gardien avec amertume. Moi, je suis trop vieux, j'imagine. Mais je suis bien content pour vous, monsieur Papriello. Bon Dieu, excusez-moi, mais ça fait tout drôle « monsieur Papriello ». Alors qu'est-ce qui va se passer maintenant ? Je veux dire pour moi, bien sûr. Comment va-t-on s'arranger ?

— Guido sort, Carlo rentre, en gros c'est tout ce qu'il y a de changé, déclara laconiquement Bolan. Maintenant écoute bien ce que je vais te dire et garde-le gravé bien profond dans ta cervelle : plus personne ne passe ici sans l'accord de Carlo. Personne, compris ? Le tunnel d'entrée est bouclé.

— Bouclé, d'accord. Pourquoi ?

— T'as pas besoin de poser de questions, déclara Papriello sans laisser à Bolan le temps de répondre.

— Et personne ne passe par l'autre sortie non plus, poursuivit Bolan.

— OK, les deux issues sont fermées. Et je pose pas de questions.

— Exact, fit Papriello.

— Ça tient toujours pour ce soir ? demanda Vesperanza inquiet brusquement.

Papriello éclata de rire. Bolan, lui, se contenta de glousser avant de déclarer :

— Tu peux y compter, Rocky. Ce soir c'est la grande nuit. Il t'en

faudra combien ?

— Quatre ou cinq devraient suffire, répliqua le gars avec un demi-sourire. Au moins pour commencer.

— C'est bon, fit Bolan, vous vous arrangerez entre vous.

Puis tapotant ses poches, il s'exclama :

— Merde, j'ai laissé mon briquet quelque part ! J'ai dû le faire tomber en bas. Oui, je parie que je l'ai semé dans le tunnel de l'amour, sans doute il a glissé sous le siège du tacot.

— Rocky va descendre vous le chercher, Frankie.

— Non, non, je vais y aller moi-même. Ce briquet, j'y tiens comme à la prune de mes yeux. Figure-toi que c'est le vieux Castiglione en personne qui m'en a fait cadeau. Vaut mieux que...

Tout en marmonnant vaguement quelque chose, il ouvrit la trappe et s'engagea dans l'escalier.

Bolan ne serait jamais redescendu dans ce gouffre pour tous les briquets du monde. Mais il avait quelque chose à y faire. Il souleva le capot du véhicule sur monorail et, grâce au faisceau de sa lampe-stylo, examina le circuit de transmission. Un système très simple. Les fils étaient reliés par des sucres. Il débrancha tout simplement le câble d'entrée et rabassa soigneusement le capot. Ainsi le véhicule ne pouvait plus être appelé de l'autre extrémité.

— Voilà, je l'ai récupéré, fit-il en brandissant son briquet devant les deux mafiosi, sitôt qu'il eut remonté les escaliers. Bon sang, ça m'aurait vraiment chagriné de le perdre.

— Extra, s'exclama Papiello. Ecoutez, Frankie, je viens de prendre une décision. Je nomme Rocky, mon Chef de Troupes. J'espère que vous approuvez ce choix.

— T'aurais pas pu trouver mieux, admit Bolan. Mais pour aujourd'hui, ne changeons rien, si tu vois ce que je veux dire.

Non, Papiello ne voyait pas très bien. Pourtant il grimaça un sourire tout en déclarant :

— C'est exactement ce que j'avais dans l'idée. Rocky, on te fait tous les deux confiance pour garder l'entrée bouclée. Attends mes ordres.

— Ouais, fermé, bouclé, répéta Vesperanza. Et envoyez-moi donc quelques putes pour aider à monter la garde.

Les deux « boss » sortirent de la guérite en riant.

— Je pouvais vraiment pas faire autrement, expliqua Papiello avec tout le sérieux requis, sitôt qu'ils se furent éloignés. Rocky est ici depuis si longtemps ! Et puis, il le mérite vraiment.

— T'as fait exactement ce qu'il fallait faire, assura Bolan.

— Putain, Frankie, quelle belle journée ! J'arrive pas à croire comme j'étais démoralisé ce matin. Et maintenant, franchement je me sens rajeuni de vingt ans. Sacré vingt dieux, c'est comme un rêve.

Dites pincez-moi, des fois que je rêverais pour de bon !

Bolan n'avait aucunement envie de pincer ce salopard. Pas dans l'immédiat en tout cas. Les choses viendraient en leur temps. Le soleil était à son zénith. Il était midi pile, en ce jeudi justice. Mais les choses pourtant commençaient à peine à bouger.

— J'aimerais que tu ailles voir si l'avion est de retour, dit Bolan au rêveur éveillé. Moi je retourne dans la baraque pour récupérer mes affaires. Dis à Grimaldi que je veux décoller dans vingt minutes. Bon sang, c'est super. Je pensais en avoir pour toute la journée, ici. Plus même. J'ai apporté des nippes pour une semaine. Ecoute un peu, Carlo, je voulais encore te dire ceci : t'as vraiment bien les choses en main, ici. Je sais que j'ai gueulé un peu fort pendant ma petite visite, et que j'ai pas été vraiment discret. Mais je pouvais pas faire autrement. J'espère que tu comprends. Maintenant, je retourne à Miami, et je vais leur dire là-bas que l'île de Santelli est en de bonnes mains. Je veux que tu le saches, Carlo. Quant à l'autre truc – tu vois ce que je veux dire, le problème des prisonniers – ça reste entre toi et moi. Pourquoi j'irais en parler, hein ?

— Grand Dieu, c'est pas la peine, Frankie ! Mais franchement, je sais pas comment vous dire que... Vous êtes vraiment extra. Je suis désolé que vous partiez si vite. C'est vrai, ça me chagrine de vous voir partir. Mais je comprends. Faut toujours comprendre.

Le truand, en fait, était aux anges de voir Bolan se tirer.

— Ma copine va s'occuper des... enfin disons, des divertissements de tes gars, reprit Bolan. Sitôt que nous arriverons à Miami, elle réglera le problème. Et tu peux lui faire confiance, elle va vous envoyer de la bidoche première catégorie. Jeanie connaît bien la musique. Et je parlais sérieusement quand je te dis de faire une fête : tu la mérites bien.

— Pourquoi faut-il fermer le souterrain ?

Bolan effleura l'épaule de Carlo avec son rouleau de carton :

— A ton avis, pourquoi je ramène ce truc-là à Miami ?

— Je sais même pas ce que vous ramenez à Miami, Frankie.

— OK, Carlo, et tout ce que t'as besoin de savoir c'est que le souterrain doit être fermé jusqu'à ce que nous ayons eu le temps d'étudier ce truc-là de très près.

— Oh, vous voulez dire... vous ne voulez pas que les gars...

— Je veux qu'ils ne bronchent pas, OK ?

— Ils broncheront pas, comptez sur moi.

— C'est bien ce que je fais. Maintenant, va t'occuper de l'avion. Il faut que je me tire.

— D'accord, j'y vais. Bon sang, c'était super de vous avoir ici, Frankie. Et vous me ferez savoir, pas vrai, pour les gus du chantier. On doit changer d'équipe à cinq heures.

— Pas aujourd'hui, Carlo.

— Oh, je vois, c'est bon. Bon, eh bien comme je vous le disais, c'était vraiment super !

Mais tout le plaisir bien sûr était pour Bolan. Et il fut plus qu'heureux de le partager avec Jean Kirkpatrick-Russell.

— La manche est finie, lui dit-il, sitôt qu'il l'eut rejointe. Préparez-vous, on rentre au bercail.

— Vous avez oublié une promesse que vous m'avez faite, il me semble, dit-elle en le dévisageant avec perplexité. A moins que ce ne soit une omission délibérée ?

— Peut-être pas, répliqua-t-il. Pas si vous êtes ici à la recherche de Bill Kessler.

Bien sûr qu'elle était là pour ça. Que serait-elle venue chercher d'autre ?

Mais elle allait maintenant rentrer sans son Bill. Cependant, sa présence ici avait ajouté beaucoup de crédibilité à une mascarade incroyablement audacieuse. Alors, aux yeux de Bolan, la jeune femme avait pris une valeur inestimable. L'Exécuteur lui devait un point et, bon Dieu, il avait bien l'intention de le lui rendre au centuple.

CHAPITRE XIV

Brognola avait déplacé sa force de soutien en plein cœur des Everglades, à moins d'une dizaine de kilomètres de l'île de Santelli. Cette force comportait, outre une armada de gros véhicules de transport, deux petits hélicoptères et plusieurs bateaux à moteur tirés sur remorques : un convoi qui ne passait pas inaperçu, mais maquillé, camouflé sous les couleurs d'une opération officielle – « sauvetage de la nature » – avec le sigle approprié bien en évidence sur tous les véhicules.

Le chef fédé avait envoyé chercher par hélicoptère l'archéologue Louis Cardinez et un géologue du nom de Washburn. Cardinez avait pris soin d'apporter avec lui des plans dont il s'était servi quelques années plus tôt, quand il travaillait aux fouilles du Dédale de Satan. Il avait du reste l'air enchanté de revenir sur le site des travaux de sa jeunesse, dans le cadre d'une opération orchestrée par la police.

Washburn par contre paraissait un peu nerveux et se demandait visiblement ce que l'on attendait de lui. Les deux hommes cependant étaient disposés à offrir leur concours pour faire avancer l'enquête.

Cardinez sortit un croquis représentant une structure grossièrement semblable à un sablier dont les deux volumes étaient fortement disproportionnés. La partie supérieure avait à peu près la forme d'un bol légèrement incurvé dont les parois latérales partaient vers le bas en se rétrécissant doucement pour former un « étranglement » très étroit à la base. La partie inférieure ressemblait davantage à une cloche, et elle était infiniment plus longue que le bol supérieur, avec une base considérablement plus large que la partie supérieure du bol.

— Ce que vous voyez ici, expliqua l'archéologue, n'est que le développement assez exceptionnel d'un phénomène très courant dans cette région. Le volume inférieur représente une cavité remplie d'eau douce alimentée par une source, rien de plus. Cette région en effet regorge de sources naturelles d'eau douce, auxquelles nous devons la présence de cette multitude de lacs qui a fait la célébrité de la Floride, à une certaine époque. Le lac du Dédale de Satan est donc alimenté par cette gigantesque caverne verticale, située précisément au-dessus de la cuvette de surface. Mais comprenez-moi bien... ce n'est pas le lac qui a provoqué la cavité. Au contraire, c'est cette cavité ou plus exactement le volume d'eau qui y circule, qui explique l'apparition du lac.

Brognola passa un doigt sur « l'étranglement » du sablier avant de demander :

— C'est là que se trouvait la surface du sol, à l'origine ?

— Et ça l'est toujours, intervint Washburn, le géologue. Des formations sédimentaires se sont produites, bien entendu, mais ce petit goulot est apparu à une époque relativement récente. Disons, il y a seulement quelques centaines d'années.

— Un goulot, dites-vous ?

— Oui, un goulot provoqué par effondrement. C'est un processus assez courant en terrain karstique. Ainsi, par exemple, toute la plaine d'Ocala est constituée de *karsts*. Ils...

Brognola l'interrompit vivement :

— Attendez un instant, vous devenez trop technique. Que veut dire *karst* ?

— C'est tout simplement un terme utilisé pour décrire certains processus d'infiltration à évolution lente en terrain calcaire, qui amènent la formation de grottes et de canaux souterrains. Généralement, dans une topographie typiquement karstique, les eaux de surface s'infiltrent dans des réseaux souterrains, au lieu de constituer les rivières et les torrents que nous connaissons. Mais en Floride, le processus est assez unique. Il faut dire que la strate calcaire affleure pratiquement à la surface du sol, juste au niveau de la mer. Les eaux de surface provenant des montagnes plus ou moins éloignées s'infiltrent dans la roche calcaire poreuse, creusant ainsi des réseaux de canaux souterrains qui parfois sont extrêmement étendus. En d'autres termes, il s'agit de cours d'eau souterrains.

— Sait-on où cette eau finit par se déverser ?

— Bien sûr, en pleine mer. Généralement aux endroits où la strate calcaire rencontre une couche minérale non poreuse. Mais ces eaux souterraines peuvent aussi jaillir en sources pratiquement n'importe où, à la surface de la strate calcaire.

Indiquant du doigt le croquis de Cardinez, le géologue reprit.

— C'est le cas ici. Cette formation bien particulière s'appelle un cenote à cause de ce goulot d'étranglement, comme un col de bouteille. Sur le Dédale de Satan, la strate calcaire affleure directement au sol. C'est ce qui explique cette gigantesque cavité verticale qui a continué de s'étendre dans le sens de la hauteur, sous la pression de l'eau au fil des âges, jusqu'à ce qu'elle éclate à la surface de la terre.

— Mais cette cavité est remplie d'eau, n'est-ce pas ? s'enquit Brognola.

— Bien sûr, puisque c'est le processus d'érosion de l'eau en mouvement qui explique la formation de la cavité. Si, pour une raison quelconque, le niveau de l'eau avait baissé – disons il y a cinq cents ans par exemple – la cavité ne se serait jamais étendue et par conséquent n'aurait jamais percé la surface du sol, si bien qu'aujourd'hui, nous ignorerions sans doute la présence de cette nappe

d'eau. Sauf bien sûr si quelqu'un avait entrepris des travaux de terrassement ou autre chose du genre. C'est comme cela qu'on été découvertes pas mal de grottes souterraines, dans cette région.

Brognola passa une main sur son front et observa :

— Si je comprends bien, il existe probablement des tas de réseaux souterrains comme celui-ci, dont personne encore ne soupçonne l'existence ?

— Exactement.

— Hum, fit songeusement le chef fédé. Maintenant, messieurs, pourriez-vous me dire quel *intérêt* présente un phénomène comme celui-ci ?

Washburn se contenta de sourire, mais Cardinez après un instant de réflexion répondit :

— C'est la preuve évidente que nous vivons sur une planète dynamique, monsieur Brognola.

— Non, vous m'avez mal compris, reprit Brognola. Je parle d'un intérêt purement matériel. Financier si vous préférez. Qu'est-ce que ça peut rapporter ?

Washburn prit la parole cette fois-ci :

— Si j'étais propriétaire du Dédale de Satan, je mettrais des bateaux à fond de verre sur le lac pour les touristes, et je louerais un batiscaque de plongée. C'est vraiment une merveille, là-bas au fond. L'eau a une transparence cristalline.

— Et si vous étiez un *requin*, un affairiste véreux, un escroc, qu'en feriez-vous ? insista Brognola.

— Vous voulez dire quel profit illégal on peut en tirer ? demanda Cardinez.

— Exactement. Et je parle de profits substantiels, pas de menue monnaie.

— Si vous pensez à quelque trésor enfoui ou autre absurdité, répliqua l'archéologue, vous faites fausse route. Vous trouverez là-bas des merveilles de la nature, c'est vrai, mais rien de plus. Cependant je suis d'accord avec Washburn, on pourrait faire du Dédale de Satan un centre d'attractions touristiques important. Mais il faudrait investir une fortune. Au demeurant, je pense qu'à long terme ce serait rentable. Dans des proportions honnêtes, du moins.

— Je parle précisément de profits malhonnêtes, grommela Brognola.

— Vous faites allusion à toute cette histoire de crime organisé ? s'enquit Washburn.

— Exactement.

— Il est vrai que, et c'est de notoriété publique, depuis quelques années, certains éléments du crime organisé sont solidement implantés dans cet Etat. J'ai même cru comprendre qu'ils se lançaient parfois

dans des entreprises parfaitement légales. Alors pourquoi ne pas investir des gains illégaux en développant le Dédale de Satan ?

— Effectivement, pourquoi pas, grommela Brognola, mais il s'arrêta net : on venait lui annoncer le retour du fils prodigue. Un officier fédéral passa la tête dans la voiture, et croisant le regard de Brognola, articula un mot : « Casseur ».

Le chef fédé s'excusa et sortit.

Une Ford Mustang venait de rejoindre le parc de voitures officielles et s'était garée juste à côté de la fabuleuse caravane de guerre de Bolan : un camping-car GMC que l'Exécuteur avait transformé en véritable arsenal mobile.

Jack Grimaldi, au volant de la Mustang, discutait avec un officier fédéral accoudé à la vitre ouverte de sa portière :

Brognola s'arrêta un instant à la hauteur du pilote :

— Il est OK ?

— Qui ? Notre ami ? Bon Dieu, il est plus frais que moi ! Et pourtant, je n'ai rien fait d'autre que de rester assis à l'attendre.

Brognola serra la main du pilote et grimpa à bord de la caravane de guerre. Il aurait dû frapper avant d'entrer. Casseur et la jeune et belle subordonnée de Brognola étaient enlacés en une étreinte passionnée, juste derrière la porte. Le chef fédé sifflota pour dissimuler sa gêne et se faufila derrière le couple vers la salle de guerre.

— Quand vous aurez une minute, les tourtereaux..., dit-il à mi-voix au bout d'un moment.

Rose d'Avril se libéra de l'étreinte. Elle avait les yeux tout humides et son visage était empourpré. Casseur prit le temps de se ressaisir. Il alluma une cigarette, puis prenant la jeune femme par la main, l'entraîna vers un siège. Alors seulement, il sourit et serra la main de Brognola.

Indiscutablement, il y avait eu là un bref instant de tension. Et c'était assez normal compte tenu de l'étrange relation qui liait les deux hommes. Deux amis pour la vie et la mort depuis le début... mais unis par une amitié tendue en permanence. Brognola comprenait bien la nature de cette tension. Quand deux êtres suivent des routes aussi différentes, c'est le territoire qui détermine le degré de tension.

— Ça s'est passé comment ? demanda-t-il à Bolan d'un ton détaché.

— OK, répondit Casseur avec sa façon très caractéristique de minimiser ses exploits. Tu as coincé Riappi ?

Brognola hocha gravement la tête :

— Il gueule à cor et à cri qu'on viole ses droits constitutionnels. Mais on l'a mis en lieu sûr.

Casseur sourit :

— Il veut qu'on lui trouve des chefs d'accusation ?

— Exactement.

— Alors, pour commencer, colle-lui celui de kidnapping et de détention illégale.

— C'est exactement ce dont il veut m'accuser, grommela Brognola en riant. Qui a-t-il enlevé ?

— Un certain William O. Kessler et une centaine de pauvres bougres. L'équipe de tueurs de Riappi faisait des prisonniers partout où ils passaient, pour leur faire exécuter un travail d'esclave. Le Kessler dont je te parle se trouve être un flic. Il peut donc faciliter la procédure d'inculpation de Riappi. Mais rassure-toi, on n'en est qu'au tout début.

— Sais-tu ce qui se magouille par là-bas, Casseur ? demanda Brognola qui avait retrouvé tout son sérieux. Que cache cette histoire de Dédale de Satan ?

Bolan eut un sourire paisible et saisit, sur l'étagère derrière Brognola, une bouteille de vodka Eristoff. Rose d'Avril alla chercher trois verres et un seau à glace.

Bolan but une première gorgée avant de tirer le gros tube en carton à lui. Il en sortit un rouleau de plans qu'il étendit sur le sol aux pieds du chef fédé. Sur le premier croquis, celui-ci reconnut immédiatement le grossier sablier dessiné par Cardinez, mais ce dessin-là était beaucoup mieux fait, minutieusement coté, avec toutes les indications de niveau.

— La vache, souffla Brognola. Mais qu'est-ce qu'ils foutent là-dedans ?

Bolan tira un second plan qu'il mit par-dessus le premier, et déclara :

— Jette un coup d'œil à ça, après quoi tu pourras poser la question.

Mais Brognola resta sans voix, incapable d'en croire ses yeux. Il vida d'un trait son verre de vodka Eristoff et en réclama un deuxième.

— Tu en conclus quoi exactement ? demanda-t-il en regardant l'ahurissante pièce à conviction.

— Ça, il faut consulter plus compétent que moi, répliqua prudemment Bolan. Je ne suis qu'un soldat. Mais il me semble que l'on pourrait appeler ceci un « réseau de liaisons internationales ».

C'était bien l'avis de Brognola. Mais, tout comme Bolan, il préférerait s'en assurer auprès des spécialistes.

— Il y a quelqu'un que je veux te faire rencontrer, murmura-t-il. Mets-toi une paire de lunettes de soleil, ou ce que tu veux. On va amener ça en haut lieu.

— Va falloir faire un voyage éclair, prévint Bolan. J'ai un coup de feu prévu, et il ne peut pas attendre.

Mais si, le coup de feu attendrait, s'il le fallait.

Si la pièce à conviction signifiait ce que l'on pouvait croire, tout le reste pouvait attendre... Oui, tout le reste.

CHAPITRE XV

A en croire les documents récupérés par Bolan, les ingénieurs du Dédale de Satan travaillaient à un réseau de galeries souterraines qui s'étendait vers le sud, bien au-delà du continent nord-américain, sur des distances difficilement croyables.

Trois « grandes voies » avait été minutieusement tracées sur une carte des fonds océaniques de la région. La plus courte, orientée grosso modo vers l'est, passait sous la baie de Biscayne, juste au sud de Miami, et filait jusqu'à l'île Andros, dans le Grand Banc des Bahamas.

La seconde, orientée vers le sud, passait sous le Parc National des Everglades et la baie de Floride, se prolongeait sous les récifs d'Islamorada et filait, en traversant Cuba, jusqu'à l'île de la Jamaïque, dans les Caraïbes.

La troisième se branchait sur la voie de la Jamaïque, un peu au nord de la Havane, et partait vers l'ouest, sous les côtes de Cuba, jusqu'à la péninsule du Yucatan, au Mexique.

Peut-être par plaisanterie, ces trois « grandes voies » avaient été baptisées « boulevard des Bahamas ». « Promenade de la Jamaïque », et « Avenue du Yucatan ».

— Ce que vous voyez tracé là n'est pas aussi abracadabrant qu'il y paraît, observa le géologue. En effet, la couche calcaire qui sert de support à la Floride actuelle s'étend au sud jusqu'aux Grandes Antilles, et l'on peut penser qu'il s'agit d'une plaque ininterrompue sur laquelle la nature, par un processus de sédimentation, a permis la formation de la péninsule de Floride, ainsi que celle de toutes les îles situées entre ici et le Venezuela.

— Qu'entendez-vous par plaque ? demanda Brognola légèrement agacé. Je n'ai pour ma part jamais fait de géologie, mais j'ai toujours cru comprendre que les continents et les cuvettes océaniques étaient deux choses bien différentes.

Washburn eut un sourire plein d'indulgence avant de répliquer :

— Moi, par contre, j'ai consacré ma vie à l'étude de la géologie, monsieur Brognola, et je ne cesse de m'émerveiller tous les jours. Bien sûr, il est impossible de résumer cette science tellement complexe en quelques phrases, mais je vais tout de même essayer de vous en exposer quelques grandes lignes, pour tenter d'éclaircir le problème qui nous occupe actuellement. Le phénomène auquel nous assistons, et que montrent clairement ces documents que nous avons sous les yeux, s'accompagne toujours de la formation d'une couche sédimentaire de nature calcaire. Ces strates calcaires sont des minéraux de constitution

relativement récente, au sens géologique du terme. Elles ont été formées essentiellement par des interactions complexes entre des organismes biologiques et du sable. La péninsule de Floride, telle que nous la connaissons maintenant, était à une époque géologique pas très ancienne, une mer peu profonde qui séparait le golfe du Mexique de l'océan Atlantique. Le processus de sédimentation de débris biologiques sur le sable couvrant le fond de cette mer peu profonde a permis la constitution de la couche calcaire. Je ne vous donne pas les détails, ce serait trop long et trop compliqué. Ce que l'on peut dire, c'est que, au fil des temps, la sédimentation a d'abord créé une sorte d'ossature de la couche minérale, sur laquelle sont venus se surimposer, plus tard, des particules et débris alluvionnaires venant des monts Appalaches. Le résultat, c'est la Floride que nous connaissons. Au demeurant, les courants océaniques ont joué un grand rôle dans cette formation. Comme je vous l'ai dit, la sous-couche calcaire s'étend sur des centaines de kilomètres, bien au-delà du détroit de Floride. Mais à certains endroits, les courants océaniques ont entravé le processus de sédimentation. C'est ce qui explique ces chaînes d'îles, à l'ouest du détroit de Floride, et que nous appelons les Antilles. J'ajouterai encore une chose : à une certaine époque, la péninsule de Floride se présentait elle aussi comme une chaîne de petites îles. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure que l'on peut considérer toute cette région du globe comme reposant sur une seule et même plaque.

Pendant tout le discours de Washburn, Bolan observait la carte des fonds océaniques sur laquelle les routes avaient été tracées. Maintenant il avait une question à poser au géologue :

— Vous parlez de l'écorce continentale ?

— Dans cette région particulière, oui, plus ou moins en tout cas.

Et passant un doigt sur la carte, le géologue reprit :

— Vous remarquerez que cette écorce est pratiquement ininterrompue entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Géographiquement, nous avons peut-être deux continents, mais géologiquement, ils n'en forment qu'un. Il est d'ailleurs à peu près certain qu'à une époque, la côte nord du Venezuela était plus ou moins rattachée à l'Amérique du Nord et recouvrait grossièrement ce que l'on appelle aujourd'hui le golfe du Mexique. Mais l'élément le plus important pour le problème qui nous occupe aujourd'hui, c'est cette grande constellation d'îles qu'on appelle les Antilles et qui constitue la limite est de la mer des Caraïbes. Elles sont les derniers vestiges de l'écorce orientale du super-continent Amérique.

— Si je comprends bien, dit Bolan, d'après ce que vous dites, la liaison du Yucatan tracée ici n'est pas impensable.

Mais Washburn répliqua vivement :

— Entendons-nous bien, monsieur. Je ne suis pas là pour certifier la validité de ces plans. Je désire seulement vous prouver que, scientifiquement parlant, et en l'état actuel de nos connaissances, les conduits tracés sur ces plans peuvent exister. Au demeurant, je ne suis pas un océanographe et, en outre, je n'ai suivi que d'assez loin toutes les recherches qui ont été effectuées dans cette région particulière du pays. Cependant, si vous regardez la carte des fonds sous-marins, vous remarquerez que le canal du Yucatan qui sépare Cuba de la péninsule orientale du Yucatan se présente comme un secteur géologiquement assez chaotique. On y trouve à la fois des gouffres sous-marins et des hauts-fonds. Quant aux eaux côtières du Yucatan, elles sont dans ce secteur, très peu profondes. Je ne serais donc pas tellement étonné que la sous-couche minérale calcaire se retrouve encore sous le détroit du Yucatan.

— Bon Dieu ! explosa Brognola. Mais tout ceci est complètement ahurissant ! Il y a de quoi défier n'importe quel individu sain d'esprit ! Vous vous rendez compte que nous sommes en train de parler de centaines et de centaines de kilomètres de... de...

— A vol d'oiseau, nous sommes à environ sept cents kilomètres de la Jamaïque, observa tranquillement Washburn.

— C'est insensé ! Sept cents kilomètres de couloirs souterrains ! Jamais... c'est franchement...

Cardinez se frotta pensivement le menton avant de remarquer :

— Les merveilles qui portent le sceau de la main humaine sont bien loin d'égaler celles que nous offre la nature. Nous nous obstinons à parler de la Terre comme d'un solide statique auquel nous appliquons des stupidités de principes mécaniques. Mais la vérité nue et crue, c'est que nous occupons une planète phénoménale et dynamique, que l'être humain, malgré toute son ingéniosité, ne pourra jamais totalement maîtriser. Je pensais justement que...

Et jetant un coup d'œil de biais au géologue, il demanda :

— Vous vous rappelez ce type, Georges ? Il est venu travailler chez nous il y a quelques années, souvenez-vous, il avait exploré la grotte de New River en Virginie.

— Vous pensez à ce spéléologue, répondit Washburn. Il était spécialisé en hydrologie souterraine, il me semble.

— Oui, c'est ça. Mais bon sang, son nom m'échappe. Il avait échafaudé des théories invraisemblables sur la possibilité de relier les continents par la dynamique des eaux.

Tout en parlant, l'archéologue regardait pensivement Brognola.

— C'est à lui que vous devriez vous adresser, déclara-t-il. Il a des compétences très spécialisées. Il a passé plusieurs mois dans notre Département pour faire des recherches très poussées sur les courants hydriques souterrains de la péninsule de Floride.

Et, se tournant à nouveau vers le géologue :

— Il s'appelait William, Williamson peut-être ?

— Quelque chose comme ça, oui, ça me revient. Il s'intéressait beaucoup au Dédale de Satan.

— Oh ! oui, il a même suivi de très près nos fouilles souterraines. C'était un drôle de type du reste. Un esprit très curieux mais un peu bizarre, sur le plan social, complètement plongé dans ses...

— Un type d'une cinquantaine d'années, non ? coupa Bolan. Grand, fort, avec un visage un peu rougeaud ?

— Oui, c'est ça, je...

— Il s'appelle Anderson, soupira Bolan.

— Exact ! Paul Anderson. Vous l'avez déjà vu ?

— Je n'ai, hélas, pas pu lui parler suffisamment, répliqua Bolan.

Et se penchant vers Brognola, il lui murmura à l'oreille :

— Anderson est bien notre homme. C'est lui qui mène la danse, là-bas. Il dépend directement du QG de Santelli.

— Alors tous ces plans ne sont pas les élucubrations d'un esprit dément, répliqua Brognola, brusquement inquiet. Dis-moi, Casseur, tu as une idée sur la finalité de l'opération ? Ils espèrent gagner quoi, avec ça ?

— Voyons un peu ce qu'en pensent les spécialistes, suggéra Bolan.

Il replaça sur la table de conférence le plan des grottes souterraines du Dédale de Satan. Le document comportait un croquis en coupe, très poussé et avec des couleurs pour bien distinguer les salles remplies d'eau de celles qui ne l'étaient pas.

— Tout ceci est assez remarquable, observa Cardinez, après avoir soigneusement étudié le document. Vous savez, je connais bien l'endroit, et je savais qu'il se trouvait des cavités horizontales à la base du cenote. Il était même pratiquement certain qu'il existait d'autres salles beaucoup plus vastes... Mais je ne me serais jamais douté que...

Le document montrait les deux salles principales côte à côte. Celle du nord était une grotte vide d'eau : c'est là que se trouvait le chantier. Celle du sud était la cavité remplie d'eau sous le lac. En coupe, on voyait des conduits horizontaux de sections variables qui traversaient la cavité à différents niveaux. Les plus gros traversaient également la salle asséchée.

— Regardez ce qu'ils ont fait ici, fit Washburn en indiquant plusieurs points du plan : initialement les deux salles étaient remplies d'eau. Ils ont créé un système de drainage de manière à pomper l'eau de la salle nord pour l'assécher. En fait, ce que nous voyons là, c'est un véritable barrage de dérivation sur une rivière souterraine. Et cela paraît d'ailleurs parfaitement opérationnel.

— Qu'entendez-vous par *barrage de dérivation* ? demanda Brognola.

— Eh bien, expliqua Washburn, en gros, ils ont détourné le cours

d'eau, ont créé une retenue d'eau avec un système plus ou moins identique à celui des écluses et des barrages, de manière à pouvoir réguler le cours de la rivière souterraine.

— Pas si vite ! s'exclama le chef fédé qui visiblement commençait à s'échauffer. Je croyais que nous parlions de cavités. Et maintenant vous faites référence à des rivières.

— Désolé, rétorqua légèrement Washburn, je pensais que vous aviez compris. Il s'agit depuis le début de masses d'eau en mouvement, et non de nappes statiques. C'est d'ailleurs ce que vous pouvez voir sur la carte des fonds océaniques.

Bolan, lui, pensait au tunnel équipé d'un monorail reliant les deux îles, mais il ne voulait pas en parler devant témoin.

— Si ces types ont bel et bien trouvé un système pour pomper toute l'eau, ils peuvent aussi bien construire une autoroute à quatre voies, là en dessous, non ? demanda-t-il.

Washburn secoua vigoureusement la tête : il n'était pas d'accord.

— Franchement, cela me paraît fort improbable. Si la cartographie de ces documents est exacte, les lignes que vous voyez là suggèrent la présence de grandes failles longitudinales sous l'écorce du plancher océanique. C'est sans doute par ces failles que s'écoulent toutes les eaux provenant du continent nord-américain jusqu'à ce qu'elles trouvent une issue à l'extrémité de la plaque sédimentaire, loin au sud. Ce qui revient à dire, toujours si les indications portées sur le plan sont fiables, que les conduits actifs qui suivent la ligne des failles sont extrêmement importants et charrient sans aucun doute d'énormes volumes d'eau.

Pensant soudain à une remarque de Bijou, Bolan demanda :

— Le volume d'eau est-il sujet à des variations saisonnières ?

— Jusqu'à un certain point, oui. Et, dans une certaine mesure également, ils peuvent contrôler et réguler le débit de l'eau, grâce à cette superbe installation qu'ils sont en train de mettre en place... Mais faire passer une autoroute sous les Caraïbes, franchement j'en doute.

Bolan réfléchit un moment avant de demander :

— Professeur Washburn, personnellement je suis descendu dans la salle asséchée. Vous voyez ces portes...

Tout en parlant, il indiquait certains points précis sur le plan.

— Ce sont en réalité des sas d'une section plus importante qu'un camion semi-remorque. A vue de nez, je dirais qu'ils ont au moins cinq mètres de diamètre, certains même davantage. En admettant qu'il existe sous le Dédale de Satan un réseau hydrique de cette importance – excusez-moi, je crois que vous appelez ça un conduit actif – et si l'on part de l'hypothèse que ce conduit charrie le volume d'eau maximum qu'autorise sa capacité, il faudrait un barrage colossal pour recueillir

et endiguer toute cette eau de manière à assécher le conduit. Vous ne croyez pas ?

Washburn eut un sourire un rien condescendant :

— C'est tout à fait exact, répondit-il. Mais quoi qu'en puisse penser mon honorable collègue, ici présent, la main de l'homme toute frêle et malhabile quelle soit a tout de même exécuté des prouesses pour maîtriser certaines merveilles de la nature. Contrôler et endiguer des masses d'eau identiques à celle qui nous intéresse, est chose possible. Nous en avons d'ailleurs des exemples.

— Franchement, cela paraît du domaine de la science-fiction, intervint Brognola.

Le géologue le regarda en souriant :

— C'est exactement ce que l'on disait pour le barrage de Hoover, celui d'Assouan, ou pour bien d'autres, avant qu'ils n'aient été construits.

— Peut-être, peut-être, marmonna Brognola... mais une rivière souterraine, tout de même... De toute façon, comment repèrent-ils l'endroit où l'eau finit par ressortir en surface ? Et si le conduit mesure cinq mètres de section au niveau du Dédale de Satan, cela n'implique pas que la section reste constante tout le long du parcours.

— C'est vrai, répondit Washburn, mais si vous regardez bien la carte des fonds océaniques, les « voies » tracées ont une section à peu près constante, sauf sur certaines plages où elle devient considérablement plus vaste.

— Comment peuvent-ils en être sûrs ? s'enquit Brognola.

— Peut-être ont-ils exploré les conduits.

Cardinez eut un rire nerveux :

— Il ne faudrait pas compter sur moi pour ce genre d'expédition, dit-il.

— Peut-être se sont-ils adressés à un passionné de ces phénomènes ? suggéra Bolan.

— Oui, un type comme Paul Anderson, par exemple, déclara paisiblement Washburn.

— Exactement, fit Bolan.

— Mais on ne peut repérer le cours des rivières souterraines par d'autres moyens que des expéditions spéléologiques, reprit le géologue. Il existe des procédés de marquage, soit avec des substances colorées soit avec des éléments radioactifs.

— Je suppose que ces méthodes d'exploration ne sont pas très précises en ce qui concerne la topographie de ces conduits souterrains ? hasarda Bolan.

— Pas vraiment, en effet. C'est pourquoi, dans le cas qui nous intéresse, je pense à une exploration spéléologique. D'autant que les conduits actifs du karst de Floride présentent des gradients

généralement assez faibles. Par gradians, j'entends le degré de la pente. En admettant que ces canaux souterrains ne se terminent pas en cul-de-sac à l'extrémité de l'écorce continentale, à deux mille mètres au-dessous du niveau de la mer, une exploration spéléologique de ce type doit être une aventure extrêmement intéressante.

— Surtout si ces conduits débouchent sur la terre ferme, ou dans un cadre naturel similaire à celui du Dédale de Satan, reprit Bolan. En d'autres termes, ça vous donne un passage secret sous la mer.

— Exactement. Et d'après moi, c'est bien ce que Anderson a découvert ici, déclara Washburn.

— Vous disiez qu'il avait travaillé dans votre Département, reprit Bolan. C'était il y a longtemps ?

Washburn consulta Cardinez du regard avant de répondre :

— Oh, il y a plusieurs années déjà, il me semble.

L'archéologue hocha la tête avant de préciser :

— Au moins deux ans, peut-être trois. Je pourrais vérifier si vous voulez.

— Deux ou trois ans, fit Bolan, ça n'a vraiment pas grande importance. Disons que le type a eu largement le temps d'étudier le problème.

En se levant, il toucha l'épaule de Brognola pour l'entraîner un peu à l'écart :

— Tout ceci ne me concerne pas, Hal. C'est ton problème. Le mien reste entier et il est là-bas, sur ce maudit îlot. Il y a une centaine d'hommes qui...

— Bon Dieu, tu peux bien attendre une minute, fulmina Brognola. On ne peut pas séparer les choses. Il y a un seul et unique problème. Cette histoire contient véritablement des germes de catastrophe à l'échelle planétaire ! Tu parles d'une menace insensée pour la sûreté de l'Etat ! Il faut que j'avertisse qui tu sais.

— Pendant ce temps, fit observer Bolan, la clique de *Muscatel* va découvrir qu'elle s'est fait mener en bateau par un imposteur, ce qui va sûrement rendre tout le monde très nerveux et leur première réaction sera sans doute de supprimer tous les témoins de cette mascarade, c'est-à-dire une bonne centaine de pauvres hères qui vont crever prématurément et dans des conditions que je ne veux pas imaginer. Alors je suis désolé, Hal, mais je ne peux pas t'attendre.

Le chef fédé commençait à s'échauffer, mais il savait pourtant que Bolan disait la vérité. Il réfléchit quelques instants avant de déclarer à contrecœur :

— OK, après tout, c'est ton jeu. On va le jouer selon tes règles. Choisis les priorités et nous ramasserons les morceaux après. Tu as des ordres à me donner ?

— Il faut que tu t'occupes immédiatement de *Muscatel*. Mais, en

douceur, si tu vois ce que je veux dire. Je ne veux pas de retombée sur l'île de Santelli avant mon arrivée là-bas. Puis...

— Cela fait plusieurs fois que tu parles de Muscatel, mais je ne sais pas de quoi il s'agit.

— C'est la clique de Santelli, ni plus ni moins. En réalité ce sont les survivants de la famille Castiglione et, crois-moi, Miami leur a réussi. *Muscatel*, c'est un club privé sur la Gold Coast. C'est là que se rendait Riappi, quand tu l'as coincé au passage.

— OK, j'y suis. Ne te fais pas de bile, on va s'occuper de ça. Mais toi ? Tu vas purger cette île tout seul ?

— Pourquoi pas ? fit Bolan avec un sourire grave.

Brognola dévisagea longuement son ami sans mot dire. Une fois encore, le silence entre eux était tendu. Puis, d'une voix à peine audible, il murmura :

— Après tout, pourquoi pas ? comme tu dis. Oui, l'Exécuteur en était bien capable, mais cette fois-ci il ne serait pas complètement seul.

CHAPITRE XVI

C'était bon de se retrouver à bord de la caravane de guerre. Et c'était bon surtout d'avoir Rose d'Avril à ses côtés. Il lui glissa un regard de biais plein de tendresse et demanda doucement :

— Vous avez avalé votre langue ?

Elle eut un sourire canaille pour lui répondre :

— En tout cas, je connais un bon moyen de la retrouver. Gare-moi cet arsenal roulant, Soldat, et nous allons causer. Enfin, si l'on peut dire. Nous avons du temps à rattraper.

— Coquine ! lança-t-il. Vous ne manquez pas d'audace !

— Et vous n'êtes qu'un macho trouillard, rétorqua-t-elle du tac au tac.

— Vous m'avez manqué, Rose.

— Pas possible ! soupira-t-elle. Eh bien moi, figurez-vous que je me suis contentée de faire les pieds au mur. Ne me laissez *jamais* plus ainsi, vous m'avez compris ?

— Il le fallait, murmura-t-il.

— Je le sais bien. Alors qu'avez-vous décidé en définitive ?

Il haussa les épaules :

— Il semble que les décisions aient été prises à ma place, répliqua-t-il à mi-voix.

— Voyons, voyons, lança-t-elle sans se troubler. Personne ne décide jamais pour nous, et vous le savez très bien.

— Pourtant je n'ai pas décidé d'être un homme, le savez-vous, Rose ? Pas plus que vous n'avez décidé d'être une femme. Nous sommes nés ainsi, vous et moi. Alors, bien sûr, à l'intérieur de ce cadre défini, c'est moi qui ai décidé de porter des pantalons, et c'est moi aussi qui ai décidé de porter un uniforme, et d'aller à la guerre. Mais les choix ont toujours été très limités, vous ne croyez pas ? Et ils le sont encore.

— Peut-être, fit-elle, pas tellement convaincue.

— Des clous, peut-être. Ils le sont, et vous le savez ! Plus la décision est importante, plus les alternatives sont restreintes.

— De ce point de vue, vous n'avez sans doute pas tort.

— Les décisions les plus capitales nous les prenons quand nous sommes encore enfant, je crois. Ce sont celles-là qui déterminent le processus général et règlent la mécanique. Tout ce qui vient plus tard n'est guère que réflexe conditionné. Nous sommes honnêtes ou malhonnêtes, courageux ou trouillards. Mais les grands choix, nous les avons faits il y a bien longtemps. Quand nous étions encore enfant.

— Seigneur ! s'exclama-t-elle, si ce que vous dites est vrai, il ne

faut pas s'étonner que le monde soit aussi chaotique.

— C'est pourtant bien la vérité, Rose, assura-t-il, ou du moins c'est ma conviction profonde.

Elle resta silencieuse un moment puis :

— Là, vous marquez peut-être un point, Soldat. Si je comprends bien, le petit Mackie Bolan a décidé, un beau matin, qu'un jour il se rendrait à Washington pour prêter main-forte à notre Président.

Bolan gloussa :

— Si l'on veut, oui.

— Eh bien, vous m'en voyez enchantée. Pourtant je ne sais pas vraiment pourquoi. Personnellement, je trouve qu'ils poussent un peu, Soldat. Vous avez presque terminé cette saloperie de guerre sanglante, vous l'avez presque gagnée, et sans vous laissez le temps de souffler, sans vous laissez le temps de jouir de votre victoire, ils vous en collent une nouvelle sur le dos. Mais je suis heureuse. Sans doute parce que je crois le général Mac Arthur quand il disait que les vieux soldats ne meurent jamais. Je n'ai pas envie de vous voir disparaître dans la mémoire du temps. Surtout pas. Je veux vous sentir là, bien vivant, dans un lit bien chaud. Je vous en prie, Mack, je vous en supplie même, arrêtez cette saloperie de caravane, et faisons l'amour !

— Du calme, du calme, grommela-t-il.

Brusquement, Rose avait les yeux pleins de larmes :

— Je plaisantais bien sûr, vous vous en doutez, fit-elle avec amertume. Mes bras me font mal, tellement ils désirent vous serrer, et mon corps tout entier meurt d'envie de vous... mais rassurez-vous, la seule chose qui m'importe, c'est de vous voir débarquer là-bas et tuer, tuer, tuer... Je veux vous voir épurer dans le sang ce monde pourri. Vous tout seul, seul contre tous, le seul individu au monde investi d'une mission sacrée ! Et faites-moi confiance, je fleurirai votre tombe, jeune soldat, et je vérifierai que l'épithaphe est correctement gravé : « Ici repose le petit Mackie Bolan qui, à l'âge de sept ans, décida de mourir avec ses bottes de combat. »

— Pour l'amour du ciel, Rose, reprenez-vous ! Qu'avez-vous fait de votre trempe ?

— Je suis désolée, balbutia-t-elle en essuyant ses larmes d'un geste nerveux. Mais, c'est vous qui l'avez dit, je n'ai pas choisi d'être une femme. Le malheur a voulu que je naisse ainsi.

— Cela ne me paraît pas un malheur épouvantable, observa-t-il en lui lançant un regard plein de tendresse.

Puis, déposant un baiser au creux de sa main, il la lui tendit :

— Tenez, gardez-le pour après la bataille. Et comptez soigneusement tous les battements de votre cœur. Vous aurez droit à autant de caresses. Quand je vous aurai payé mon dû, nous pourrons enfin analyser en toute tranquillité les circonstances malheureuses de

vosre naissance.

Malgré ses larmes, elle ne put s'empêcher de rire et saisissant la grande main dans les siennes, la porta à ses lèvres pour l'embrasser :

— Ça y est, j'ai retrouvé ma trempe, soupira-t-elle en se redressant sur son siège.

— Tâchez qu'elle ne mollisse pas, mon petit, dit-il.

— Faites-moi confiance, mon grand, rétorqua-t-elle.

— J'ai besoin des deux Rose, lui rappela-t-il : la dure et la tendre. La dure d'abord. Et pour commencer, vous feriez bien de contacter Grimaldi par radio.

Oui, le temps filait. La nuit n'allait pas tarder à tomber, mais tout avait été minutieusement préparé, et toutes les possibilités soigneusement analysées... Le pont d'accès à l'île de Santelli ressemblait à un bras tendu...

Un bras tendu, oui.

Grimaldi était parti là-bas en éclaireur, à bord d'un des hélicoptères de Brognola :

— Dites au sergent qu'ils sont sur le pied de guerre, expliqua-t-il à Rose d'Avril. Il y a un trafic incessant entre les deux îles. Ils utilisent des barges. J'ai repéré des patrouilleurs dans tous les coins. Dites-lui aussi qu'une grosse bagnole se dirige maintenant vers le nord, apparemment vers le pont d'accès. Dites-lui en clair que le feu est rouge. Je répète, feu rouge.

Sans laisser à Rose d'Avril le temps de répondre, Bolan avait saisi le micro :

— Beau boulot, Cerf-volant. Mais il est trop tard pour faire demi-tour. Restez à proximité en cas de besoin. N'intervenez que si je vous le demande. Jouez en douceur, sacrément en douceur.

— Vous ne trouverez rien de doux par là-bas, mon vieux. Préparez-vous plutôt à un choc rude.

Pourquoi pas après tout ? On était bien jeudi ? Jeudi Justice, et toutes les autres possibilités avaient été épuisées. Non, Rose, cette saloperie de guerre n'était pas encore gagnée.

Bolan fit pivoter la console de commande vers Rose d'Avril et lui ordonna :

— Sortez la tourelle de lancement et bloquez-la en position « feu ».

— Quelle est la cible ? demanda-t-elle, tendue.

— Droit devant nous, répliqua-t-il, en plein sur le barrage qui garde l'entrée du pont. Nous allons sans doute devoir nous forcer un passage sur ce pont.

— Compris, dit-elle. Tourelle sortie... position bloquée... prêt à tirer.

Oui, le temps avait filé... et il ne restait plus d'autres possibilité.

Non, il ne restait plus qu'à ouvrir le feu.

CHAPITRE XVII

La limousine noire était placée en travers de la route, bloquant le pont qui n'était en fait qu'une voie étroite damée sur une langue de terre au milieu des marais. Des silhouettes s'agitaient fébrilement derrière le véhicule, et le premier zoom du système d'optique se braqua sur un tueur super-baraqué accoudé au toit de la bagnole sur lequel il avait posé sa mitrailleuse, histoire de ne pas se fatiguer.

La lumière du jour se fondait rapidement dans le manteau de la nuit, mais le système d'optique était suffisamment puissant pour permettre de distinguer la gueule du tueur : c'était ni plus ni moins que ce bon vieux Johnny Paoli, l'homme de confiance, le gros scrupuleux du devoir accompli.

Bolan pouvait presque l'entendre énumérer sur ses doigts les ordres qu'il avait reçus : bloquer le putain de pont : OK. Personne ne passe : OK. Faire sauter la caisse à ce pédé de Frankie, si par hasard il se pointe : OK.

Cela faisait beaucoup de OK pour une situation délicate. Or parfois, trop c'est trop. Quant à Mack Bolan, la perspective de supprimer un débile pareil ne lui procurait aucune satisfaction véritable.

La caravane de guerre s'approchait à l'allure régulière de soixante-dix kilomètres à l'heure. A deux cents mètres de l'entrée du pont, Bolan poussa un profond soupir.

— Feu ! ordonna-t-il d'une voix qui, même à sa propre oreille, résonna comme un glas.

Rose d'Avril donna un violent coup de genou et répliqua aussitôt :

— OK, parti.

Le brûlant oiseau de feu jaillit de la tourelle de lancement et fonça comme un bolide démoniaque vers sa cible. Sur l'écran du système d'optique, le pont de commande, alias le toit de la limousine, apparut brutalement auréolé d'un halo rougeâtre.

Débile Premier se souleva au-dessus de la mitrailleuse et resta suspendu là, figé, essayant de saisir les impondérables d'une situation à laquelle sa cervelle ramollie ne l'avait pas préparé.

Puis brusquement ce fut l'enfer, un enfer de flamme et de désintégration, soufflant tout et projetant des débris de ferraille incandescents et des lambeaux de chair humaine sur le terrain éternellement plat alentour. Un vrai cyclone surgit de l'enfer !

— Bingo, soupira Rose d'Avril.

La caravane de guerre qui n'avait pas ralenti l'allure, passa au beau milieu des débris fumants du carnage. De part et d'autre du pont,

gisaient des corps ignoblement déchiquetés.

— Trois de mon côté, annonça calmement Rose d'Avril. Pas un ne bouge.

Ainsi, cinq hommes avaient péri ici, mais tout s'était passé avec tant de rapidité, tant de sauvagerie que, sans doute, ils ne s'en étaient même pas rendu compte.

Et ce n'était que le commencement.

Bolan fit sortir la caravane de la route et s'enfonça dans un champ de canne à sucre. Il ralentit, décrivit un large cercle avant de se mettre en position pour regagner l'asphalte et s'arrêta :

— Mission solitaire, c'est ça ? fit tristement Rose d'Avril.

Quoi d'autre en effet ? Bolan commença d'enfiler son attirail de combat et dit à la jeune femme :

— Allez vous planquer de l'autre côté du pont, un peu en contrebas. J'ai vu un chouette bouquet d'arbres à trente mètres à l'est de la route. Restez camouflée et attendez. Maintenez le contact radio avec Grimaldi. Surtout, pas de phares, pas de signaux lumineux. Branchez mon canal EVA, mais ne m'appellez pas. C'est moi qui le ferai, sauf en cas de catastrophe. Si j'ai besoin de munitions supplémentaires, je les enverrai chercher.

— OK, répliqua-t-elle résignée. Ne vous faites aucun souci pour moi. Occupez-vous seulement de vous.

Il sourit :

— Soyez tranquille, je ne me perds jamais de vue.

Et il l'embrassa légèrement sur les lèvres. Puis il sortit du véhicule pour se fondre dans la nuit, son alliée de toujours.

Le cantonnement de triste mémoire se trouvait à environ un kilomètre et demi de l'autre côté du champ de canne à sucre. L'attirail de combat de Bolan pesait environ trente-cinq kilos, et l'Exécuteur transportait en plus quinze kilos de munitions supplémentaires...

La nuit était bien tombée maintenant, et les cent pauvres bougres, là-bas, attendaient sans doute dans l'obscurité le signal d'une ère nouvelle. C'est du moins ce qu'espérait Bolan, oui... Que pouvait-il espérer d'autre ?

*

* *

Carlo Papriello fulminait. Ce fils de pute d'enculé de merde qui s'était payé sa gueule, il allait lui faire voir ! Bijou allait les lui faire rôtir, et sur un grand barbecue, encore. Et pendant qu'elles seraient là à griller comme de mauvaises noix pourries et puantes, Bijou, il leur ferait danser la samba avec une raquette de ping-pong ! Ouais, comme des balles de ping-pong, pendant que le fils de pute hurlerait, gémirait, implorant miséricorde.

Putain de merde, il allait le payer ! Carlo-Bijou lui ferait répandre sa tripe jusqu'à la dernière giclée de merde !

— T'as déployé tous ces connards comme je te l'ai ordonné ? hurla-t-il à l'adresse de son Chef de Troupes.

— Oui, monsieur, exactement comme vous l'avez dit. Tous les gars sont sur le pied de guerre.

— Eh bien, tâche qu'ils s'en servent de leurs pieds ! Et de leurs yeux bigleux aussi ! Toi, je te conseille de pas les perdre de vue. Sinon tu pourrais le regretter.

Quelque chose cisaila la nuit au loin, un truc flou, bizarre comme un éclair lointain par un soir d'été. Rocky Vesperanza se précipita sous le porche, roulant des yeux effarés :

— Vous avez entendu ? hurla-t-il.

— Hé, connard, je suis à côté de toi, pas la peine de gueuler ! hurla tout aussi fort Papriello. Bien sûr que j'ai entendu. Je suis pas sourd.

— On dirait que ça venait du nord, reprit nerveusement Rocky en baissant le ton. Je viens juste d'y envoyer Johnny et ses gars pour couvrir le pont. Je me demande...

— Arrête un peu de pédaler dans le yaourt et contacte-le par radio ! Démerde-toi pour savoir !

Vesperanza avança de quelques pas dehors, et, mettant ses mains en porte-voix, gueula à la cantonade :

— Harley, essaie la radio ! Demande à Johnny ce que c'était ce bordel.

Puis, se tournant vers Papriello :

— On est sûrs et certains du truc ? Vraiment certain, je veux dire ?

La question eut le don de faire sortir Bijou de ses gonds.

— Ça veut dire quoi, on est sûrs, pauvre connard ? Cette saloperie de fils de pute a débarqué ici, et s'est foutu de notre gueule dans les grandes largeurs... Et tu demandes si on est bien sûrs ? Va un peu demander à monsieur Santelli s'il est bien sûr qu'il a jamais envoyé personne ici, bougre de con ! Va lui demander !

— C'est pas ce que je voulais dire, Bijou, balbutia Vesperanza. Pas vraiment. Enfin, vous me comprenez, je veux dire que je l'ai trouvé assez sympathique !

— Arrête un peu, gros tas de merde. Tout ce que tu trouvais de sympathique, c'est la grande salope qui l'accompagnait !

— Non, Bijou. Ce que je veux dire surtout, c'est qu'il était peut-être envoyé par quelqu'un d'autre, vous comprenez. Peut-être que monsieur Santelli était pas censé être au parfum. Avouez qu'on aurait pas l'air cons, franchement, si Johnny là-bas, sur le pont, tout ce qu'il trouvait à mitrailler, c'est une cargaison de putes !

— Nom de Dieu de putain de ta mère ! explosa Papriello plein de mépris. C'est tout ce qui t'inquiète, toi ? Un bon gros wagon bourré de

putes pour que tu puisses te soulager les couilles ! Je te jure, Rocky, j'ai jamais vu un mec aussi tenaillé par sa queue ! Tu sais ce qu'il va réceptionner, là-bas, Johnny ? Franchement, t'as une idée ? Ou bien t'es tellement obsédé par des cuisses écartées que tu peux penser à rien d'autre ?

— Si Frankie est vraiment un flic, Bijou, alors il ressemble à aucun flic que...

— Doux Jésus, mais c'est pas croyable ! rugit Papriello. Ecoutez bien, les gars, écoutez, ça vaut mieux que d'être sourd ! Le type que j'ai moi-même choisi pour en faire mon Chef de Troupes, n'est rien d'autre qu'une énorme paire de couilles avec une cervelle comme un petit pois ! Il pense que notre charmant copain Frankie est un flic ! Un putain de flic ! Je peux pas y croire !

— C'est pas vraiment ce que j'ai dit, Carlo...

— T'as toujours pas pigé, c'est ça qui est incroyable ! Tu a pris cette ordure de Mack Bolan pour un flic !

Vesperanza recula d'un pas et souffla :

— Qui ?

Une voix derrière un bosquet cria :

— J'arrive pas à joindre Johnny par radio, Rocky !

— Alors t'as intérêt à faire une prière, hurla Papriello. Notre copain Frankie est de retour ! Et vous les gars, je vous conseille de vous préparer à une jolie petite nouba, et sans putes, croyez-moi, parce que c'est exactement ce qui nous attend.

Exactement, oui. Mais pour être honnête, Carlo-Bijou, lui aussi, avait trouvé le gars assez sympathique.

CHAPITRE XVIII

Mack Bolan avait progressé lentement à travers les champs de canne à sucre. La puissance de feu qu'il transportait sur son dos était si lourde que ses pieds s'enfonçaient dans le sol détrempé, presque marécageux. Quand il arriva en vue du cantonnement bien illuminé, la nuit était tout à fait noire : dans une heure tout au plus, la lune allait se lever. Jusque-là, il avait un avantage indiscutable sur les forces ennemies : son accoutrement de guerre noir l'aidait à se fondre intégralement dans les ténèbres.

La première escarmouche se produisit quand il était encore dans le champ de canne à sucre, à quelque quarante mètres du cantonnement. Quelqu'un avançait à travers les cannes, lentement, prudemment, s'arrêtant tous les quatre ou cinq pas, sans doute aux aguets, avant de reprendre sa marche. Bolan tendit longuement l'oreille, pour déterminer le sens de sa progression, de manière à pouvoir l'intercepter. Il avait pour habitude de neutraliser le plus possible d'ennemis quand ceux-ci se trouvaient sur sa voie de retraite. Il n'aimait pas laisser des fauves dans son dos et évitait de le faire chaque fois qu'il le pouvait. Celui-là donc aurait son compte : Mack Bolan manœuvrait prudemment pour le coincer.

Brusquement, ils se trouvèrent tout près l'un de l'autre, séparés seulement par une rangée de cannes à sucre. Bolan était à demi accroupi, tandis que l'ennemi au contraire se tenait bien droit, absolument immobile, et assez repérable car il portait des vêtements clairs, et avait une respiration un peu haletante. Puis il se remit en marche, et Bolan passa à l'action, plongeant sur lui par derrière avec un garrot de nylon qu'il lui passa autour du cou, le sentant s'enfoncer doucement dans la chair molle, au fur et à mesure qu'il le serrait.

Le type n'était pas bien grand, et pas bien lourd non plus : cinquante kilos tout au plus. Bolan en fut surpris quand il sentit le corps brusquement flasque s'avachir contre lui en une étrange posture de vaincu. Une casquette tomba au sol libérant une masse de cheveux dorés.

Ce n'était pas un homme !

Vif comme l'éclair, Bolan desserra son garrot et posa doucement le corps sur le sol. Puis il massa le cou endolori, espérant qu'il n'était pas trop tard.

Non, ce n'était pas un homme, mais Jean Kirkpatrick-Russell qui ouvrait des yeux effarés grands comme des soucoupes et haletait tant et plus pour retrouver un semblant de souffle. Bolan continua de lui faire de la respiration artificielle, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé un

rythme régulier. Apparemment, elle n'avait perdu conscience à aucun moment et paraissait comprendre parfaitement bien la situation : elle s'efforçait en tout cas de faire le moins de bruit possible.

Bolan s'approcha de son oreille et murmura :

— Ça va maintenant ?

Elle se tenait le cou à deux mains, hocha la tête :

— C'est ma faute, chuchota-t-elle d'une voix un peu rauque. Ma faute uniquement. Ne vous excusez pas.

— Je croyais que nous avions passé un accord.

— Je ne pouvais pas... je ne pouvais pas rester à me tourner les pouces.

La voix s'était un peu raffermie.

— Je me suis dit que peut-être... OK, je suis une imbécile, Mack, mais comprenez-moi, cet homme est ce que j'ai de plus important au monde. Il fallait que... Puis j'ai entendu l'explosion, et...

Bien sûr, il comprenait et il le lui dit, puis demanda :

— Comment êtes-vous venue jusqu'ici ?

— En barque, murmura-t-elle. Je l'ai amarrée aux ajoncs, dans l'eau, puis j'ai avancé en pataugeant. Ils patrouillent partout, tout autour de l'île.

— Oui, je sais.

— Que se passe-t-il ?

— Exactement ce que je vous ai promis, répliqua-t-il. Mais je ne puis toujours pas vous garantir les résultats. Et en vous foutant ainsi au beau milieu, vous risquez de tout fiche en l'air. Vous pensez que vous pouvez marcher maintenant ?

— Bien sûr.

Il l'aida à se remettre debout, et la prenant gentiment par les épaules, lui dit :

— Ça, c'est la voie de retraite. Filez dans cette direction, sans bruit et en vitesse. Cela vous amènera à une centaine de mètres du pont. Là, traversez le pont, et attendez un signal. Vous vous sentez d'attaque ?

Elle hocha fièrement la tête, avant de demander :

— Quel genre de signal ?

Bolan brancha sa petite radio de poche, et, plaçant le micro intégré tout contre sa bouche, murmura :

— Base.

La voix de Rose d'Avril se fit entendre immédiatement, étouffée mais nette :

— Go.

— Je vous envoie une jeune femme, occupez-vous d'elle. Donnez-lui un signal.

— Wilco.

Il remplaça sa radio miniature avant de dire à Kirkpatrick :

— Sitôt que vous serez sur le pont, elle vous verra. Gardez les yeux fixés à trente degrés à l'est. Elle vous guidera. Jean, ne foutez pas tout en l'air. Tirez-vous et laissez-moi faire, je vous en prie !

— Promis, ne vous inquiétez pas. J'ai eu mon compte pour ce soir.

Elle lui effleura le visage d'une main caressante et s'éloigna rapidement, sans bruit.

Bolan s'accroupit sur le sol quelques minutes, écoutant attentivement son alliée, la nuit, et réfléchissant à sa prochaine manœuvre stratégique. Il portait, dans le barda sur son dos, trente kilos d'explosifs et tout un assortiment de détonateurs et de mécaniques de retardement. Le problème immédiat était de parcourir les derniers quarante mètres de cannes à sucre, de faire une brèche dans la clôture en barbelés, pour pénétrer dans le cantonnement brillamment éclairé de manière à placer ses charges d'explosifs sans attirer l'attention. La situation n'était pas vraiment nouvelle, pour Mack Bolan. Mais cette fois-ci, il le savait, il ne pouvait pas tabler sur l'effet de surprise. A l'heure qu'il était, Carlo-Bijou à coup sûr attendait de pied ferme la seconde visite de Frankie-Bolan. Le gars n'était pas un imbécile, même si Bolan l'avait fait passer pour tel. Non, il n'était pas sot. C'était au contraire un survivant compétent et futé, rompu aux traquenards de la jungle la plus impitoyable. Oui, Carlo-Bijou était sans aucun doute tapi quelque part, prêt à balancer la tête de Mack Bolan dans un sac poubelle qui vraisemblablement était préparé pour ça.

*

* *

— Maintenant, écoute-moi bien, Rocky, tu vas prendre tes deux meilleurs hommes et leur foutre une radio autour du cou. Je veux qu'ils fassent la ronde en permanence. Tu m'as bien compris, en permanence. Partout, dans tout le périmètre. Je veux qu'ils surveillent tous les hommes de troupe, tous. Il faut qu'ils les contactent chacun séparément toutes les cinq minutes et qu'ils se débrouillent également pour les voir de leurs yeux chacun à leur tour, toutes les cinq minutes également. Si tu penses que deux hommes ne suffisent pas, prends-en autant qu'il t'en faut, mais démerde-toi pour couvrir la troupe.

— C'est d'accord, Carlo. C'est valable pour l'îlot, aussi ?

— Mais non, bougre de con ! Enzo et ses gars couvrent l'îlot par la flotte. Ça, c'est du gâteau. De toute façon, l'ordure n'en a rien foutre de l'îlot, et puis c'est trop exigü pour lui. C'est ici même qu'il va faire la java. Et c'est nous qu'il veut faire danser, Rocky. Pour commencer, en tout cas. Tu sais comment il s'y prend, n'est-ce pas ? Il arrive sournoisement, comme une putain d'ombre à peine mouvante et flop ! il te tombe dessus sans que t'aies compris d'où ça t'arrive. Alors nous...

— C'est bien comme ça qu'il a fait, hein, dans le New Jersey ?

— Ouais, et je te jure que j'ai jamais pu l'oublier. Mais écoute un peu, maintenant que j'y pense, y a peut-être un truc à essayer. Dans le coup du New Jersey, il a fait une fleur au vieux Marinello. Bien sûr, après qu'il l'ait cisailé en deux. Mais il a laissé les gars sortir le vieux. Ce grand salopard, je suis sûr qu'il a des points sensibles, quelque part dans sa cervelle pourrie. Le tout, c'est de les trouver. Alors je me dis comme ça, peut-être qu'on pourrait améliorer nos chances si on amenait ici le doc Anderson et ses connards casqués. Tu vois ce que je veux dire ?

— Vous voulez qu'on s'en serve comme otages ?

— Non, pas vraiment. Il doit penser qu'ils sont dans le même bain que nous. Mais... minute, Rocky, je crois que tu viens de prononcer un mot magique. C'est sûr qu'il s'est sacrément bougé le cul pour – après tout c'était peut-être pas complètement du bidon – tu te souviens, tout ce que je t'ai raconté, toutes ces conneries de merde sur les prisonniers, cette histoire de scorbut, nom de Dieu ! Ce branlotin d'étudiant qu'on a pincé pour s'occuper des bateaux assure que le scorbut, c'est rien d'autre qu'une déficience vitaminique. Tu vois où je veux en venir ? L'ordure, je croyais qu'il se payait ma gueule, mais... y avait peut-être autre chose aussi. Si ça se trouve, ces débiles enchaînés, lui ont fait vibrer la corde sensible. Bon, contacte Enzo par radio, et dis-lui d'attendre un peu pour se débarrasser de la vermine. On risque d'en avoir besoin. Magne-toi parce qu'il doit être en train de les charger dans les barges pour aller les balancer dans la mare aux crocodiles.

— J'envoie du renfort vers le pont aussi ?

— Mais non, je te dis, c'est trop tard. Je parie que, en ce moment même, l'ordure est en train de nous zieuter par un bout, ici même, dans le cantonnement.

Vesperanza tourna sa grosse face de lard pour essayer de scruter les ténèbres au-delà de la zone éclairée. Il réprima mal un frisson et murmura :

— Parlez pas comme ça, patron.

Et il partit exécuter les ordres.

Papriello alpagua un autre lieutenant qui passait en courant non loin, et lui demanda :

— Et le monorail ?

— Jimmy Wheels est toujours dessus. Il dit que le système de commande est déconnecté, mais il a pas encore trouvé à quel niveau.

— Il est plus fort pour les tondeuses à gazon, grommela Papriello plein de mépris. Où tu te précipites comme ça, toi ?

— Je descendais jusqu'au quai pour toucher un mot à Rudy.

— Rudy n'a pas besoin de toi. Reste avec moi. Si ça se trouve, il va

me falloir un gars avec de bonnes jambes, et les lopettes de Rocky, on peut pas compter dessus, en cas de coup dur. D'ailleurs, même Rocky il a perdu sa voix. Drôle comme cet enculé de Bolan peut vous mettre les nerfs à fleur de peau, pas vrai ?

— C'est que, Carlo, tout le monde l'a vu, ce gars, cet après-midi. Il se baladait ici comme si de rien n'était, et c'est quand même quelque chose d'étonnant, non ? Moi en tout cas, ça me déplairait pas de le revoir, poursuivit-il en caressant sa mitraillette.

Carlo ne put réprimer un frisson.

Le lieutenant eut un petit rire nerveux et déclara :

— Il fait frisque ce soir.

— Ouais, grommela Bijou.

Brusquement, les deux projecteurs éclairant le côté est s'éteignirent.

— Gaffe ! s'exclama Papriello à voix sourde.

— C'est peut-être le fusible, observa le lieutenant.

— Ou peut-être pas. Va t'en assurer, et démerde-toi pour les faire marcher, ces deux putains de projecteurs.

— OK.

Le lieutenant s'éloigna à la hâte. Papriello croisa les bras sur sa poitrine et, s'appuyant à la balustrade du porche, essaya de sonder l'obscurité, là où les lampes s'étaient éteintes.

Quelque chose dans l'angle obscur de la baraque venait de frémir. Mais peut-être bien que c'étaient les yeux de Bijou qui avaient frémi. Il sentit une sueur froide lui dégouliner le long de l'épine dorsale tandis qu'il s'efforçait encore de percer la nuit.

Oui, l'ordure avait le chic pour vous mettre les nerfs à fleur de peau.

Papriello s'empara de son flingue et se dirigea le plus naturellement qu'il put vers la zone d'ombre près de la baraque. Il commençait à se sentir un peu ridicule, avec ses craintes irraisonnées.

Il n'y avait strictement rien de suspect là-bas, c'était bien l'imagination surchauffée de Bijou. Mais à cet instant précis, un gars arriva en courant et s'arrêta devant Papriello, complètement hors d'haleine.

— Que se passe-t-il ? lui demanda Bijou.

— Il y a une brèche dans la clôture. Et Jerry la Musique est affalé dans le champ de cannes avec un lacet tellement serré autour du cou qu'il disparaît dans la viande.

— Quoi ? Où ?

Le gus indiqua la zone d'ombre :

— Juste là. Je vous jure, monsieur Papriello, je suis passé par là il y a moins de deux minutes, et tout était normal. D'ailleurs, Jerry, il est encore tout tiède.

A cet instant précis, le lieutenant réapparut, hors d'haleine, lui aussi :

— Les fusibles sont OK, dit-il, mais le fil est coupé. Il en manque au moins une dizaine de mètres.

Papriello sentit sa moelle épinière se figer brutalement. Il y avait quelques chose par terre, à côté de son pied. Quelque chose d'incongru, qui visiblement n'avait aucune raison de se trouver là. Il s'agenouilla pour le prendre et l'examina à la lueur de sa torche électrique.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? demanda le lieutenant.

— Qui est passé par les champs de canne à sucre ? aboya Bijou.

— Moi je suis allé en lisière, monsieur, fit le même, mais j'ai pas mis les pieds dans le champ. C'est pas moi qui ai ramené ça.

Non bien sûr, et d'ailleurs Papriello n'avait pas imaginé un seul instant que ce qu'il venait de ramasser provenait d'un de ses hommes. Quant à sa moelle épinière, elle réagissait toujours aux bons moments.

Le fils de pute était donc bien là, planqué dans la zone d'ombre, avec tous les mecs armés qui lui tournaient autour. Il était resté planté là, ce bâtard de merde, peinard dans l'obscurité à regarder Carlo-Bijou.

— Je vais rentrer, fit Bijou d'une voix détachée. Réparez-moi ce fil électrique en vitesse, et débrouillez-vous pour faire marcher ces projecteurs. Faut que j'appelle Miami.

Ouais, bon sang de merde, il ne pouvait plus faire autrement, maintenant. Même s'il était merdeux d'un bout à l'autre, il fallait contacter Miami. Même avec Guido disparu et Frankie la fripouille de retour dans les parages. Contre tout espoir, Bijou avait espéré jusqu'à la dernière minute qu'il pourrait tirer les marrons du feu avant de faire son rapport à Miami. Mais maintenant, les carottes étaient cuites.

Pourtant, il n'aurait pas été mécontent de leur rapporter la tête de Bolan soigneusement enveloppée dans un sac en papier. Mais à l'évidence, Frankie était infiniment plus vicelard que Bijou ne l'avait imaginé. Et de toute façon, le moment était mal choisi pour pleurer sur son amour-propre. Un peu plus, un peu moins...

Mais merde, nom de Dieu, le foutu téléphone était coupé, lui aussi !

Le gars était bien là, planant sur tout, comme un gigantesque oiseau de malheur.

Et non, rien ne changeait jamais, pas vrai ?

Papriello éteignit toutes les lampes, fit sauter le cran d'arrêt de son flingue et s'assit dans le fauteuil de Guido. D'accord, il n'avait qu'à se pointer, le grand bâtard. Après tout, c'était chacun pour soi, maintenant.

Qu'il se pointe donc ce grand bâtard !

CHAPITRE XIX

Jusque-là, tout avait marché comme sur des roulettes. Il avait trouvé les failles qu'il lui fallait, en avait créé quelques-unes là où c'était nécessaire, et avait proprement truffé tout le camp de charges d'explosifs, branchées sur un détonateur prévu pour dix minutes de latence. Il abandonna le sac à dos vide dans la guérite d'entrée du souterrain et descendit doucement les escaliers pour gagner le « tunnel de l'amour ».

Un type en jean et maillot de corps plein de cambouis était assis dans le véhicule monorail, tirant sur une cigarette tout en examinant avec attention le tableau de commande.

Il leva la tête, et voyant l'impressionnante silhouette noire, leva rapidement les deux mains au-dessus de sa tête tout en gueulant :

— OK, OK, je suis clair.

— Sors de cet engin en vitesse, grommela Bolan.

Le type fit mine d'obéir et, abaissant une main pour prendre appui, la releva vivement, armée d'un vilain soufflant. Il eut à peine le temps de pointer son arme. Le Beretta à silencieux de Bolan cracha une seule fois. La balle explosa en plein dans la gueule du salopard, envoyant dinguer sa tête toute dégoulinante de sang par-dessus le garde-fou, dans la cavité remplie d'eau bouillante, loin en dessous.

Bolan enjamba le cadavre décapité et s'installa dans le véhicule. Il rebrancha facilement le système de commande qu'il avait lui-même bousillé et mit le cap sur le Dédale de Satan. A partir de là, il n'avait plus de stratégie préétablie. Il allait jouer au flair, prêt, du moins l'espérait-il, à contrer ou exploiter au mieux ce qu'il allait rencontrer là-bas.

Dans la galerie asséchée, l'activité avait apparemment retrouvé un rythme normal, plus calme en tout cas. Le compresseur avait été arrêté, et le bruit montant du niveau inférieur était relativement supportable.

Deux gus exhibant des armes automatiques étaient accoudés à la coursive et observaient paisiblement ce qui se passait au fond du gouffre. L'un d'eux jeta un regard de côté et réagit immédiatement en voyant Bolan sortir du monorail. Mais déjà le Beretta crachait la mort silencieusement par deux fois. Une des balles emporta un morceau de joue au lieu de faire exploser la boîte crânienne comme elle aurait dû. Du coup l'infortuné mafioso survivant fit voler sa mitraillette par-dessus bord pour porter ses deux mains à son visage à moitié arraché. Une troisième balle, muette aussi, vint corriger l'erreur du tir, pendant que la mitraillette allait s'écraser au fond du gouffre sur une surface

solide avec un bruit mat. Bolan se pencha : tous ceux qui travaillaient au niveau inférieur avaient levé la tête, parmi eux, cinq individus casqués, groupés autour d'un étrange engin suspendu par un harnais au filin de la grue. Il tenait à la fois d'un sous-marin, d'un tank de l'armée, et d'un de ces vaisseaux ultra-sophistiqués que l'on voit parfois dans les films de science-fiction. Mais Bolan n'eut guère le temps d'observer en détail ce curieux véhicule. Un des hommes casqués venait de tirer un flingue de sa ceinture et visait dans sa direction.

L'Exécuteur recula pour éviter le tir, puis longea rapidement la coursive jusqu'à la cabine de contrôle. Il y trouva le professeur Anderson totalement absorbé par son travail.

Bolan saisit l'ingénieur par l'épaule et le fit pivoter. Il ouvrit la bouche et Bolan y fourra le canon du Beretta.

— En termes clairs et compréhensibles pour le commun des mortels, ordonna-t-il d'une voix glacée, dites-moi à quoi correspond ce chantier démentiel ?

Le type était loin d'être un imbécile. Il n'avait pas besoin d'un dessin. La menace était réelle. Ses lèvres palpitèrent une ou deux fois sans qu'aucun son n'en sorte. Bolan retira le Beretta et l'ingénieur put enfin articuler une réponse intelligible :

— Ce que vous voyez en bas, jeune homme, est tout simplement la plus grande merveille naturelle du monde.

— Alors, pourquoi l'avoir vendue à des crapules immondes et dont la vie même est une offense à la nature ? s'enquit froidement Bolan.

L'ingénieur se rebiffa et déclara, plein d'amertume :

— J'ai d'abord essayé les autres. Je leur ai donné leur chance à tous. Tous les organismes d'Etat, toutes les fondations scientifiques, et les départements de recherche de toutes les Universités. Mais tous, sans exception, m'ont ri au nez. Ils m'ont ri au nez et m'ont fermé leurs portes. Alors un jour, j'ai trouvé quelqu'un qui n'a pas ri. Quelqu'un disposant en plus de moyens financiers plus importants que toutes ces saloperies de fondations réunies.

— Mais vous ne leur avez pas vendu seulement une galerie souterraine, Doc. Vous leur avez vendu votre âme avec.

— C'est exactement la même chose, fit Anderson avec un haussement d'épaules. Alors plus rien n'a d'importance maintenant. Allez-y, flinguez-moi. Je mourrai heureux, c'est déjà quelque chose. J'ai prouvé le bien-fondé de ma théorie, bon Dieu, je l'ai prouvé ! Vous en avez la démonstration sous les yeux.

— Heureux ou pas, je n'ai pas l'intention de vous flinguer, rétorqua Bolan.

Et avançant vers le tableau de commande, il l'observa attentivement.

— Que faites-vous ?

— Je vais détruire la preuve du bien-fondé de votre théorie, mon ami.

— Ça, jamais !

Anderson s'était rué sur Bolan comme un maniaque complètement hystérique, roulant des yeux exorbités, bavant, grognant, haletant, visiblement décidé à tuer de ses mains nues.

Bolan lui assena un coup de la crosse du Beretta entre les deux yeux, histoire de le calmer quelques instants. Puis l'attrapant par le col de sa chemise, il le tira jusque sur la coursive, et retourna dans la cabine dont il ferma la porte à clef. Pendant sa rapide sortie, il avait eu le temps de remarquer que le crochet de la grue était remonté : les types, en bas, poursuivaient donc leur boulot. Tout comme Bolan d'ailleurs. Le tableau de commande était assez simple à comprendre : des interrupteurs à double position « Entrée – Sortie », des régulateurs de pression pour l'air et pour l'eau, ainsi que des voyants de contrôle de niveau. Mais pour l'instant, la seule chose qui retint l'attention de Bolan, c'était les interrupteurs réglant l'entrée et la sortie de l'eau. Après une minute d'hésitation, il les mit tous en position « d'entrée », vérifiant avec soin que tous les voyants des différentes vannes étaient en position « ouvert », puis après une seconde de réflexion, appuya également sur un bouton qui indiquait : « surverse lagon ». Enfin, pour conclure, il ouvrit la porte de la cabine, et balança une grenade dans le fond du gouffre.

Il était de retour sur la coursive auprès de Doc Anderson quand la grenade explosa. Il la sentit d'ailleurs plus qu'il ne l'entendit. Car soudain, le vrombissement en bas fut tel que l'on pouvait se demander si la terre ne rendait pas ses entrailles...

De monstrueuses masses d'eau en furie s'engouffraient en grondant dans la cavité, giclant par une gigantesque porte d'acier qui venait de coulisser. L'eau brusquement libérée fusait contre les parois de rocher et retombait en gerbes d'écume tandis que le niveau montait rapidement. L'étrange engin de science-fiction chaloupait bizarrement dans les remous et Bolan repéra deux des types casqués accrochés tant bien que mal au plat-bord, cherchant désespérément à sauver leur peau tandis que la cataracte les submergeait. Quant à leurs trois copains, ils avaient purement et simplement disparu.

Bolan marmonna vaguement à leur adresse quelques condoléances rapides et s'engagea dans les escaliers menant à l'îlot, laissant Anderson agrippé au garde-fou de la coursive, tel le capitaine d'un bateau en train de couler, fixant le désastre de ses yeux déjà morts.

Quand Bolan ressortit à l'air libre, la lune apparaissait sur la ligne d'horizon et l'eau du lagon semblait troublée par de curieux remous. Plusieurs barges de marais paraissaient en mauvaise posture,

entraînées par l'irruption brutale d'un courant sous-marin, dont la violence risquait de les faire chavirer tout en les entraînant vers le large.

Les cent bougres maudits étaient là-bas, en rang d'oignons, deux par deux, au bord du rivage. Mais ils semblaient parcourus par un courant d'excitation : sans doute le « signe » sur les eaux du lagon. Pourtant la triste horde était encadrée de gardes-chiourme qui agitaient des armes menaçantes pour tenter de faire régner un semblant de calme. Deux de ces gardes, sans doute plus nerveux que les autres, regardaient avec inquiétude les eaux bizarrement fougueuses du lagon.

Eh bien, puisque Bolan leur avait promis un signe... Mais celui-là n'était pas vraiment prévu : il était dicté par le flair. L'Exécuteur fit glisser de son épaule le gros combiné M-16, y inséra deux charges d'explosifs et dirigea son tir sur la tour de garde. Puis, immédiatement après, envoya une nouvelle giclée en direction du lagon.

Deux types perchés au sommet de la tour en flammes basculèrent dans le vide, leurs hurlements de panique noyés par le tonnerre de la seconde explosion, au milieu des barges en débandade sur les eaux en furie.

Les cent bougres maudits se dispersèrent immédiatement, fonçant joyeusement tous azimuts, certains même n'hésitant pas à plonger dans les eaux turbulentes du lagon.

Deux gars en élégant uniforme blanc surgirent de derrière les arbres et commencèrent à arroser le secteur où se trouvait Bolan, du jet saccadé de leurs automatiques. Mais, clair de lune ou pas, l'Exécuteur avait un champ de vision bien meilleur que le leur. Il répondit par un crépitement prolongé du M-16 qui balaya les deux gandins et les projeta avec une aisance irréelle sur les branches basses des arbres environnants. Les nouveaux ex-prisonniers poussaient maintenant des hurlements de joie. C'est à cet instant précis que le détonateur relié aux charges d'explosifs, là-bas sur l'île Santelli, termina son compte à rebours. Le campement tout entier sautait dans la nuit comme un énorme champignon surmonté de colonnes de flammes, projetant dans le ciel des gerbes de débris incandescents dont les traînées rougeâtres évoquaient le bouquet d'un feu d'artifice infernal. Quelque part, derrière Bolan, une voix terrorisée hurla un son inintelligible. Et Bolan comprit alors que ce cri indiquait bien que Satan dans ce dédale infâme était à jamais vaincu.

L'eau commençait à refluer par l'entrée du souterrain et s'écoulait à la vitesse d'un torrent le long des berges légèrement pentues du lagon. Deux barges de marais s'étaient complètement retournées, tandis que d'autres tentaient de naviguer à l'aveuglette pour gagner des eaux plus calmes.

Certains des ex-prisonniers, dynamisés soudain par l'espoir d'une libération à laquelle ils ne croyaient plus, étaient passés à l'action. La plupart des bungalows étaient en feu et, à en juger par quelques détonations çà et là, on pouvait raisonnablement penser que les ex-forçats étaient en train de s'emparer des armes abandonnées par leurs geôliers. L'hypothèse devait se révéler exacte quelques secondes plus tard, quand des flammes immenses jaillirent de la « Résidence », illuminant la tour de garde, où l'on distinguait maintenant un garde-chiourme complètement frénétique essayant désespérément de grimper le long de la façade tandis que deux prisonniers pleins d'ardeur se suspendaient à ses basques.

C'est là que Bill Kessler s'avança, un sourire jusqu'aux oreilles. Bolan lui serra chaleureusement la main tout en déclarant :

— Félicitations. Vous avez sauvé la mise.

— Vous parlez si j'ai fait quelque chose ! répondit le flic. Ils s'apprêtaient à nous filer en pâture aux crocodiles. Nous savons tous qui a sauvé la mise.

— Quelqu'un, j'en suis sûr, aimerait connaître le score, en tout cas.

Et, appuyant sur la poche de sa poitrine, Bolan trouva le bouton et annonça :

— Base... dites à la jeune personne que son homme est vivant, et en pleine forme.

La voix de Rose d'Avril lui parvint immédiatement, un peu angoissée :

— La jeune personne n'a pas paru. Ce sont vos feux d'artifice que l'on voit dans le ciel ?

— Oui, répliqua Bolan, mais c'est presque fini. Dites à Alice d'envoyer les barges, et demandez à Cerf-volant de se brancher sur ma fréquence.

— *Rogers, Wilco*. Rentrez vite. La Rose tendre est pressée.

— Le plus tôt possible, lui assura Bolan, tout en regardant Kessler d'un air inquiet.

— Qui avez-vous contacté ? lui demanda immédiatement le policier.

— C'est sans importance, lui répondit Bolan. Mais les nouvelles sont mauvaises. Jean Russell est quelque part par là, à rôder toute seule. Je lui suis tombé dessus, sur l'île Santelli et je l'ai envoyée à l'arrière. Mais elle n'y est jamais arrivée.

Kessler grogna vaguement quelque chose, quand un bip-bip se fit entendre sur l'épaule gauche de Bolan :

— Cerf-volant à Casseur. Bon Dieu, vous en laissez des traces dans le ciel !

— Quelle est votre position ?

— Juste au-dessus de vous, pas plus haut que le deuxième étage.

Cinq ou six embarcations filent vers le sud. Faut-il s'en occuper ?

— Alice est prêt à les cueillir, répliqua Bolan. Laissez-lui ce soin. Comment est la visibilité là-haut ?

— Avec la lune qui monte, de mieux en mieux. Pourquoi ? Vous avez perdu quelque chose ?

— Oui, une brebis égarée. Sans doute à bord d'une barque. Vous n'apercevez rien qui pourrait faire l'affaire ?

Au bout d'un moment de silence :

— J'aperçois un truc qui ressemble à une minuscule barque de marais, et qui essaie vainement de remonter vers le lagon. Oh, attendez. Je prends mes jumelles.

Puis :

— Votre brebis égarée n'aurait pas de longs cheveux blonds, par hasard ?

— Bingo ! s'exclama Bolan. Merci, Jack.

Il se tourna vers Kessler, mais le policier dévalait déjà vers le rivage pour se précipiter dans la flotte.

Quelque part là-bas au clair de lune, les retrouvailles seraient tendres et joyeuses.

Et Bolan n'y voyait rien à redire. Des retrouvailles à peu près semblables l'attendaient lui aussi, du moins l'espérait-il.

Il eut un sourire las, et branchant à nouveau sa radio, il demanda :

— Venez donc me chercher, Jack, je suis infiniment fatigué. Jeudi Justice est enfin terminé.

ÉPILOGUE

Quelqu'un tambourinait à la porte avec une insistance obstinée. Rose d'Avril murmura :

— Oh non, pour l'amour du ciel, non, Mack ! Dites-leur de nous laisser en paix.

Il s'accrocha rapidement une serviette autour de la taille, alluma une cigarette, et alla à la porte.

Brognola était planté là, sur la plate-forme du semi-remorque chargé de transporter la caravane de guerre. Il tenait son chapeau à la main et sur son visage fatigué on lisait clairement un sourire d'excuses.

— Entre donc, Hal, soupira Bolan.

— Non, non, répliqua le fédé, je ne voudrais surtout pas te déranger ou quoi que ce soit. Je vois que tu es prêt à te coucher. On ne va pas tarder à se mettre en branle. Presque tous les véhicules sont chargés maintenant. Mais je pensais que tu passerais une meilleure nuit si je te donnais le résultat des courses.

— J'aime mieux être assis pour entendre ce genre de choses, rétorqua Bolan. Allons, Hal, entre. Il me reste un fond de vodka Eristoff.

— Non, non, je n'en ai que pour une seconde. Ils ont finalement réussi à bloquer l'arrivée d'eau.

— Tant mieux. Je crois que j'y suis allé un petit peu fort...

— Oh, ça n'est pas bien grave. En fait, les Everglades, dans le coin, commençaient à être un peu secs. Ce petit déluge ne pouvait leur faire que du bien. Mais je voulais surtout te dire que... Bref, le ministère de l'Intérieur a bloqué le Dédale de Satan. Ils veulent envoyer là-bas des experts de manière à savoir exactement de quoi il retourne. Alors, qui sait... si ça se trouve, il s'agit vraiment de la huitième merveille du monde, ou peut-être du problème de sécurité le plus vicieux que nous ayons eu depuis des années. De toute façon, ça va prendre du temps pour savoir exactement. En attendant, ton ami Kessler a fait du beau boulot. Il nous a permis d'éclaircir pas mal de points douteux. C'est un excellent policier. Il s'est débrouillé pour garder ses yeux et ses oreilles ouverts tout au long de sa détention. Tu avais d'ailleurs vu assez juste. Les cannibales s'apprêtaient à drainer la totalité du marché américain des narcotiques. J'ai déjà touché un mot à Lions à ce sujet, et il m'a dit des choses fort intéressantes. Mais je t'en parlerai demain. En tout cas, les narcotiques, c'était sans doute seulement pour l'apéritif. Dieu sait ce qui aurait pu suivre. Note que la came à elle seule rendait l'investissement parfaitement rentable. Faut tout de même pas oublier

que l'industrie à l'heure actuelle représente cinquante milliards de dollars par an. C'est pas vraiment un petit business artisanal.

— Non, pas vraiment. Mais entre donc, Hal.

— Non, j'ai fini. Repose-toi, tu l'as bien gagné. Et... je voulais te dire aussi... Les plongeurs ont retrouvé huit cadavres au fond de la cavité. Deux étaient morts par balle et les autres apparemment s'étaient noyés. On a identifié le corps d'Anderson.

— Hum, hum.

— Oui, je pensais que ça t'intéressait.

— OK, merci.

— Ah, encore une chose, Grimaldi est passé de notre bord. Officiellement, je veux dire. On a pensé que c'était mieux ainsi. Cette opération pourrait l'avoir un peu trop dangereusement compromis.

— Ça, je suis vraiment content. Jack te sera drôlement utile. Moi aussi, je commençais à me faire du souci pour lui.

— Nous sommes arrivés à le convaincre que les choses devenaient trop risquées. Nous ignorons encore combien de crapules ont réussi à s'échapper de la grande île, et bien sûr...

— On a retrouvé combien de corps ?

— Vingt-huit, mais ce n'est pas fini. Pour l'instant, on a réussi à en identifier à peine une douzaine.

— Dont Papriello ?

— On n'en est encore pas sûr. Plusieurs cadavres étaient ensevelis sous les décombres de la grosse baraque. En ce moment même, ils sont toujours en train de récupérer les morceaux... du moins à ce que l'on m'a dit. Enfin, ne t'inquiète pas, on tâchera de t'établir une liste complète pour... enfin pour tes dossiers personnels.

Bolan soupira :

— OK, merci. Maintenant, ou tu entres, ou on se dit bonsoir, Hal.

— Je m'en vais, je m'en vais. Oh, Rose d'Avril ne t'a pas dit ? Santelli et sa clique étaient à l'air libre une demi-heure après que nous les ayons bouclés. Ils sont en liberté surveillée, note, mais en ce moment même, ils se prélassent dans l'avion pour Washington.

— On s'occupera de ça demain, fit Bolan. Bonne nuit, Hal.

— Bonne nuit. Eh, dis un peu... pourquoi tu t'imagines que je suis là, planté comme un imbécile ? Tu crois pas que j'attends quelque chose moi aussi ? T'aurais pas un truc à me dire qui me permettrait de passer une bonne nuit ?

Bolan sourit :

— Quel genre de truc ?

— Que se passera-t-il quand on sera dimanche, nom de Dieu !

— Rose d'Avril ne t'a pas dit ? C'est une décision que j'ai prise quand j'avais sept ans.

— Quoi ?

— Excuse-moi, tu peux pas comprendre. Mais ne te bile pas. Je serai au Pays des Merveilles, dimanche.

Brognola poussa un profond soupir de soulagement :

— Formidable, d'accord ! Tu peux retourner au lit ! Et repose-toi un max. Une rude journée nous attend demain.

Le chef fédé tourna les talons et s'éloigna. Bolan ferma la porte, balança la serviette sur le tableau de commande, et rejoignit enfin la jeune femme.

Jeudi Justice était terminé, mais la fournaise fumait encore.

— Où sommes-nous maintenant ? murmura Rose d'Avril en se lovant contre son bien-aimé.

N'importe où et nulle part, c'est bien là qu'ils étaient. Dans un instant comme celui-ci, comment rêver d'un meilleur endroit ?

Demain serait un autre jour.

[i] Very Important Person.

[ii] Voir l'Exécuteur n° 10 : *Châtiment aux Caraïbes*.

[iii] Little Sait Spring : traduction littérale : Petite source salée.